

Faculté de philosophie, arts et lettres

Les idéologies linguistiques dans les discours sur le français de Belgique sur les plateformes de partage vidéo : une analyse qualitative

Auteur : GODIN Magali

Promoteur(s) : HAMBYE Philippe

Année académique 2025-2026

Intitulé du master et de la finalité : Master [120] en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale à finalité approfondie

**Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres,
UCLouvain**

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient-e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Godin Magali

Date : 16/08/2026

Signature de l'étudiant-e :

Godin

Résumé

Ce mémoire propose d'analyser les idéologies et attitudes linguistiques présentes dans les discours sur le français de Belgique, plus précisément les discours produits sur les plateformes de partage vidéo. L'objectif est de repérer, dans des contenus vidéo, des traces de l'idéologie du standard, des attitudes, des procédés d'idéologisation, des marques de résistance idéologique, ou encore d'insécurité linguistique, de noter comment ces différents éléments apparaissent dans un discours, et de donner des pistes sur le rôle qu'a ici le média des réseaux sociaux. Pour ce faire, une grille a été mise en place pour analyser qualitativement un échantillon de vidéos issues de YouTube, Instagram et TikTok.

Abstract

This master's thesis aims to analyse the linguistic ideologies and linguistic behaviours present in discourses about French from Belgium, more precisely discourses produced on video-sharing platforms. The goal is to identify, in videos, traces of the standard language ideology, of linguistic behaviours, processes of ideologization, and marks of ideological resistance or of linguistic insecurity. It also aims to examine how these elements are made visible and to try to understand the role played by the platform, social media. To this end, a grid has been created to analyse qualitatively a sample of videos from YouTube, Instagram and TikTok.

Table des matières

REMERCIEMENTS.....	4
INTRODUCTION.....	5
CHAPITRE 1 : Tisser des liens entre idéologies linguistiques, français de Belgique et réseaux sociaux.....	8
1. Définition des concepts-clés.....	8
1.1. Les idéologies linguistiques.....	8
1.1.1. Bref historique du concept.....	8
1.1.2. Définition.....	9
1.2. Les attitudes linguistiques.....	11
1.3. L'idéologie du standard.....	12
1.4. Les procédés d'idéologisation.....	14
1.4.1. L'iconisation.....	14
1.4.2. La récursivité fractale.....	14
1.4.3. Le gommage.....	14
1.5. Les conséquences d'une idéologie sur les comportements langagiers.....	15
1.5.1. La légitimité linguistique.....	15
1.5.2. L'insécurité linguistique.....	16
1.5.3. L'hypercorrection.....	16
1.6. La résistance idéologique.....	17
1.6.1. La résistance de renversement.....	17
1.6.2. La résistance de séparation.....	18
1.6.3. La résistance radicale.....	18
1.6.4. L'exemple de la Corse.....	18
2. Les idéologies linguistiques et le français de Belgique.....	20
2.1. Les dynamiques linguistiques en Belgique.....	20
2.2. Le français de Belgique.....	22
2.3. Purisme et insécurité linguistique en Belgique.....	23
3. Les plateformes de partage vidéo.....	25
3.1. Un nouveau mode de communication.....	25
3.2. Réseaux sociaux et besoin de reconnaissance.....	27
3.3. Algorithmes de recommandation et bulles informationnelles.....	27
3.4. Tendances sur Instagram et TikTok.....	28
3.5. Profil des utilisateurs.....	29
4. Conclusion.....	31
CHAPITRE 2 : Constituer et interroger un corpus audiovisuel.....	32
1. Récolte des données.....	32
1.1. Choix des plateformes.....	32
1.2. Récolte des données sur YouTube.....	33
1.3. Récolte des données sur Instagram et TikTok.....	34
1.4. Conservation des données.....	36
1.5. Anonymisation des données.....	36
2. Organisation et catégorisation des données.....	36
2.1. Apports et limites de la méthode.....	36
2.2. Organisation et catégorisation des données Instagram et TikTok.....	37

2.3. Organisation et catégorisation des données YouTube.....	39
3. Analyse qualitative.....	39
3.1. Choix des vidéos.....	39
3.2. Transcription.....	40
3.3. Cadre d'analyse.....	42
CHAPITRE 3 : Identifier et interpréter les manifestations d'attitudes et d'idéologies linguistiques dans les discours.....	45
1. Résultats quantitatifs de la récolte de données.....	45
1.1. Instagram.....	45
1.2. TikTok et YouTube.....	46
2. Résultats et analyse qualitative de l'échantillon.....	48
2.1. Vidéos populaires sur d'autres langues ou variétés.....	48
2.1.1. Français et français de France.....	48
2.1.2. Interlingua.....	51
2.2. Analyse selon la grille de critères.....	51
2.2.1. Présence de valeurs stéréotypiques.....	51
2.2.2. Présence de traits stéréotypiques.....	54
2.2.3. Association de son propre parler à des valeurs négatives.....	55
2.2.4. Hiérarchisation des variétés.....	56
2.2.5. Présence de valeurs alternatives.....	59
2.2.6. Un accent VS des accents belges.....	60
2.2.7. Omission de sous-groupes ou d'individus.....	60
2.2.8. Attitudes puristes.....	62
2.2.9. Volonté d'appartenance et exclusion.....	62
2.2.10. Rapports entre communautés linguistiques.....	64
2.2.11. Sentiment de fierté.....	64
2.2.12. Résistance de renversement.....	64
2.2.13. Effets de mode sur les réseaux sociaux.....	65
2.2.14. Hypercorrection et auto-correction.....	66
2.3. Les points de vue français, belge et extérieur.....	66
CONCLUSION.....	72
BIBLIOGRAPHIE.....	75

Remerciements

Je souhaite tout d'abord remercier mon promoteur, Philippe Hambye, pour ses conseils tout au long de l'élaboration de ce mémoire et pour ses encouragements lorsque j'ai rencontré des difficultés, en particulier pour structurer mon propos.

Je remercie également mes parents pour leur soutien financier et moral pendant l'entièreté de mon parcours académique. Ils ont toujours soutenu mes choix et ont été présents dans les moments plus difficiles.

Évidemment, je voudrais terminer par dire un tout grand merci à mes amis, en particulier à ceux et celles qui, comme moi, terminent leur master, et avec qui j'ai évolué pendant ces cinq années passées à l'UCLouvain et, bien sûr, aux membres (actuels et anciens) du Kap Contes, qui ont été ma maison pendant la majorité de mon parcours universitaire.

Introduction

Depuis l'apparition des réseaux sociaux, l'analyse du discours médiatique a vu son terrain d'analyse s'agrandir considérablement. Les prises de parole se multiplient, avec plus de cinq milliards de personnes inscrites sur les réseaux sociaux en 2024 (Reda & Amrani 2024 : 2528), et se diversifient (De Cock & Greco 2025 : 113) grâce à la multitude de plateformes et de fonctionnalités que celles-ci proposent. Ces nouvelles données sont particulières : dans les journaux ou à la télévision, la parole est généralement réservée aux figures publiques et aux experts, alors que sur les réseaux sociaux, tout le monde peut s'exprimer publiquement sur un sujet, peu importe sa position sociale. C'est notamment pour intégrer ces différents points de vue que j'ai choisi, dans le cadre d'un mémoire sur les idéologies et les attitudes linguistiques, de travailler avec un corpus issu des réseaux sociaux.

Comme pour la plupart des gens, les réseaux sociaux font partie intégrante de ma vie. Je sais que les contenus que je consomme en ligne ont une grande influence sur mes opinions, sur la façon dont je perçois le monde. Or, je n'ai jamais eu l'occasion de vraiment m'y intéresser pendant mon parcours universitaire. Analyser des discours provenant de plateformes en ligne m'a donc également paru enrichissant au niveau personnel et académique.

L'analyse de discours sur les réseaux sociaux est un champ forcément assez récent, et dont l'objet évolue rapidement, ce qui signifie qu'il reste beaucoup de questions sans réponse. Dans le cadre de mon mémoire, j'ai choisi de réduire les paramètres de mes questions de recherche afin de pouvoir y répondre plus précisément et dans les temps impartis. Je me suis intéressée spécifiquement aux idéologies linguistiques présentes sur les plateformes de partage vidéo à propos du français de Belgique. Ce choix est lié à la fois à mes intérêts personnels et aux connaissances préliminaires que j'avais sur les variétés de français dans le monde. La situation de la Belgique francophone est complexe, et il m'a semblé que je trouverais matière à analyser. Bien sûr, en tant que Belge francophone, je ne peux pas prétendre être une observatrice neutre. J'ai tenté de rester consciente du biais que constitue mon point de vue sur les sujets traités pendant ma recherche.

Avant de présenter mes questions de recherche, il convient de définir brièvement les termes figurant dans l'intitulé du mémoire. Les idéologies linguistiques, qu'est-ce que c'est ? Les définitions sont nombreuses, mais dans ce cadre d'analyse précis, on peut retenir qu'une idéologie linguistique est un ensemble d'idées et de croyances interdépendantes liées à la langue, partagées par un certain nombre de personnes et généralement soutenues par des

institutions ou des personnes référentes. C'est donc un système et pas seulement une idée isolée (Jaffe 2008 : 517). Lorsqu'on s'intéresse à la langue française, une idéologie particulièrement importante à savoir repérer est l'idéologie du standard. Celle-ci est construite sur le principe qu'il existe un français correct, celui des dictionnaires et des grammaires, et que certaines personnes parlent français mieux que d'autres. Le français standard est associé au parler des Parisiens : plus elles s'en écartent, moins les pratiques langagières sont jugées acceptables. C'est principalement à cette idéologie et aux résistances à cette idéologie que nous allons nous intéresser dans ce travail.

Un autre terme important à définir est « français de Belgique ». Ce travail ne s'intéresse pas uniquement à des discours sur le français parlé en Belgique dans son ensemble, mais aussi au français dans une région, ville ou localité belge. Les discours peuvent porter sur une variété, sur un accent, sur le lexique... Tant que les traits linguistiques dont il est question sont reconnus comme spécifiquement belges (même s'ils sont en fait présents dans d'autres pays), les discours les concernant font partie de l'objet d'étude.

En voulant croiser les trois champs principaux de ma problématique (idéologie linguistique, français de Belgique et plateformes de partage vidéo), je me suis posé les questions suivantes : Quelles sont les idéologies linguistiques présentes dans les discours qui circulent sur les plateformes de partage vidéo à propos du français de Belgique ? Observe-t-on une influence de l'idéologie du standard ? Une forme de résistance à cette idéologie ? Retrouve-t-on des marques d'insécurité linguistique dans ces discours ? Et enfin, quelle est l'influence du médium sur la façon dont ces différents éléments sont discutés ?

L'hypothèse de départ est que je vais pouvoir répondre favorablement à ces questions. Je m'attends à trouver chez les locuteurs français une tendance à juger le français de Belgique comme humoristique et chaleureux, mais comme moins légitime que le français standard. Chez les locuteurs belges francophones, je pense retrouver deux attitudes différentes : certains discours vont probablement contenir des marques d'insécurité linguistique et juger certains traits linguistiques comme illégitimes, alors que d'autres vont sans doute témoigner d'un sentiment de fierté régionale et porter des traces de résistance idéologique.

Pour vérifier cela, j'ai choisi de réaliser une étude qualitative. J'ai sélectionné 40 vidéos parmi les 250 que j'avais préalablement récoltées sur Instagram, YouTube et TikTok, de sorte à constituer un échantillon représentatif des discours sur le français de Belgique. Ces 40 vidéos ont été traitées grâce à une grille d'analyse créée à partir de mes lectures sur les thèmes de mon

mémoire, afin d'y repérer les éléments pertinents et de comprendre sous quelle forme ils apparaissent dans les discours.

Avant de passer au plan du travail, je souhaite souligner que cette étude, en raison du temps et des moyens impartis, comporte des limites au niveau des données : la taille de l'échantillon en est une, le fait qu'une seule personne ait veillé au traitement des données, de la récolte au choix de l'échantillon représentatif, en est une autre. Les résultats obtenus bénéficieraient d'être vérifiés et étoffés par des recherches ultérieures.

Malgré ses limites, ce mémoire constitue une base dont voici le plan. Dans le premier chapitre, je reviendrai plus longuement sur le concept d'idéologie linguistique, avant de présenter d'autres concepts pertinents de ce champ pour répondre aux questions de recherche. Je reviendrai ensuite sur le français de Belgique, sur sa place dans la francophonie et sur les idéologies linguistiques partagées par les francophones de Belgique. Je terminerai par exposer les spécificités des plateformes de partage vidéo en tant que médium, afin de comprendre l'influence que celles-ci pourraient avoir sur les discours.

Dans le chapitre 2, je présenterai et justifierai mes choix méthodologiques : récolte, organisation et catégorisation des données, choix de l'échantillon, transcription et, bien sûr, composition de la grille d'analyse. Je préciserai également quelles sont les contraintes éthiques liées au traitement de contenus audiovisuels issus des réseaux sociaux.

Pour finir, les résultats seront présentés et analysés dans le chapitre 3, à commencer par une brève section dédiée à quelques résultats quantitatifs pertinents. Je passerai ensuite chacun des critères de la grille d'analyse en revue, pour discuter des occurrences trouvées dans le corpus, et je terminerai par une analyse des différences entre les points de vue français, belge et extérieur sur le français de Belgique.

Chapitre 1 : Tisser des liens entre idéologies linguistiques, français de Belgique et réseaux sociaux

1. Définitions des concepts-clés

Pour pouvoir comprendre quelles sont les idéologies et attitudes que l'on peut retrouver dans un discours sur le français de Belgique, il faut d'abord s'intéresser plus largement aux concepts importants du champ de recherche. Je vais donc commencer par définir les termes que j'utiliserai pour faire mon analyse dans le chapitre 3, en débutant par les plus larges : les idéologies linguistiques et les attitudes linguistiques. Je m'attarderai ensuite sur l'idéologie du standard en raison de son importance dans l'espace francophone, pour poursuivre par les procédés d'idéologisation et les conséquences fréquentes de l'idéologie du standard sur les comportements langagiers. Je terminerai avec le concept de résistance idéologique. Pour comprendre pourquoi celle-ci est faible en Belgique francophone alors qu'elle est très présente ailleurs dans la francophonie, je proposerai l'exemple de la situation linguistique en Corse, que je pourrai ensuite comparer avec la situation belge.

1.1. Les idéologies linguistiques

1.1.1. Bref historique du concept

Le concept d'idéologie est présent en philosophie depuis le 18^e siècle, et en sociologie depuis le 20^e siècle. Il a été utilisé autant par Karl Marx que par Michel Foucault et Pierre Bourdieu (Boudreau 2021 : 171). Selon le dictionnaire, une idéologie est « l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe » (Le Robert en ligne 2025). L'ajout du terme « linguistique » ne révolutionne pas le sens du mot. En francophonie, c'est Robert Lafont et les fondateurs de la praxématique qui vont parler en premier d'une « idéologie diglossique ». Il s'agit d'une conception conflictuelle basée sur la situation diglossique en Provence (Lafont 1985 : 7), où l'occitan et le français entraient en concurrence. La dimension politique est donc très marquée, et la définition du concept très spécifique à cette situation conflictuelle.

En 1979, le concept revient en Europe par l'intermédiaire du chercheur américain Michael Silverstein, un anthropologue du langage, et connaît un grand succès (Spitzmuller & al. 2021 : 2).

1.1.2. Définition

Il existe, à l'heure actuelle, plusieurs approches. Certains chercheurs définissent les idéologies linguistiques comme des idées, conceptions et attitudes (Boudreau 2021 : 172), mais dans le cadre de ce mémoire, il paraît pertinent de distinguer ces termes les uns des autres, et de considérer les idéologies linguistiques comme des phénomènes plus larges. Comme présenté dans l'introduction, je propose la définition suivante : une idéologie linguistique est un ensemble d'idées et de croyances interdépendantes liées à la langue, partagées par un certain nombre de personnes et généralement soutenues par des institutions ou des personnes référentes.

Il convient tout d'abord, pour éclairer cette définition, de donner des précisions sur ce qu'on entend par « liées à la langue ». Les croyances peuvent porter sur des pratiques langagières concrètes, des formes spécifiques ou sur un ensemble de pratiques que l'on attribue au parler d'un groupe ou de quelqu'un ; on parle alors de langue, de variété, de dialecte. On peut avoir des idées sur ses propres pratiques et sur celles des autres (Boudreau 2021 : 172).

Selon Jaffe (2008 : 517), une idéologie linguistique peut être une croyance sur ce qui fait d'une langue une langue, une notion collective sur le bon usage, en général ou dans des situations particulières, à l'oral ou à l'écrit. Ce peut être une idée sur le lien entre certaines pratiques linguistiques et certains attributs sociaux, comme la générosité, l'authenticité ou encore l'autorité : on parle ici du lien entre le bon usage et le bon comportement, entre le mauvais usage et le mauvais comportement. Ce peut être, pour finir, une conviction à propos du lien entre langue et identité, que ce soit au niveau personnel ou au niveau national ou supranational. On comprend bien que toutes ces idées et croyances sont interdépendantes et peuvent former ensemble un système idéologique solide : elles touchent à la fois au personnel, à l'identité d'un individu singulier mais également à celle d'un groupe et d'une organisation sociétale dans son ensemble.

Pour comprendre pourquoi une idéologie existe, pourquoi elle a du succès, il faut s'intéresser au contexte social et politique : les relations de pouvoir au sein d'un groupe ont une influence majeure sur la perception des pratiques langagières de tout un chacun. La langue témoigne d'un ordre collectif et ne peut être séparée des systèmes de pouvoir en place : ceux-ci déterminent au moins à un certain degré ce qu'une langue vaut et à quoi elle peut servir (Cavanaugh 2020 : 52). Ces relations de pouvoir sont importantes à tous les niveaux, mais elles le sont encore

davantage à l'échelle nationale : les idéologies linguistiques peuvent servir des intérêts nationaux, comme c'est le cas en France.

Il faut bien comprendre qu'il s'agit d'un système, une logique : une idéologie est un lien tissé entre les structures sociales et les faits de langue (Woolard et Schieffelin 1994 : 72) ; elle permet d'appréhender le réel. En d'autres mots, elle fonctionne comme un pont entre le niveau micro et les processus macro-historiques et macro-sociaux (Spitzmüller et al. 2021 :5). Ce pont fonctionne dans les deux sens : les procédés d'idéologisation dépassent les interactions individuelles mais proviennent tout de même de pratiques discursives concrètes. C'est l'idée d'une réciprocité ou d'une interdépendance circulaire : pas d'idéologies sans discours isolés, pas de discours qui échappent aux idéologies.

On peut aussi relever l'idée de continuité, de gradation dans l'impact d'une idéologie linguistique sur des comportements singuliers. Certes, on parle ici de phénomènes très larges, mais ces derniers entrent en contact avec des individus qui ne réagissent pas tous de la même manière. Les idéologies parlent ainsi à nos affects, à nos expériences personnelles, à notre situation spatio-temporelle (Spitzmüller et al. 2021 : 5). L'effet que peut avoir une idéologie linguistique sur le discours d'un individu est exactement ce qui nous intéresse : comment se place-t-il par rapport à celle-ci ? Remet-il en question les croyances de son groupe ? Se sent-il légitime dans ce qu'il dit ?

Cela nous amène à un autre point important de cette définition. Les idéologies linguistiques sont des « supports d'identification groupale » (Costa et al. 2012 : 3) : elles permettent à un individu de faire partie d'un certain groupe et pas d'un autre en assumant une fonction « séparatrice » (Costa et al. : 3). Un groupe existe en se distinguant des autres entités en présence. Cela implique une forme de discrimination envers les locuteurs qui ne correspondent pas aux critères d'identification et une radicalisation des différences entre groupes. Un groupe se crée une référence : il distingue des pratiques langagières qui lui sont propres et qui lui permettent de se placer en opposition par rapport à celles qu'il attribue aux groupes avec lesquels il est en contact. Les références de chacun des groupes ont donc tendance à ne pas se croiser, et tolèrent difficilement les locuteurs dont le parler se situe dans un entre-deux. On parle là d'une « visée globalisante » (Lipiansky, 1991 : 60) fondée sur la croyance : la référence créée s'impose comme naturelle, son côté arbitraire est effacé.

Ce phénomène d'identification et de distinction est présent à plusieurs niveaux. Il se produit dans la cour d'une école, quand des enfants cherchent à se distinguer de leurs pairs, mais aussi

entre locuteurs de deux variétés de langue proches étymologiquement ou géographiquement. Les idéologies créées dans le contexte du contact de deux langues déterminent généralement une langue dominante et une langue dominée : l'idéologie diglossique est orientée en faveur de la langue dominante et de sa diffusion. En fonction de son appartenance linguistique, un individu aura une certaine perception de cette hiérarchie.

Il est important de signaler, pour finir, que les personnes en contact fréquent avec une langue ne sont pas les seules à construire des idéologies : des observateurs externes comme les linguistes ou les ethnographes y participent aussi en décrivant des phénomènes langagiers (Irvine et Gal ; 36) ou en traçant des frontières géographiques entre variétés de langue, ce qui s'est beaucoup fait aux 19^e et 20^e siècles. Les idéologies avec lesquelles les chercheurs ont réalisé ces travaux ont contribué au changement des langues, tout comme celles qui sont partagées par les locuteurs de l'environnement direct. Les idéologies peuvent être utilisées pour justifier des actions sur la langue : effacer ou inventer des traits pour se différencier d'un autre groupe, ou au contraire se rapprocher d'un groupe prestigieux en adaptant des traits de celui-ci au détriment des équivalents de son propre parler.

Dans le cadre de ce travail, j'ai surtout eu l'occasion de m'intéresser aux points de vue de personnes n'ayant pas d'expertise sur la langue, pas de pouvoir décisionnel sur le bon usage, par exemple. Ces discours sont des faits de langue parmi d'autres : ils relèvent du niveau micro. Je n'ai pas analysé de textes publiés par le gouvernement ou par d'autres institutions, des pages de dictionnaires ou de grammaires, mais il faut bien garder en tête que ces discours plus officiels et adressés à un large public peuvent contribuer à renforcer ou à faire évoluer une idéologie linguistique.

1.2. Les attitudes linguistiques

Il convient de distinguer les idéologies des attitudes linguistiques. Les idéologies sont des systèmes de croyances, généralement soutenus par des institutions, alors que les attitudes sont les évaluations positives ou négatives que les locuteurs portent à l'égard d'une variété, d'un trait linguistique ou du parler d'un autre locuteur (Lasagabaster 2006 : 393). Ces évaluations ont une dimension subjective et peuvent découler d'une représentation idéologique à laquelle les locuteurs adhèrent. L'attitude est donc une disposition : c'est la cause d'un comportement. Identifier une attitude permet de comprendre la constance dans le comportement d'une personne.

Les attitudes, comme les idéologies, s'apprennent. C'est dans le cadre familial et scolaire que naissent les premières attitudes ; elles seront particulièrement difficiles à déloger par la suite. D'autres sources d'influence sont les amis, les camarades (le groupe) et les médias. Les attitudes peuvent évoluer : en général, les individus ajustent leurs attitudes à celles qui sont caractéristiques de leur groupe social, et ces dernières peuvent changer à la suite d'événements comme des mesures politiques. En fonction du contexte, une mesure à l'encontre d'une langue peut provoquer des attitudes discriminantes comme une volonté de résistance (Lasagabaster 2006 : 397).

De manière générale, un groupe a tendance à en identifier un autre de manière négative lorsque cela lui permet de se valoriser, de s'identifier positivement. La façon de désigner une variété, par exemple, est révélatrice : le terme « langue » a une valeur euphorique, alors que « patois », « dialecte » ou « parler » sont plutôt associés à une valeur disphorique (Morsly 1990 : 82). L'usage de ces termes et les adjectifs employés pour décrire une variété donnent une idée du statut symbolique accordé à celle-ci (Morsly 1990 : 80) et ne reflètent pas forcément son taux d'usage dans un territoire donné ou d'autres paramètres objectifs. Les attitudes ne sont donc pas fondées sur des critères objectifs, mais elles ne sont pas dues au hasard : elles relèvent d'un cadre idéologique plus large.

1.3. L'idéologie du standard

L'espace francophone est caractérisé par la présence d'une idéologie du standard particulièrement puissante. Pour cette raison, il s'agit d'un concept-clé de ce travail : il est important de s'attarder sur sa définition et sur son influence sur les comportements. L'idéologie du standard est basée sur la croyance selon laquelle il existe une norme unique à partir de laquelle on peut juger une pratique comme légitime ou non. Il s'agit donc d'une idéologie différenciatrice. Cette norme ne concerne pas que les systèmes morphosyntaxique, phonétique et lexical de la langue, mais également des usages du langage comme la politesse ou les relations de classe ou de genre (Boudreau 2021 : 172). Elle est donc un facteur d'exclusion puissant, peu contesté socialement. Comme toute idéologie, elle se diffuse et se maintient grâce à des discours, en particulier des discours prescriptifs diffusés par des instances d'autorité comme le contenu d'un cours de langue, les dictionnaires et les grammaires.

La présence à peine questionnée de cette idéologie du standard entraîne, pour les personnes dont les pratiques linguistiques ne correspondent pas suffisamment à la norme, des phénomènes

d'insécurité linguistique¹. Les effets de cette idéologie sont importants dans toute la francophonie : seuls les Parisiens ne savent pas qu'ils ont un accent.

Si l'idéologie du standard a tant de poids, c'est en partie parce qu'elle est très ancienne : elle est bien ancrée dans la culture et les pratiques des francophones. Pour comprendre cela, il faut remonter au 16^e siècle.

En 1539, le roi François 1^{er} promulgue l'édit de Villers-Cotterêts, qui donne au français le statut de langue nationale : l'administration et la justice se feront désormais dans cette langue. En 1635, l'Académie française est créée pour codifier la langue, en donner le bon usage et la nettoyer de ses impuretés, ce qu'elle fait avec la parution de son premier dictionnaire en 1694 (Pilleri 2019). Ce bon usage est déterminé en fonction des pratiques de la cour, c'est-à-dire d'une élite très réduite. Il sera ensuite employé par des auteurs financés directement par la couronne, ce qui aboutira, à l'âge d'or de la littérature française, au classicisme français, une exception dans une Europe baroque. On a donc affaire à une stratégie minutieuse pour donner aux lettres françaises une spécificité et pouvoir rivaliser avec les pays voisins. Le français a acquis un prestige : il est le reflet du bon goût, du savoir et de la richesse parisienne. Il a acquis une identité, une personnalité : ses deux qualités principales sont la pureté et la clarté.

Après la Révolution française, la situation évolue. La première République voit apparaître un véritable culte de la langue (Rebourcet 2008 : 112). Le français devient langue de cohésion sociale, un atout qui mérite d'être défendu. Avec la scolarisation, viennent les campagnes anti-dialectes, menées directement par les intellectuels. Dans les cours d'école, l'utilisation d'une langue régionale est punie à coups de bâton. Les outils comme les dictionnaires et les grammaires prescriptives se diffusent. Les domaines d'usage du français s'étendent également à la presse et en partie à la religion. On veut faire du français la langue du peuple, uniforme et homogène. Le mot d'ordre est désormais unité.

Ce sont donc plusieurs siècles de discours et de mesures prescriptives qui ont imprimé dans les esprits des francophones l'idée que le français est un objet fixe qui a une valeur. À force de toujours utiliser les mêmes codes, d'entendre les mêmes discours, les associations entre certaines pratiques et certaines valeurs se naturalisent : il s'agit d'un phénomène d'iconisation.

¹ Ce concept est expliqué dans la section 1.5.

1.4. Les procédés d'idéologisation

L'iconisation, qu'est-ce que c'est ? C'est l'un des trois procédés avec lesquels les idéologies différenciatrices opèrent (Irvine & Gal 2000 : 37). Dans un discours, on peut retrouver des traces de ces procédés : un propos peut suivre une tendance d'iconisation ou de gommage, ou au contraire y résister. Les trois procédés ici définis et illustrés vont me permettre de mieux appréhender le contenu de mon corpus.

1.4.1. L'iconisation

L'iconisation est le fait que des traits linguistiques deviennent une représentation iconique d'un groupe à force d'être associés à celui-ci. Les traits linguistiques sont une représentation de l'essence du groupe. Les raisons de cette association peuvent être historiques, conventionnelles ou de contingence, mais apparaissent dans tous les cas comme naturelles (Irvine & Gal 2000 : 37). Par exemple, aux 19^e et 20^e siècles, les linguistes considèrent qu'identifier des langues sur un territoire donné est pareil à identifier des nations : l'identité d'un peuple est déterminée par les informations linguistiques que les chercheurs ont sur eux (Irvine & Gal 2000 : 50).

1.4.2. La récursivité fractale

La récursivité fractale consiste à transposer une opposition existante à un autre niveau, soit plus large, soit plus réduit. En d'autres mots, c'est le fait de créer des supercatégories en réunissant deux groupes généralement opposés pour les opposer à autre chose, ou de diviser un groupe reconnu en sous-catégories. On parle de récursivité fractale intergroupe ou intragroupe (Irvine & Gal 2000 : 38). Ce phénomène a donc tendance à renforcer les oppositions (Gadet 2007 : 207). Lorsque les linguistes dessinent des cartes linguistiques, ils se basent sur le modèle européen qu'ils connaissent pour créer des oppositions entre groupes langagiers au lieu de s'intéresser à l'organisation sociale du territoire en question : ils s'attardent sur l'ethnie plutôt que sur le statut social, politique ou religieux. Ils utilisent par exemple le modèle qui oppose l'Europe à l'Afrique pour diviser le Sénégal en groupes linguistiques (Irvine & Gal 2000 : 55-59).

1.4.3. Le gommage

Le gommage est la tendance à rendre des phénomènes linguistiques ou des locuteurs invisibles pour assurer l'homogénéité de la représentation. Il renforce l'iconisation en effaçant les traits qui ne correspondent pas à la représentation stéréotypique. Pour décrire les différents groupes

linguistiques au Sénégal, les variétés superposées, jugées problématiques, ont été classées d'un côté ou de l'autre selon des critères arbitraires.

Les discours qui renforcent ou qui sont le produit de ces processus prennent la langue pour objet, mais se placent bien souvent dans une conversation plus large sur la place d'un ou de plusieurs groupes dans la société (Costa et al. 2012 : 9). Au Sénégal, Cust a déterminé dans ses travaux de 1881 que certaines ethnies étaient intellectuellement plus avancées que d'autres parce que leur langue semblait plus complexe : alors qu'en réalité chaque groupe a sa propre organisation sociale, avec des parlers associés à l'élite et d'autres aux classes plus basses. Dans le cadre de la francophonie belge, on peut par exemple voir le lien entre le fait que l'accent carolo est souvent mal jugé et le fait que la ville de Charleroi elle-même a une mauvaise réputation. Ces deux idées sont forcément liées.

1.5. Les conséquences d'une idéologie sur les comportements langagiers

Lorsqu'une idéologie linguistique est bien en place, elle a une influence sur les comportements langagiers. Dans le cas de l'idéologie du standard, je retiens trois concepts importants pour qualifier ces comportements.

1.5.1. La légitimité linguistique

Il existe un véritable marché linguistique, où les formes et variétés linguistiques sont évaluées en fonction de leur légitimité (Francard 1997 : 201). Celles qui appartiennent au groupe socio-culturel dominant constituent en général le modèle à imiter, et le reste des productions est hiérarchisé à partir de celles-ci. Il y a également une hiérarchisation entre la langue standard et les variétés régionales, jugées moins légitimes et stigmatisées peu importe leur vitalité et leur diffusion. C'est ainsi que certaines variétés viennent à être appelées dialectes et d'autres langues. La légitimité ou l'illégitimité d'une variété peut même devenir officielle, quand l'une d'entre elles est choisie comme langue nationale aux dépens des autres.

La légitimité linguistique n'est pas la seule valeur de jugement en cause. Bien souvent, l'illégitimité est compensée par l'association d'un trait ou d'une variété à des valeurs alternatives comme la convivialité, la connivence ou l'identité (Francard 1997: 202). Cela témoigne d'un attachement des locuteurs à leur parler, mais n'empêche en général pas l'apparition d'un sentiment d'insécurité linguistique dans des situations de communication formelles.

1.5.2. L'insécurité linguistique

L'insécurité linguistique est la « manifestation d'une quête de légitimité linguistique, vécue par un groupe social dominé, qui a une perception aiguisée tout à la fois des formes linguistiques qui attestent sa minorisation et des formes linguistiques à acquérir pour progresser dans la hiérarchie sociale » (Francard 1997 : 171). Certains locuteurs ressentent une différence entre leur parler et la norme qui domine le marché linguistique et développent une hypersensibilité à des traits qu'ils utilisent mais qui sont stigmatisés : « l'insécurité linguistique est reliée à l'impression de ne pas parler comme il le faut dans telle ou telle situation de communication, de ne pas être à la hauteur, de se sentir illégitime à cause de sa manière de parler. Ce sentiment survient surtout dans les situations formelles de communication, devant l'autre perçu comme un modèle à suivre ou devant l'autre parlant autrement et affichant un sentiment de supériorité à l'égard de son interlocuteur ou interlocutrice » (Boudreau 2023 : 11). Dans certains cas, les locuteurs peuvent avoir une perception erronée de leur production : ils pensent utiliser des formes prestigieuses plus souvent qu'ils ne le font. D'autres marqueurs d'insécurité sont la tendance à associer des valeurs négatives comme « peu éduqué » ou « peu intelligent » à des traits qu'ils utilisent (Francard 1997 : 174), le changement de registre, que ce soit dans une même prise de parole ou selon les situations de communication, et les interventions métalinguistiques du locuteur sur son propre discours (auto-correction ou explications). L'on retrouve également un phénomène que l'on appelle l'hypercorrection, et dans le pire des cas, le locuteur arrête de parler, laissant place au silence.

Certaines situations linguistiques semblent favoriser l'insécurité linguistique. La diglossie en est une. Le contact avec d'autres langues ou variétés crée des interférences généralement jugées comme particulièrement illégitimes. L'enseignement joue également un rôle important : il a tendance à déprécier les variétés régionales et à placer sur un piédestal le « bon usage ». Dans le contexte francophone, il s'agit du français de Paris, une variété aux contours flous et qui paraît de ce fait inaccessible (Francard 1997 : 173).

1.5.3. L'hypercorrection

C'est justement avec la volonté de se conformer à ce modèle que certains locuteurs créent des formes qu'ils pensent correctes mais qui en réalité n'existent pas en français standard. Ce processus, appelé hypercorrection, est typique de la petite bourgeoisie qui espère se rapprocher de la légitimité octroyée aux classes supérieures, ainsi que des enfants et apprenants d'une langue étrangère. Il y a une volonté de bien faire en appliquant des règles de grammaire

existantes à des formes qui y échappent, mais qui ressemblent à celles qui sont concernées par la règle. Les locuteurs n'ont pas une maîtrise suffisante de la variété légitime, ou une trop faible confiance en leurs compétences ; c'est cela qui entraîne l'hypercorrection. L'hypercorrection peut toucher autant le lexique que la phonologie ou la syntaxe.

Les lettrés, ceux qui écrivent les grammaires, ont également pratiqué de l'hypercorrection, par exemple à la Renaissance, quand des graphies ont été modifiées pour se rapprocher d'une étymologie véritable ou supposée (Francard 1997 : 159). Cela montre que les personnes jugées les plus compétentes par les autres peuvent aussi douter de leurs connaissances. Un professeur de français pourrait faire de l'hypercorrection dans un discours spontané comme ceux que je vais analyser, parce qu'il ne pense pas atteindre le niveau de langue attendu de quelqu'un dans sa position.

1.6. La résistance idéologique

Pour parler de la résistance idéologique, je vais me baser sur le modèle proposé par Jaffe (2008) dans le cadre d'un article sur la situation linguistique en Corse. Cette situation est très différente de celle du français en Belgique : les Corses sont beaucoup plus engagés dans la défense de leur langue et ont mis en place une résistance concrète face à l'idéologie du standard. Le but de cette section est de comprendre pourquoi ce n'est pas le cas en Belgique.

La Corse, malgré ses revendications indépendantistes fréquentes, est un territoire français. Elle a donc subi, comme les autres régions, une chasse au dialecte. Comme ailleurs, le français y a été imposé dans les écoles au détriment du parler local, le corse. Cependant, depuis la fin des années septante, la langue corse se retrouve au centre de la revendication identitaire de ce peuple, à la fois dans le discours politique et le discours public. Jaffe (2008 : 518) y voit une forme de renversement de l'idéologie du standard. Elle présente trois types de résistance idéologique pour se pencher sur cette situation particulière.

1.6.1. La résistance de renversement

La première est la résistance de renversement. Il s'agit d'une volonté de donner à la langue minorisée un statut équivalent à celui de la langue dominante. Cela passe par le *corpus planning* (développement de dictionnaires et de grammaires, création d'un lexique moderne et d'un bon usage) et le *status planning* (investissement de domaines habituellement réservés à la langue dominante comme le discours politique, commercial ou littéraire). Une résistance de

renversement aboutit souvent à la mise en place de politiques linguistiques officielles et à l'insertion de la langue dominée dans le domaine de l'éducation.

1.6.2. La résistance de séparation

La deuxième est la résistance de séparation. Dans ce cas, on ne remet pas non plus forcément en cause la valeur de la langue dominante : on est toujours dans l'optique qu'une langue, c'est une culture et qu'une culture, c'est une langue. On cherche simplement à donner à la langue dominée des valeurs alternatives. La langue dominée devient par exemple gage d'authenticité, de tradition : on lui associe des traits différents de ceux qui sont associés à la langue dominante. L'idée est que le seul critère de légitimité d'une langue n'est pas le fait qu'elle ait une norme unique et pure, ou qu'elle soit parlée par des acteurs sociaux importants. D'autres formes de légitimation sont possibles. Dans ce type de résistance, on a donc tendance à résister aux tentatives de rapprocher les deux langues, à les juger selon les mêmes critères.

1.6.3. La résistance radicale

La troisième est la résistance radicale. Ici, les idéologies linguistiques dominantes sont totalement remises en question. Le lien entre langue et culture est questionné, ainsi que la condamnation des pratiques mixtes et des contacts de langue. On se défait complètement de la conception commune de la langue. Jaffe explore également le concept de contre-idéologie. Si une idéologie conçoit une langue comme un système clos, on peut lui opposer l'idée que la langue est en fait mouvante, qu'elle est un ensemble de pratiques, une abstraction.

1.6.4. L'exemple de la Corse

En France, les structures politiques, économiques et culturelles sont entièrement en français depuis plusieurs siècles, ce qui donne à cette langue une posture d'autorité. Forcément, le corse n'a pas la même histoire. Après des décennies de stigmatisation, le nombre de locuteurs a fortement diminué. La plupart des Corses ont le français comme langue première. Il a néanmoins obtenu une forme de reconnaissance grâce à la création d'un « bon corse académique » enseigné à l'école à côté du français depuis une cinquantaine d'années. Il s'agit donc d'une forme de résistance de renversement, mise en place pour redorer le blason d'une langue en voie de disparition.

Le problème de cette situation, c'est qu'elle crée de l'insécurité linguistique chez les Corses. En établissant une norme, on exclut forcément certaines pratiques : comme le locuteur francophone « périphérique » par rapport à Paris, le Corse constate l'écart entre son parler et la

référence corse. Sa corsitude est remise en question à cause de la norme. En imitant la langue dominante, on a aussi recréé les problèmes que ses locuteurs rencontrent dans la vie quotidienne.

Un autre aspect négatif de cette situation est que face à la longue histoire culturelle et littéraire française, le corse fait pâle figure. En investissant les domaines du français, le corse se fait inévitablement comparer à ce dernier, faisant ressortir ses faiblesses, la plus évidente étant qu'il est moins facile à enseigner en raison des pratiques multiples et moins normalisées.

C'est face à cette réalité que va commencer une résistance de séparation. Le corse va se voir attribuer une valeur affective et identitaire. Certains iront même jusqu'à protester contre son enseignement à l'école, par peur de le voir perdre ses valeurs distinctives. Le corse devient un élément clé de la différenciation culturelle revendiquée par rapport à la France mais aussi à l'Italie (les préjugés sur l'italien pullulent à l'entre-deux-guerres ; la distanciation du corse avec cette langue sœur se fait à cette époque, à cause de son association avec la main-d'œuvre, la classe ouvrière). Au lieu de se placer dans un contexte français, duquel ils se considèrent exclus culturellement malgré la connaissance d'une langue commune, les Corses se placent dans un contexte méditerranéen et européen. Ailleurs en Europe, on commence à célébrer les minorités culturelles, l'ouverture qui caractérise les peuples méditerranéens et l'identité bilingue, qui sort du cadre étriqué de l'idéologie du standard. Les Corses se reconnaissent dans les valeurs d'échange, de partage et de dynamisme que promeut le bilinguisme : « le locuteur bilingue est donc un meilleur citoyen du monde » (Jaffe 2008 : 524).

Par ailleurs, la multiplicité du corse tend à être reconnue comme une richesse, un témoin de la diversité. Jaffe utilise le concept de polynomie pour parler de cette multiplicité. L'enseignement d'une norme est écarté ; on enseignera désormais le système d'orthographe polynomique du corse (Jaffe 2008 : 522).

À l'époque où elle écrit, Jaffe conclut par dire qu'il y a en Corse une cohabitation entre résistance de renversement et résistance de séparation. Elle constate « une multiplication des cadres idéologiques à partir desquels le corse se construit », mais pas un détachement complet de l'idéologie du standard. Selon elle, il n'est pas probable que le corse devienne une langue véhiculaire ou redevienne la langue première de toute une population, malgré la connaissance scolaire qu'en ont les jeunes grâce à l'enseignement bilingue. La situation est loin d'être stable. Encore aujourd'hui, des panneaux bilingues se font rayer ou tirer dessus sur l'île, et les tensions remontent régulièrement à la surface (Jaffe 2008 : 524).

Retenons donc que les critères qui permettent aux Corses d'opposer une résistance idéologique sont : l'attribution de valeurs alternatives à la langue corse, l'identification à d'autres groupes culturels, et, de manière générale, la revendication d'une différence culturelle avec le reste de la France. En se penchant sur le cas belge, on va comprendre que ces résistances sont plus difficiles à mettre en place dans certains contextes.

2. Les idéologies linguistiques et le français de Belgique

Maintenant qu'ont été définis et illustrés les concepts importants pour ce travail, il est possible de s'intéresser à ce que révèlent les recherches antérieures sur les idéologies linguistiques liées au français de Belgique. Avant de s'intéresser au français de Belgique en lui-même, je propose un point sur les dynamiques linguistiques en Belgique : il s'agit d'une mise en contexte pour mieux comprendre la place du français dans le pays. Ensuite, j'essayerai de répondre à la question suivante : qu'est-ce qui fait du français de Belgique une variété distincte du français de France ? Cela permettra, pour finir, de parler des conséquences de l'idéologie du standard en Belgique : je m'attarderai sur le purisme et l'insécurité linguistique qui en découle.

2.1. Les dynamiques linguistiques en Belgique

Avant la création de la Belgique, en 1830, ce qui allait devenir la Wallonie faisait partie des territoires français (ainsi que d'autres parties de la Belgique pendant certaines périodes)(Snyers 2019 : 36). C'est seulement à partir de cette date que l'on peut considérer qu'il existe une histoire linguistique belge vraiment distincte de celles des pays voisins.

La Belgique se compose de plusieurs communautés linguistiques. En Wallonie, le français a commencé sa diffusion. Les dialectes vont y disparaître comme en France, bien que plus tardivement. C'est seulement à partir de 1914, date de début de la Première Guerre mondiale et de l'école obligatoire, que les langues locales commencent à être éradiquées (Snyers & Hambye 2016 : 387). En Flandre, par contre, les parlers sont multiples et moins menacés d'extinction, mais le français reste la langue dominante jusqu'au milieu du 20^e siècle (Witte 2011 : 38). Elle est parlée par l'élite dans tout le pays et par les habitants des zones urbaines. Elle bénéficie d'un prestige et d'une norme bien établie, alors que les dialectes flamands sont les langues des pauvres, des paysans. Pour accéder aux sphères intellectuelles, il faut apprendre le français. L'université se développera ainsi en français.

Cependant, la Belgique reste dans l'ombre de sa voisine. Elle a notamment du mal à se doter d'une spécificité dans le domaine littéraire, et cela n'est pas sans rapport avec le fait qu'elle ne

possède pas sa propre langue nationale. Le domaine littéraire est largement lié à la légitimité d'une variété. Entre 1830 et 1917, le domaine littéraire est dominé par une force centrifuge : c'est la thèse de l'autonomie des lettres belges (Klinkenberg 1993 : 73). L'élite belge écrit presque exclusivement en français, mais cherche à se distinguer. Le mythe belge est celui du croisement entre la clarté française et le mystérieux germanique (Quaghebeur 2005 : 33) : quelque chose d'hybride qui ne laissera pas d'impression durable. C'est plutôt une esthétique baroque, une forme de surécriture dans le but de combattre les inhibitions. L'auto-dépréciation littéraire des Belges s'accompagne alors d'une compensation : des valeurs alternatives régionales se retrouvent dans la production de cette époque, mais principalement dans des textes secondaires. À partir de 1918 et jusqu'en 1960, on assiste à une phase centripète. Il y a une volonté d'assimilation à l'institution littéraire française. Les auteurs belges font preuve d'un classicisme linguistique, et même d'un hypercorrectisme littéraire (Klinkenberg : 74). Le champ littéraire belge francophone se voit assimilé au champ littéraire français. L'auto-dépréciation littéraire est particulièrement visible dans l'enseignement : les élèves du secondaire n'ont pas de cours sur la littérature belge, et étudient principalement les classiques français. Au niveau institutionnel, la création d'une Académie belge est une faible tentative d'émancipation du français de Belgique. Encore aujourd'hui, cette Académie se contente principalement d'imiter son homologue.

La première phase est une tentative de résistance à l'hégémonie française. La Belgique ne réussit pas à se donner une identité littéraire propre et à revendiquer le français comme la langue de son peuple. La deuxième phase est une phase d'insécurité et d'imitation d'un modèle extérieur. L'idéologie du standard est soutenue par la littérature et les institutions scolaires.

En raison des bouleversements économiques qui ont fait de la Flandre le côté le plus prospère de la frontière, et de la perte de la fonction de lingua franca du français, la situation linguistique a fini par s'équilibrer. Le français perd du terrain en Flandre en faveur du néerlandais (Snyers 2019 : 38). Persistent encore aujourd'hui une réticence de la part des francophones à apprendre le néerlandais et une tendance à caractériser le flamand comme « peu harmonieux ».

À l'heure actuelle, le français est la langue officielle en Wallonie, le néerlandais est la langue officielle en Flandre, et Bruxelles, la capitale, est officiellement bilingue. Il existe aussi deux petits territoires officiellement germanophones. Mis à part dans la capitale, ces langues entrent moins en contact qu'on pourrait le penser.

2.2. Le français de Belgique

Le passé de la Belgique l'invite constamment à une réflexion sur les langues, et comme dans tous les territoires multilingues ou « périphériques », les locuteurs ont une capacité accrue à la réflexion métalinguistique (Francard 1993 : 61). En Europe, la langue est considérée comme le principal facteur de sentiment national, avec le principe d'une langue, une nation. Il y a des exceptions, considérées comme des anomalies dans un ordre européen. (Irvine et Gal 2000 : 65), comme la Belgique avec ses trois langues nationales. Ce multilinguisme peut être considéré comme suspicieux : qui sont les Belges s'ils ne sont pas réunis autour d'une langue ? Ils empruntent des langues à leurs voisins et n'ont donc pas de droit dessus : ce n'est pas à eux de s'exprimer sur le français, le vrai.

Les mots de vocabulaire spécifiques à la Belgique sont donc considérés comme des belgicisms par rapport au français standard, et sont désignés comme tels dans les dictionnaires. Ce traitement du français de Belgique dans les ouvrages de référence témoigne de la façon dont ils sont perçus : ils n'appartiennent pas tout à fait à la norme, ne sont pas assez légitimes pour apparaître sans mention de régionalisme.

En réalité, il y a très peu de différences entre le français de France et le français de Belgique. Malgré cela, ils sont considérés comme deux variétés distinctes par les francophones de Belgique (Snyers 2019 : 52). En Belgique, le français a connu beaucoup d'interférences avec les autres langues locales. En Wallonie, les locuteurs ont adopté des mots et des façons de parler provenant de dialectes tels que le wallon, et à Bruxelles, c'est le flamand et le néerlandais qui ont été sujets aux emprunts (Snyers & Hambye 2016 : 388). Grâce au mouvement des populations, ces formes ont circulé, si bien que la plupart ont été adoptées par toute la Belgique francophone, et qu'on considère qu'il y a aujourd'hui assez peu de différences entre les parlers régionaux pour dire qu'ils appartiennent à une même variété. Bien sûr, chaque région, ville ou classe sociale a des traits linguistiques qui lui sont propres, et plus les locuteurs appartiennent à une classe socio-culturelle basse, plus les régionalismes sont fréquents. On considère tout de même que la variation diatopique en Belgique francophone est plus importante que dans d'autres aires francophones (Snyers 2019 : 52).

Au niveau phonologique, on distingue les traits répandus, qui sont transrégionaux et transclasses, et les traits spécifiques à une classe ou à une région. Les premiers sont reconnus dans toute la Belgique, mais sont peu nombreux à cause du phénomène de standardisation. Les

seconds sont bien plus nombreux mais généralement jugés comme assez illégitimes (Snyers & Hambye 2016 : 389).

Au niveau du lexique, on différencie les régionalismes encyclopédiques, qui renvoient à des réalités spécifiquement belges, des régionalismes linguistiques, qui renvoient à des réalités partagées et ont nécessairement un équivalent standard (Snyers & Hambye 2016 : 389). Beaucoup de ces régionalismes linguistiques se retrouvent dans d'autres régions, souvent dans le Nord de la France, malgré le fait qu'ils soient avant tout considérés comme belgicismes.

On retrouve également en Belgique, en plus des emprunts, des formes archaïques de français (archaïques selon le standard), ce qui n'est pas sans lien avec le phénomène d'hypercorrection mentionné plus haut, ainsi que des innovations lexicales. Les archaïsmes sont traditionnellement assez bien considérés, contrairement aux emprunts (aux langues romanes locales ou aux langues germaniques), qui sont associés aux classes populaires (Snyers 2019 : 53-54). À l'heure actuelle, ces emprunts acquièrent une valeur identitaire forte et se voient valorisés par les locuteurs.

2.3. Purisme et insécurité linguistique en Belgique

Ce qui fait que les locuteurs du français de Belgique sont particulièrement enclins au purisme (Snyers 2019 : 54), c'est bien sûr la présence de l'idéologie du standard, renforcée par la proximité géographique de la France (Snyers 2019 : 49). Comme dans les autres périphéries francophones, les traits régionaux ont été menacés à cause de la forte conscience qu'il existe une norme extérieure plus prestigieuse.

En raison de leur proximité géographique avec la France et de la situation privilégiée du français à l'internationale, les Belges ont bénéficié d'une quiétude linguistique, c'est-à-dire qu'ils « ne se sont jamais sentis menacés dans leur langue » (Francard 1993: 67). Ils n'ont donc pas eu tendance à remettre en cause leur sujétion à une norme externe et n'ont pas cherché à se construire une identité propre en rapport avec leur langue comme ont pu le faire, par exemple, les Québécois. Le déficit littéraire et culturel belge mentionné plus haut, ainsi que la différence démographique significative accentuent cette dépendance à la norme française (Snyers 2019 : 49).

On parle d'un déficit identitaire, qui porte à présent préjudice aux locuteurs du français de Belgique, d'une identité « en creux » (Snyers 2019 : 48). Il n'y a pas de référence identitaire

unique, mais plusieurs groupes : on se sent bruxellois, liégeois, peut-être wallon, mais généralement pas « francophone de Belgique ».

Avant 1970, les « clercs », acteurs principaux du débat sur la question, ont une attitude assez négative vis-à-vis des spécificités belges. Ils ont tendance à penser qu'il vaut mieux suivre les prescriptions françaises en matière de langue plutôt que de partir des préoccupations locales pour développer une réflexion sur la langue (Francard 1993 : 66). Cela a constitué un véritable obstacle au développement d'une culture linguistique belge. Les discours institutionnels évoluent, dans les années 1990, vers une attitude plus positive et « déculpabilisante » face aux belgicisms (Snyers 2019 : 58).

Aux 19^e et 20^e, les belgicisms étaient largement invisibilisés, voire même critiqués. De nombreux ouvrages moralisateurs ont décrit le français de Belgique comme « abâtardi » (Snyers 2019 : 55) par rapport à celui de Paris. Ce n'est qu'à la fin du 20^e siècle que sont apparus les ouvrages visant à décrire le français de Belgique sans le condamner. On pense notamment au *Dictionnaire des Belgicisms* de Francard. S'en est suivie une présence (signalée par un marquage) dans les dictionnaires généraux. Cette évolution témoigne d'un changement de perspective : on passe de la condamnation à la tolérance. Si dans les années 90 la norme des Belges était sans aucun doute le français de Paris, cela est moins clair aujourd'hui. Avoir le français de Paris pour norme signifie s'exclure de celle-ci, ce qui entraîne une insécurité linguistique et une dépréciation de la variété belge, en particulier des traits qui sont associés aux classes de travailleurs et qui ont tendance à être encore plus éloignés de la norme. La bourgeoisie belge finit par reconnaître une certaine légitimité à son propre parler, encouragée par les mouvements flamands de revendication identitaire à se forger elle aussi des objets de fierté et d'unité (Snyers 2019 : 51).

L'accent belge est associé à la chaleur, à la familiarité, et s'oppose à l'accent froid des Parisiens. On parle alors d'une double distance (Snyers & Hambye 2016 : 393) : une distance à la fois par rapport au français de France, et par rapport à celui des classes de travailleurs belges. On ne peut cependant pas parler du remplacement d'une norme par une autre, puisque la plupart des Belges ne s'identifient pas à la variété de prestige utilisée par les bourgeois. Le milieu scolaire actuel, où les classes sociales se retrouvent mélangées, permet d'ailleurs de réduire cette distance (Snyers 2019: 58).

À l'heure actuelle, on considère que la légitimité n'est plus réservée exclusivement au français de France, mais que la croyance selon laquelle la langue est un « objet concret qui mérite

d’être respecté et conservé » (Snyers & Hambye 2016 : 394), héritée de l’idéologie du standard, persiste. Les Belges considèrent ainsi que les formes linguistiques sont intrinsèquement correctes ou incorrectes.

Les stratégies de compensation des Belges francophones sont donc assez complexes. Elles ne cherchent pas à concurrencer la variété française sur le marché linguistique du prestige, mais donnent à la variété belge des valeurs qui l’inscrivent sur un marché linguistique alternatif (on a donc affaire à de la résistance de séparation, mais pas à de la résistance de renversement, et certainement pas radicale). Ces stratégies sont parfois paradoxales, mais évitent aux locuteurs concernés une insécurité paralysante, comme cela est le cas dans d’autres périphéries francophones (Francard 1993 : 65).

3. Les plateformes de partage vidéo

Comment ces stratégies sont-elles utilisées dans les contenus vidéo recueillis ? Pour répondre à cette question, il faut d’abord comprendre ce que sont les plateformes de partage vidéo : quel est leur rôle dans le marché communicationnel ? Puisque je vais m’intéresser à des discours concrets, il est également important de se pencher sur les émetteurs de contenus, ainsi que sur les récepteurs : Pourquoi publie-t-on sur Internet ? Pourquoi des contenus vidéo ? Qui est susceptible de voir quoi ? Cette démarche permettra de mieux comprendre qui est le public cible d’une vidéo, et dans quel cadre l’émetteur s’inscrit lorsqu’il publie du contenu. Pour terminer, je présenterai les différences d’utilisation des réseaux sociaux en fonction de l’âge, du genre et du niveau d’éducation, dans le but de pouvoir déterminer, lors de l’analyse, si le comportement d’un locuteur correspond à une norme ou pas, et d’essayer d’en tirer un sens.

3.1. Un nouveau mode de communication

En 2024, vingt ans après la création de Facebook, plus de cinq milliards de personnes étaient inscrites sur les réseaux sociaux (Reda & Amrani 2024 : 2528). Douze ans plus tôt, c’était seulement 1,5 milliard. En deux décennies, la présence des réseaux sociaux dans nos vies n’a fait qu’augmenter. Ils sont devenus « des instruments centraux de communication entre les individus et pour la production et la circulation des biens culturels » (Pacouret et al. 2024 : 120). Les plateformes se sont diversifiées, et les utilisations que le public en fait aussi (De Cock & Greco 2025 : 113).

Les réseaux sociaux remplissent plusieurs fonctions : ils permettent de vendre des produits, de se renseigner sur l’actualité, de se divertir, de communiquer avec des proches ou avec des

inconnus, de se créer un réseau professionnel ou encore de participer à des débats sur des sujets importants pour chacun. Ils remplissent en somme une grande partie des besoins communicationnels fondamentaux, si bien que la distinction entre la présence physique et la présence numérique d'un individu dans la société devient difficile (Reda & Amrani 2024 : 2523).

Les réseaux sociaux, contrairement aux médias traditionnels, donnent beaucoup d'importance à l'appropriation : l'interaction y est fondamentale, et « les rôles d'émetteur et de récepteur sont échangés à l'infini » (Reda & Amrani 2024 : 2524). Le destinataire repartage, reproduit ou critique le contenu qui lui est proposé. Il a un rôle actif dans la construction de sens : il donne du sens à un contenu en fonction de son contexte économique, social, culturel, familial et politique, et peut partager son avis avec des milliers d'internautes instantanément, qui qu'il soit.

L'arrivée d'Internet et des réseaux sociaux constitue donc une véritable restructuration du champ communicationnel. Elle donne la parole à des personnes privées dont la communication n'est pas le métier : la hiérarchie de communication établie par les médias traditionnels en est bouleversée. Elle permet également une avancée remarquable dans le marketing : les publicités sont encore plus ciblées qu'auparavant, puisque les algorithmes anticipent notre comportement en analysant nos données pour nous proposer du contenu adéquat (De Cock & Greco 2025 : 113). Les informations personnelles sont devenues des marchandises intangibles, vendues à l'insu de l'individu en échange de l'accès et de la personnalisation de diverses plateformes numériques (Reda & Amrani : 2528). Les interactions sociales se sont largement numérisées et sont devenues bien plus nombreuses : le nombre d'individus avec lesquels une personne est en contact est plus élevé.

En plus de cela, la plupart des plateformes permettent de publier du contenu multimodal : l'utilisation de vidéos, de photos, de montages, d'animations avec le texte est fréquente et rencontre plus de succès auprès des récepteurs que l'usage de texte uniquement (De Cock & Greco 2025 : 113). Chaque plateforme a ses spécificités et encourage plutôt l'un ou l'autre format, mais les utilisateurs ne s'en tiennent pas toujours à ce qui est prévu, ce qui fait évoluer les plateformes et encourage parfois l'apparition de nouvelles applications. Le paysage des réseaux sociaux est en continuelle évolution, et les plateformes comme les utilisateurs semblent pouvoir s'y adapter très rapidement, saisissant chaque occasion de créer de nouvelles façons d'interagir.

3.2. Réseaux sociaux et besoin de reconnaissance

Lipiansky a théorisé la notion de besoin de reconnaissance, qui est essentielle pour considérer la communication en ligne. La production de contenu sur les réseaux sociaux est très fortement liée à cela. À l'heure actuelle, il faut avoir une identité en ligne pour exister pleinement : on cherche à se différencier et à contrôler son image, on cherche à rejoindre des communautés qui partagent nos centres d'intérêt, et certaines personnes cherchent aussi à se faire connaître. Le choix des sujets abordés, l'angle d'approche et le public que l'on cherche à toucher sont en lien avec ce besoin de reconnaissance, reconnu comme légitime dans la société (Reda & Amrani 2024 : 2523).

Lorsqu'on analyse un contenu, on doit tenir compte du fait que ce besoin a une influence sur les propos des utilisateurs. Pour appartenir à un groupe, ils peuvent, consciemment ou non, adapter leurs dires. Il est souvent difficile de savoir si un locuteur est entièrement en accord avec ce qu'il dit, mais il faut garder en tête que cela est une possibilité, en particulier sur Internet.

3.3. Algorithmes de recommandation et bulles informationnelles

Les algorithmes de recommandation fonctionnent selon des méthodes de filtrage. Le profil et le comportement d'un utilisateur sont analysés : sont pris en compte des paramètres comme son âge, son lieu de résidence et ses interactions avec les contenus proposés. À partir de ces critères, on présente à cet utilisateur les contenus qui sont les plus susceptibles de l'intéresser. Le risque, selon la célèbre théorie des bulles, est alors de se retrouver coincé dans ce qu'on appelle une « bulle informationnelle » (Stassart 2023 :1) : on est confronté seulement aux sujets qui nous intéressent, et on entre principalement en contact avec des personnes qui ont les mêmes centres d'intérêt ou les mêmes valeurs que nous, ou au contraire, avec des personnes qui ont un avis complètement opposé au nôtre. On risque ainsi de ne jamais être confronté à la plupart des autres types de contenus, voire même d'en ignorer l'existence, peu importe leur popularité dans une autre « bulle ».

Selon Stassart (2023 : 3), les algorithmes de recommandation, s'ils ont évidemment une influence sur « l'horizon informationnel », sont loin d'enfermer les individus à ce point. Elle affirme que la plupart des jeunes ont conscience de ces algorithmes et savent comment les manipuler pour renforcer ou pour limiter leur effet : ils n'ont donc pas une attitude passive et ne se laissent pas isoler contre leur gré. Il faut donc

relativiser l'effet emprisonnant des mécanismes de recommandation, même s'il est très important de les prendre en compte pour analyser les discours sur les réseaux sociaux.

Les contenus que l'émetteur d'un discours a lui-même consommés ont une influence sur son point de vue : il est intéressant de savoir que selon la « bulle » dans laquelle il se retrouve, il n'a pas forcément conscience de certains discours en décalage avec ce qu'il affirme.

3.4. Tendances sur Instagram et TikTok

Lorsqu'une plateforme propose du contenu à un utilisateur, elle tient aussi compte de sa popularité : plus un contenu est vu, commenté, aimé et partagé, plus il a de chances de se retrouver dans le fil d'actualité d'autres personnes. Pour rendre leur contenu attractif, les émetteurs ont donc tendance à demander aux internautes d'interagir avec le post en organisant un concours qui demande de commenter ou en lançant un défi qui demande de reproduire la vidéo originelle (Nakaziya 2025 : 164). La fonction ludique est largement mise en avant sur les plateformes de partage vidéo. L'usage de hashtags, pratique provenant de Twitter mais qui a vite été reprise par les autres réseaux sociaux, est aussi une façon d'attirer le public : l'algorithme détecte l'utilisation d'un hashtag viral sous le contenu et le propose aux personnes intéressées. La quête de popularité est donc aussi un facteur susceptible d'influencer le contenu produit. Cela rejoint le point sur le besoin de reconnaissance.

Par exemple, un créateur de contenu tend à privilégier un format qui a du succès. Instagram et TikTok ont la particularité de fonctionner presque exclusivement avec du contenu imagé. Une étude dans le domaine médical a montré que les informations visuelles associées à du texte médical sont retenues plus facilement que le même texte seul (65% contre 10% après trois jours), et que les vidéos (l'animation d'images) augmentent les chances de rétention de 30% (Nakaziya 2025 : 165). Selon cette étude, les images peuvent plus facilement engendrer une connexion émotionnelle et permettent de comprendre des idées complexes plus aisément. Cela pourrait expliquer pourquoi les vidéos de danse, les sketches et les jeux « challenges » fonctionnent si bien : ils reposent principalement sur l'image et la musique plutôt que sur de longs discours écrits, et peuvent facilement être imités. Lorsqu'un influenceur crée du contenu, il cherche à ce que celui-ci ait un impact assez durable pour que les récepteurs reviennent sur son profil et consomment d'autres contenus. Cette étude est une piste pour comprendre pourquoi les contenus vidéo deviennent si fréquents.

3.5. Profil des utilisateurs

Être inscrit et, a fortiori, être actif sur un réseau social a une valeur symbolique et sociale. En fonction de l'âge, du niveau d'études ou du genre, les stéréotypes liés à chaque plateforme ou pratique peuvent varier, et donc influencer l'usage. Les comportements sont par ailleurs liés au désir d'obtenir du capital culturel en suivant l'actualité, du capital social en créant des relations, du capital économique et symbolique en s'autopromouvant ou en rejoignant des réseaux professionnels, mais surtout à l'envie de se divertir, de communiquer avec des proches (Pacouret et al. 2024 : 128) : en fonction des motivations principales de l'utilisateur, ces comportements seront différents.

L'étude de Pacouret et al. (2024) distingue quatre catégories d'usage des réseaux sociaux, qui correspondent à quatre profils différents. Leurs catégories fonctionnent selon deux axes : le premier concerne l'âge et le niveau d'études, le second le genre.

L'étude, menée en 2022 en France, montre que les personnes de plus de cinquante ans utilisent moins les réseaux sociaux, et que leurs usages sont plus souvent liés uniquement au divertissement et aux relations amicales. Ils sont plus souvent récepteurs que producteurs de contenu. Ils ne sont pas non plus récepteurs actifs, puisqu'ils n'ont pas tendance à repartager, commenter et « liker » autant que les plus jeunes. Ce type d'usage est aussi caractéristique des personnes sans diplôme d'école supérieure.

Au contraire, les plus jeunes et les plus diplômés sont des utilisateurs plus fréquents et plus engagés. Ils sont inscrits sur une plus grande variété de réseaux sociaux, publient et repartagent du contenu, participent à des débats et ont davantage tendance à utiliser les réseaux sociaux pour l'autopromotion ou pour des raisons professionnelles : la visibilité en ligne est encouragée et recherchée. Il y a également une volonté de se retrouver dans un espace réservé à sa génération et auquel les parents et autres figures adultes n'ont pas accès. Plus les utilisateurs sont jeunes, plus l'intensité et la diversité des pratiques sont marquées.

En ce qui concerne les plateformes ayant pour but principal le partage de vidéos, les statistiques montrent que YouTube est largement utilisé par toutes les catégories d'âge. Les chiffres évoluent de manière assez régulière entre 88% pour les 16-24 ans et 42% pour les 65 ans et plus. Instagram est plus largement délaissé par les plus de 55 ans, avec moins de 20%, mais attire le reste de la population, avec des valeurs allant de 78% à 43%, des plus jeunes aux plus âgés. C'est sur TikTok que la différence entre les 16-24 ans et les 25-34 ans se creuse. Les

premiers y sont présents à 70% et les seconds à seulement 46%. Chez les plus de 55 ans, moins de 10% des utilisateurs sont inscrits sur la plateforme.

Chez les personnes plus âgées, on trouve aussi une tendance à penser que les jeunes sont crédules et croient tout ce qu'ils lisent sur les réseaux sociaux : ils s'inquiètent de la désinformation et déplorent la mauvaise qualité des informations diffusées, ainsi que la propagation inquiétante de discours de haine et de harcèlement (Parcouret et al. 2024 : 133).

Pour ce qui est de la répartition genrée des usages, les données montrent que les femmes sont plus susceptibles d'utiliser les réseaux sociaux pour la conversation entre proches, la recherche d'informations et la rencontre de nouvelles personnes. Il s'agit donc de fins plutôt privées. Seules les femmes les plus jeunes ont tendance à vouloir se faire connaître et à utiliser les réseaux sociaux à des fins professionnelles. Elles le font cependant moins que les hommes du même âge. De plus, les femmes semblent subir une pression en matière de normes de genre et de beauté, qui les incite à se montrer sur les réseaux comme Instagram à travers des photos et vidéos de leur quotidien glamourisé. Cette injonction ne s'appliquant pas tellement aux hommes, il y a une légère surreprésentation des femmes sur Instagram (48% contre 39% des hommes), réseau typiquement associé à l'esthétique, alors que sur Youtube et TikTok, les hommes sont un peu plus représentés que les femmes.

Les hommes, surtout en dessous de 50 ans, ont plus de chances de privilégier des fins professionnelles et politiques. Ils donnent plus facilement leur avis, participent aux débats en ligne et repartagent les contenus qui leur plaisent. Ils ont moins peur de subir du cyberharcèlement en raison de leurs opinions que les femmes, qui ont en conséquence tendance à limiter leur expression d'opinions politiques à la sphère privée. Plus âgés, les hommes sont plus susceptibles de délaisser les réseaux sociaux que les femmes, qui continuent à les utiliser principalement pour la communication avec les proches.

Les quatre catégories sont donc :

- Le très faible usage, avec comme profil-type les hommes plus âgés ou non-diplômés.
- L'usage restrictif, celui des femmes plus âgées ou non-diplômées.
- L'usage diversifié à tendance professionnelle et politique, pour les hommes jeunes ou diplômés
- L'usage diversifié centré sur les sociabilités et la culture, pour les femmes jeunes ou diplômées.

Cette répartition des usages reflète des dynamiques sociales existantes et est à prendre en compte lors de l'analyse de discours sur les plateformes de partage vidéo : si un locuteur présente des usages différents de la norme, il faut en tenir compte. Certes, l'enquête mentionnée ci-dessus a été réalisée en France, mais on peut supposer que les chiffres soient similaires en Belgique, puisque les dynamiques sociales de genre, de classe et liées à l'âge y sont ressemblantes à celles qu'on retrouve dans l'Hexagone.

4 . Conclusion

Après ces démarches de recherche sur les idéologies linguistiques en francophonie belge et sur les plateformes de partage vidéo, l'étape suivante est de lier ces deux points, pour faire sens de mon corpus. Quelles attitudes linguistiques vont ressortir grâce au mode de communication particulier des réseaux sociaux ? Pourra-t-on distinguer plusieurs tendances, plusieurs « bulles » qui ne semblent pas entrer en contact ? Distinguera-t-on des effets de mode au niveau du format, et surtout du contenu ? Ces questions plus précises s'ajoutent aux objectifs fixés dans l'introduction.

Chapitre 2 : Constituer et interroger un corpus audiovisuel

L'objectif de ce chapitre est de présenter la méthode avec laquelle je vais répondre à mes questions de recherche concernant les idéologies linguistiques présentes dans les discours sur le français de Belgique sur les plateformes de partage vidéo. Pour pouvoir repérer des traces d'idéologie du standard, de résistance idéologique et d'insécurité linguistique, et pour pouvoir distinguer le rôle que pourrait jouer le medium dans l'expression d'attitudes linguistiques, j'ai réalisé une analyse qualitative. Cette approche va permettre d'en apprendre davantage sur les comportements individuels, de comprendre comment une idéologie transparaît dans un discours. Il ne s'agit pas seulement de savoir si oui ou non les locuteurs semblent avoir telle ou telle attitude, mais aussi de noter comment cette attitude se manifeste.

Afin d'analyser des vidéos représentatives des discours sur le français de Belgique sur les plateformes de partage vidéo, j'ai d'abord récolté une grande quantité de données (ce qui a également permis d'obtenir des résultats quantitatifs sur la disparité des langues et variétés abordées dans les vidéos) avant de sélectionner un échantillon pour l'analyse qualitative. À partir des concepts-clés exposés dans le chapitre 1 et en tenant compte du medium, j'ai créé une grille d'analyse pouvant être appliquée à chacune de ces vidéos. L'objectif, grâce à cette dernière, est de repérer certains éléments, puis de noter comment ils apparaissent dans les contenus.

1. Récolte des données

1.1. Choix des plateformes

Avant de récolter des données, je me suis renseignée sur le taux d'utilisation des plateformes de réseaux sociaux en Belgique. Ont été retenues celles qui sont utilisées par au moins 20% de l'échantillon interrogé par Comeos (RTBF 2025), ainsi que celles qui sont utilisées par au moins 20% des 16-24 ans, puisque cette tranche d'âge est la plus active sur les réseaux sociaux. Il s'agit d'une décision arbitraire qui va me permettre d'analyser du contenu susceptible d'avoir été produit par des personnes aux profils variés et d'avoir été visionné par un plus grand nombre de personnes.

Les plateformes utilisées par plus de 20% des Belges sont les suivantes (RTBF 2025) : WhatsApp, Instagram, Facebook, YouTube, Messenger, Spotify, TikTok, Snapchat et BeReal. Chez les 16-24 ans, on peut y ajouter Discord et Pinterest.

Ces plateformes peuvent être classées selon leur mode d'utilisation. On fait tout d'abord une différence entre les réseaux qui servent avant tout à la communication privée et ceux qui permettent le partage de contenu public. WhatsApp, Messenger, Snapchat, BeReal et Discord sont avant tout des systèmes de messagerie ou de partage de photos avec des proches ou avec des groupes restreints, alors que Spotify, Facebook, Pinterest, YouTube et TikTok permettent aux utilisateurs de poster et d'interagir avec du contenu accessible à tous.

L'on peut faire une seconde catégorisation en fonction du type de contenu que propose la plateforme. Parmi les réseaux permettant le partage public, seuls YouTube, TikTok et Instagram sont principalement basés sur le partage de vidéos. Spotify propose plutôt de la musique, Pinterest des photos ou des images artistiques, et Facebook est avant tout basé sur le partage de photos et de contenus textuels, même si les vidéos y sont présentes. Nous avons donc retenu Youtube, Instagram et TikTok en tant que plateformes de partage vidéo.

1.2. Récolte des données sur Youtube

YouTube est une plateforme qui propose principalement des vidéos dans un format horizontal, généralement plutôt longues. Les utilisateurs peuvent y poster librement et accéder aux vidéos postées par les autres soit grâce aux recommandations qui figurent sur leur page d'accueil (ces recommandations sont en grande partie des vidéos postées par les chaînes que suit l'utilisateur), soit grâce à une barre de recherche.

Le moteur de recherche de YouTube fonctionne comme celui de Google : lorsqu'on recherche « belge », les résultats sont des vidéos dont le titre ou la description textuelle contient ce mot. Une recherche produit des résultats assez exhaustifs : l'ordre de présentation est déterminé selon une série de critères de pertinence, mais toutes les vidéos correspondant au mot-clé recherché sont présentées. Cela signifie qu'en déterminant une série de mots-clés correspondant au sujet de recherche (le français de Belgique), on peut espérer répertorier la plupart des vidéos le concernant.

Une liste de mots-clés a donc été créée. Nous avons tout d'abord listé des mots-clés dans le champ lexical de « français de Belgique » en tant que variété : belge, régionalisme, belgicisme, parler belge, français belge, accent belge et français de Belgique. Nous avons ensuite réalisé une recherche sur les accents régionaux, car ce thème semblait revenir dans les résultats : accent bruxellois, accent liégeois, accent namurois, accent Charleroi, accent Hainaut, accent ardennais, accent luxembourgeois, accent Brabant wallon et accent carolo. Certaines régions, comme le

Brabant wallon, étaient beaucoup moins susceptibles de donner des résultats, mais ont été incluses pour éviter tout biais.

En novembre 2024, 89 vidéos ont ainsi été recensées. Les résultats de chaque recherche ont été triés (en visionnant celles-ci) pour éliminer les vidéos dont le sujet n'était pas le français de Belgique, les vidéos déjà recensées grâce à une recherche précédente, et les vidéos datant de plus de dix ans. Après avoir appliqué cette méthode aux cinq premiers mots-clés, le nombre de résultats inédits a commencé à diminuer. Les derniers mots-clés recherchés n'ont donné aucun nouveau résultat, ce qui laisse à penser que la majorité des vidéos concernant le français de Belgique ont été recensées. On ne peut cependant pas exclure que le choix des mots-clés ait invisibilisé une partie de la production : il pourrait exister des termes populaires en rapport avec le français de Belgique dont je n'ai pas connaissance.

1.3. Récolte des données sur Instagram et TikTok

Les vidéos sur Instagram et TikTok sont majoritairement proposées dans un format vertical et court. Les utilisateurs les visionnent généralement à la chaîne : dès qu'une vidéo prend fin, une autre commence. Comme sur YouTube, il est possible de s'abonner à un compte : les contenus qu'il produit se retrouvent alors sur la page d'accueil de l'utilisateur. Cependant, l'usage le plus fréquent est de simplement « scroller » sur la page de suggestions, suggestions qui sont déterminées par un algorithme.

Il existe évidemment une barre de recherche, qui fonctionne assez bien pour trouver des profils, mais moins pour trouver des contenus. L'option « hashtags » permet de voir les vidéos à la mode qui contiennent un hashtag en particulier. Si l'on recherche « #accentbelge » on trouvera uniquement les vidéos qui contiennent cet hashtag exact. Cela signifie qu'il est beaucoup plus difficile de récolter les vidéos de manière exhaustive que sur YouTube.

Nous avons donc déterminé la méthode de récolte de données suivante :

Du 1^{er} avril au 1^{er} juin 2026 (la distance temporelle entre la période de récolte des données sur YouTube et sur Instagram et TikTok, peu idéale, est due à des circonstances personnelles), toutes les vidéos contenant un discours sur la langue apparaissant sur la page de suggestion de mon compte personnel Instagram ont été sauvegardées. Cette démarche avait pour but de constater la diversité de ces discours, et de quantifier la place qu'ont les discours sur le français de Belgique parmi ceux-ci. Les résultats obtenus sont largement influencés par l'algorithme, et donc par le profil de l'utilisatrice : son âge, sa localisation, ses centres d'intérêt. Cependant,

l'algorithme tient également compte de la popularité des vidéos ; on peut penser que les résultats ne sont donc pas totalement dénués d'intérêt en ce qui concerne leur représentativité. Je tiens à préciser, pour expliquer la différence de méthode de récolte entre les plateformes, qu'une démarche similaire aurait été difficile à réaliser sur YouTube. En effet, le site ne propose que très peu de contenu « innovant » sur la page d'accueil. Ce que j'entends par là, c'est que YouTube ne me propose presque que des vidéos réalisées par des comptes que je suis, des vidéos que j'ai déjà visionnées, ainsi que le top des vidéos les plus vues en Belgique (ces dernières ne traitant pas du français de Belgique). J'ai d'ailleurs rencontré des problèmes sur TikTok également.

L'ambition était de réaliser la même opération sur TikTok, avec la différence qu'un compte a dû être créé à cet effet, puisqu'il n'en existait pas encore. L'hypothèse était que les résultats seraient moins influencés par mon profil d'utilisatrice, malgré les partages de données qui ont lieu entre plateformes. Le résultat a été une quasi-absence de discours sur la langue dans les suggestions. Il a fallu attendre que plusieurs vidéos sur le sujet aient été sauvegardées avant que l'algorithme commence à proposer davantage de contenu. Les premières vidéos ayant été proposées traitant de l'accent belge et de l'accent carolo, ce sont surtout des vidéos sur ce thème qui sont revenues. L'algorithme n'a pas proposé beaucoup d'autres thèmes liés à la langue, et l'approche de la Coupe du Monde 2026, ainsi que d'autres événements à la mode, a effacé la majorité des contenus liés à un autre thème du fil d'actualité. Le fait que le compte TikTok n'ait jamais été utilisé auparavant a joué en défaveur de la récolte de données, puisque, manquant de données sur l'utilisatrice, l'algorithme privilégiait le facteur de popularité des vidéos avant tout.

Dans un second temps, une recherche par hashtags a donc été réalisée sur TikTok, avec les mêmes mots-clés que précédemment. Après avoir récolté plusieurs vidéos, j'ai listé les hashtags qui figuraient sous celles-ci : les mots « accent », « liège » et « Belgique » revenaient souvent et ont donc été tapés dans la barre de recherche à leur tour. En raison du grand nombre de résultats, seules les quinze premières vidéos jugées pertinentes pour chaque hashtag ont été retenues. Certaines vidéos trouvées sur Instagram sont également apparues sur TikTok et n'ont donc pas été retenues une deuxième fois, et la majorité des hashtags a donné beaucoup moins de quinze résultats pertinents.

Contrairement au tableau de données provenant de YouTube, ce second tableau ne prétend pas atteindre un quelconque objectif d'exhaustivité. Le nombre de vidéos présentes sur Instagram et TikTok est beaucoup trop élevé pour cela, et la méthode de recherche par hashtags exclut

forcément une partie de la production, moins bien étiquetée. J'espère avoir récolté un échantillon représentatif grâce aux différents mots-clés utilisés.

En raison du changement de méthode de récolte sur la plateforme TikTok, il ne sera possible de quantifier la présence de discours sur le français de Belgique parmi les discours sur la langue qu'avec le corpus issu d'Instagram. J'ai observé un recouvrement assez conséquent des contenus des deux applications, et pense donc que la principale limitation de cette démarche est la taille de l'échantillon : je n'ai pas de raison de penser que le pourcentage de discours sur le français de Belgique soit foncièrement différent sur TikTok.

1.4. Conservation des données

Sur les réseaux sociaux, les contenus sont susceptibles de disparaître instantanément. Les utilisateurs peuvent supprimer leurs publications quand ils le souhaitent, ce qui pourrait nuire à l'analyse. En raison du grand nombre de vidéos récoltées, il n'était pas envisageable d'enregistrer chacune d'entre elles sur une plateforme extérieure. Ont donc été sauvegardées uniquement les vidéos choisies pour l'analyse qualitative. Après la conclusion de ce mémoire, ces enregistrements devront être supprimés, puisque les utilisateurs n'ont pas donné leur consentement pour le stockage de ces données, et puisque je dois respecter leur droit à la suppression de leur propre production à n'importe quel moment.

1.5. Anonymisation des données

De la même façon, il a été jugé important de prendre des mesures pour protéger l'identité des personnes privées. Lorsqu'un individu poste une vidéo sur les réseaux sociaux, même de façon publique, il ne s'attend pas forcément à ce que son nom soit cité dans un mémoire. Je ne citerai pas les noms des comptes ou des chaînes qui ont produit les vidéos analysées, à moins qu'il ne s'agisse d'une personnalité publique, d'une entreprise ou d'une institution reconnue. Les liens des vidéos sont disponibles dans le fichier Excel, mais ils cesseront de fonctionner si les contenus sont retirés de la plateforme d'origine par l'émetteur.

2. Organisation et catégorisation des données

2.1. Apports et limites de la méthode

Après avoir été sauvegardées, les vidéos ont été référencées dans un tableau. Chaque entrée a ensuite été classée selon une série de catégories permettant de visualiser rapidement le profil de la vidéo. On s'intéresse à l'émetteur, au contenu et à la forme de sa production.

Il est important de signaler que ce type de classification invisibilise certaines données : les catégories choisies présentent chacune plusieurs options uniformisées, qui ne permettent pas de rendre compte de la singularité d'une vidéo. La méthode de catégorisation est plutôt pensée pour repérer des tendances générales, pour rendre compte de manière quantitative de la présence d'un thème ou d'un format dans un corpus donné. Ici, cette catégorisation va avant tout permettre de sélectionner des vidéos diversifiées et représentatives des discours sur le français de Belgique sur les plateformes de partage vidéo, afin d'effectuer une analyse qualitative pertinente.

2.2. Organisation et catégorisation des données Instagram et TikTok

Ont été notés, pour les données provenant d'Instagram et de TikTok : le nombre de likes, la date de publication, les langues ou variétés dont il est question, l'objet du discours, le profil des locuteurs, le type de vidéo (sketch, cours de langue), le point de vue caméra (montage, face caméra) et le but, la visée. En plus de cela, le contenu de chaque vidéo est résumé, et une colonne « précisions » permet de noter toute information pertinente qui ne fait pas l'objet d'une autre catégorie. Pour chaque catégorie, les options ont été déterminées après visionnage de trente vidéos, et appliquées au reste du corpus. Cette catégorisation n'a été effectuée que par une seule personne, ce qui constitue un biais important : quelqu'un d'autre aurait peut-être effectué le découpage des catégories autrement, et classé les cas limites d'une autre façon.

Ci-dessous, les options ayant été utilisées pour les quatre catégories qui en demandaient. À cela s'ajoutent les catégories liées au profil des locuteurs : le genre (masculin, féminin, mixte²), la nationalité/identité linguistique (par exemple « Français », « Belge francophone », « Acadien ») et l'occupation (influenceur, célébrité, journaliste, personnalité politique, comédien, linguiste). Lorsque certaines informations sont manquantes, on peut retrouver des indications comme « francophone » sans mention du pays d'origine. Une colonne « précisions sur le profil » permet également de noter des informations supplémentaires et remarquables comme « apprenant du français », « personne âgée » ou le nom d'une célébrité.

² Aucune personne n'ayant été identifiée comme non-binaire, cette option n'est pas reprise.

Tableau 1 : Options pour les catégories « objet du discours », « type de vidéo », « point de vue caméra » et « visée ».

Objet du discours	Type de vidéo	Point de vue caméra	Visée
accent, langue, variété, vocabulaire, grammaire, orthographe, prononciation, langue orale, locuteurs, expressions, paralangage, formulation, varié (plusieurs sujets)	sketch, parodie musicale, cours de langue, jeu, mini-sketch, interview, micro-trottoir, comparaison, discours politique, réaction/opinion, explication d'une expérience vécue, adresse au récepteur, réel mis en scène, explication, question	face caméra, montage (de films), plan simple, texte avec vidéo de fond, deux vidéos successives, montage avec photos et films, vidéo externe (reprise d'un clip célèbre)	ludique, apprentissage, informatif, question, partage d'expérience, donner son opinion, se présenter, explicatif, publicitaire

En ce qui concerne les types de vidéo, la catégorisation a été difficile dans certains cas. Certaines vidéos très courtes, souvent sans discours oral, étaient difficiles à classer : un exemple est une vidéo où le locuteur prend une expression particulière (par exemple sourire et hocher la tête) et où des sous-titres viennent commenter cette expression. L'option « mini-sketch » a été créée pour toutes les vidéos de ce type, qui ne pouvaient pas vraiment être considérées comme des sketches.

Pour la visée, plusieurs options ont été associées à une même vidéo dans certains cas limites. On retrouve souvent l'option « ludique » associée à une autre, puisque les vidéos qui se veulent divertissantes et humoristiques comportent généralement des informations que le locuteur cherche à faire passer (une opinion, une visée informative ou publicitaire). Les vidéos ayant été catégorisées comme ludiques uniquement sont celles dont le but premier apparaît clairement comme le divertissement : le locuteur ne cherche pas à faire passer un message et n'a pas forcément réfléchi au contenu informatif de sa production.

Et enfin, il convient d'éclaircir la différence entre « langue », « variété » et « varié » pour la catégorie sur l'objet du discours. Lorsque le discours portait sur une multitude de points liés à la langue, c'est l'option « varié » qui a été retenue. Par multitude, on veut dire un discours s'exprimant sur plusieurs thèmes simultanément, ou sur plus de trois thèmes distincts : lorsqu'on pouvait identifier deux ou trois sujets distincts, ceux-ci étaient notés l'un à la suite de l'autre (comme ceci : « vocabulaire, accent »). L'option « langue » a été associée aux vidéos comportant un discours sur une langue dans son ensemble, et l'option « variété » à une variété dans son ensemble. Par exemple, si un locuteur affirme que le français est une langue harmonieuse, l'objet de son discours est une langue et non pas des formes linguistiques en particulier.

2.3. Organisation et catégorisation des données YouTube

Les données provenant de YouTube ont été traitées de la même façon, avec quelques exceptions. Plutôt que le nombre de likes, c'est le nombre de vues qui a été retenu : cette seconde donnée est jugée plus pertinente pour tenir compte des utilisateurs passifs (ceux qui n'interagissent pas ou peu avec le contenu). Sur Instagram et TikTok, le nombre de vues n'était pas apparent, et il a fallu se contenter du nombre de likes.

Une catégorie « format » a également été ajoutée: sur Instagram et TikTok, toutes les vidéos étaient courtes et dans un format vertical, mais sur YouTube, on retrouve deux cas de figure : les vidéos courtes (et verticales) et les vidéos longues (et horizontales).

Pour finir, la catégorie « langues ou variétés » n'a pas été reprise dans ce tableau, puisque toutes les vidéos portaient sur le français de Belgique.

3. Analyse qualitative

3.1. Choix des vidéos

Afin de réaliser une analyse qualitative, il a fallu choisir un nombre limité de vidéos. Cette sélection a été réalisée en deux temps.

En premier lieu, les vidéos ayant le plus de vues sur YouTube et le plus de likes sur Instagram ou TikTok paraissent importantes à analyser. Ces contenus ont été appréciés ou du moins jugés intéressants par davantage de personnes : ils sont donc représentatifs de ce que tout un chacun est le plus susceptible de voir apparaître sur son fil d'actualité. Pour cette raison, les dix vidéos les plus populaires à la date du 1^{er} juin 2026 ont été retenues pour chacun des deux corpus. Cela signifie que les vidéos publiées plus récemment (dans le corpus Instagram et TikTok

particulièrement) ont eu moins de temps pour être diffusées : ce biais est atténué par le fait que les vidéos très populaires explosent généralement dès leur sortie. Le côté instantané d'Instagram et de TikTok permet rarement à une vidéo de tourner très longtemps : plus le temps passe, moins une vidéo est susceptible d'être propulsée par l'algorithme.

Dans beaucoup de cas, le succès d'une vidéo n'est pas sans lien avec la popularité de l'émetteur (sur les réseaux sociaux ou en général) ou avec une tendance dans laquelle elle s'inscrirait. Cela peut aussi être la conséquence de hashtags bien choisis ou d'une autre stratégie pour attirer l'algorithme. Les vidéos populaires ne contiennent pas forcément un discours original et unique, mais avant tout un discours auquel un maximum d'utilisateurs sont confrontés.

Dix vidéos supplémentaires ont ensuite été choisies dans chaque corpus, en excluant cette fois les discours ne portant pas sur le français de Belgique. Le choix a été effectué de façon à présenter l'échantillon le plus diversifié possible selon les catégories déterminées lors du catalogage, en tenant compte des options les plus représentées. Si le thème de l'accent est particulièrement présent dans le corpus, alors il est essentiel de choisir au moins une vidéo traitant de ce sujet. Il n'est en effet pas possible, avec seulement dix vidéos, de recouper toutes les combinaisons d'options rendues possibles par le tableau. La priorité a été donnée à la diversification des options liées au contenu comme l'objet du discours et le type de vidéo, tout en veillant à ne pas oublier les autres facteurs : il n'a pas été jugé essentiel, par exemple, de garantir une parité exacte entre les genres des locuteurs, mais la présence d'émetteurs masculins et féminins dans le corpus a été vérifiée.

Les résumés de vidéos, réalisés de manière assez peu structurée lors de la catégorisation, ont également servi d'indication pour choisir ces vidéos. Entre deux options semblant équivalentes, ils ont permis de privilégier la vidéo la plus éloignée, en termes de contenu et de forme, du reste de la sélection.

3.2. Transcription

Afin de faciliter l'analyse, j'ai réalisé des transcriptions des 40 vidéos choisies. Il était important de se baser en premier lieu sur les captures vidéo afin d'inclure les éléments visuels et sonores dans l'analyse, mais les transcriptions ont grandement facilité l'analyse du contenu langagier. De plus, ces transcriptions, disponibles dans l'annexe 1, peuvent servir de support aux lecteurs de ce mémoire.

Les transcriptions ne contiennent pas d'informations sur le visuel ni sur le son, à moins qu'il ne soit impossible de comprendre le sens des propos sans elles. Les textes écrits sont clairement distingués des discours oraux grâce à des indications adéquates, et chaque locuteur est désigné par une lettre majuscule différente (par ordre alphabétique, la première personne à prendre la parole est A). Pour désigner les vidéos selon un code uniforme, j'ai créé un système de référencement simple. Les vidéos provenant de YouTube sont appelées « Y » suivi du numéro d'ordre d'apparition dans le tableau de données YouTube (voir annexe 2), et les vidéos issues d'Instagram et TikTok sont appelées « IT » suivi du numéro d'ordre d'apparition dans le tableau de données Instagram et TikTok. Ce système permet aux lecteurs d'éventuellement retrouver les vidéos dans le tableau pour connaître la façon dont elles ont été catégorisées.

Les transcriptions elles-mêmes ont été réalisées selon plusieurs modalités différentes. Les vidéos courtes ou avec peu de contenu langagier ont été transcrites directement à la main, alors que les vidéos longues ont été d'abord traitées par un logiciel de transcription, dont le résultat a été ensuite corrigé attentivement à la main. Je n'ai pas rencontré trop de problèmes dans cette démarche, sauf pour la vidéo IT77. L'entièreté du discours oral est prononcée en interlingua, une langue expérimentale que je suis en mesure de comprendre, mais dont je ne connais pas l'orthographe. Pour cette raison, j'ai dû me fier uniquement aux sous-titres de la vidéo pour réaliser la transcription.

L'objectif de cette démarche étant de pouvoir se référer à la transcription plutôt qu'à la vidéo en ce qui concerne le contenu langagier, il était essentiel de rester assez fidèle au discours prononcé. Pour cette raison, les phrases inachevées, les longues hésitations ou encore les répétitions ont été conservées. Je n'ai pas noté, par contre, les bruits ambiants, la toux et autres signaux involontaires n'ayant a priori pas de lien avec le propos. Je n'ai pas non plus réalisé de transcription phonétique : lorsqu'un locuteur imite un accent, cela n'est pas perceptible dans la transcription. Dans certains cas particuliers, comme lorsqu'un locuteur insiste sur un trait phonétique et que le discours est difficilement compréhensible sans que celui-ci ne soit indiqué, le ou les phonèmes concernés ont été écrits en lettres majuscules, pour représenter l'emphase que le locuteur met sur cet élément.

Pour terminer, je souhaite préciser que les transcriptions de certaines vidéos restent difficiles à appréhender sans avoir visionné le média d'origine, et cela malgré les indications complémentaires qui peuvent y être jointes.

3.3. Cadre d'analyse

Après avoir visionné et transcrit les vidéos, j'ai pu composer une grille d'analyse adéquate. L'objectif est de pouvoir cocher, pour chaque vidéo, les attitudes et comportements présents, puis de proposer une analyse des manifestations pour chaque catégorie. Je ne vais donc pas examiner les vidéos une à une, mais plutôt partir d'un des critères, par exemple « l'hypercorrection » et observer les différentes manifestations de ce phénomène dans le corpus.

La grille d'analyse comporte des critères liés à des concepts-clés définis dans le chapitre 1, à l'identité de francophone de Belgique et aux spécificités des discours sur les réseaux sociaux. Bien sûr, seuls les critères susceptibles de se retrouver dans le corpus ont été choisis. Il est inutile, par exemple, de chercher des traces de renversement radical dans des discours sur le français de Belgique. Le tableau dans sa version définitive a été composé après avoir analysé 15 vidéos : cela a permis de tenir compte de critères que je n'avais pas repérés à première vue et de limiter le gommage que peut engendrer la création d'une grille d'analyse. Il faut en effet garder à l'esprit que cette grille est une façon de décomposer mes questions de recherche, et qu'une autre personne aurait pu les décomposer autrement.

Tableau 2 : Grille d'analyse

Concept-clé	Attitude ou comportement à repérer
Idéologie du standard	Attitude puriste
	Exclusion d'un sous-groupe ou d'une personne
	Hiérarchisation de variétés ou de traits linguistiques
	Attitude liée à la volonté d'appartenance à un groupe
Iconisation	Utilisation de traits stéréotypiques
	Association stéréotypique d'une langue ou variété avec une valeur
Gommage	Omission de certains sous-groupes, de certaines variétés quand on parle d'un tout
Récursivité fractale	Identification d'un seul accent belge ou de plusieurs accents belges
Insécurité linguistique	Association de traits linguistiques de son parler à des valeurs négatives
	Auto-correction ou explication de son propre discours

	Hypercorrection
Résistance de séparation	Association d'une variété à des valeurs alternatives
	Présence de critères de jugement différents
Identité francophone de Belgique	Questionnement sur l'identité francophone de Belgique
	Discours sur les rapports entre communautés linguistiques
	Sentiment de fierté
Media	Modes, imitation, reprise de contenus

Pour identifier ces attitudes et comportements, j'ai porté une attention particulière à une série d'indices langagiers comme l'usage des pronoms, les choix de substantifs, la modalité des verbes et les formules de prise en charge ou de distanciation par rapport au propos.

À cela, il faut ajouter les indices paralangagiers. Puisque les données sont multimodales, il convient de prendre en compte le ton de la voix, les gestes, les mimiques et, plus largement, la mise en scène. Ces éléments sont plutôt conscients et préparés ou plutôt spontanés en fonction du type de vidéo, mais partons du principe que l'émetteur a pu enregistrer sa vidéo autant de fois qu'il le souhaitait et l'éditer au besoin. Je n'aurai donc pas affaire à beaucoup de reprises, de silences d'hésitation ou de « ratés », à moins que l'émetteur en ait laissé volontairement, pour une raison qu'il conviendra d'analyser.

Ces indices langagiers et paralangagiers ont également un lien avec la perception qu'a le locuteur de lui-même : ils vont nous permettre de déceler une insécurité linguistique qui n'est pas explicitée ou un jugement de valeur sur le parler de l'émetteur du discours lui-même.

Pour mieux appréhender ces indices, il convient donc de comprendre quel est le point de vue de l'émetteur : Parle-t-il au nom d'une institution ? Est-il reconnu dans le domaine des questions de langue ? Quelle est sa position par rapport à l'objet de son discours ? Est-il un observateur extérieur ou est-il directement concerné en tant que locuteur ? Le locuteur cherche à produire une image positive de lui-même en investissant des sujets qui lui tiennent à cœur ou qui tiennent à cœur à son public. En prenant la parole, il entretient ce qu'on appelle un ethos (Maingueneau 2022 : 171) Son discours est le résultat d'un point de vue, celui d'un groupe, mais aussi d'un individu.

La question suivante est celle du récepteur : à qui s'adresse-t-on spécifiquement ? Pour déterminer quel est le public cible d'un discours, nous allons nous intéresser aux abonnés du profil ou de la chaîne, aux personnes qui commentent et aux contenus publiés précédemment

par l'émetteur. En fonction du public cible et de sa relation avec celui-ci, l'émetteur est susceptible d'adapter son discours et son attitude.

Enfin, un discours n'est jamais isolé. Lorsqu'un locuteur s'exprime sur le français de Belgique, il a connaissance de discours antérieurs, auxquels il adhère ou non. Il peut commenter ces discours ; on parle alors de métatextualité ou de métadiscours. Il peut les citer, les référencer directement ; il s'agit d'intertextualité. Ces références constituent également un élément à identifier pour mieux comprendre le point de vue d'un locuteur.

Chapitre 3 : Identifier et interpréter les manifestations d'attitudes et d'idéologies linguistiques dans les discours

Les résultats seront présentés en deux parties. Tout d'abord, quelques résultats quantitatifs : je m'intéresse ici à la répartition des langues et variétés représentées dans le corpus, afin de replacer les discours analysés dans le contexte plus large des discours sur la langue. L'objectif est de savoir si les discours sur le français de Belgique sont fréquents, et quelles régions ou villes de Belgique sont les plus représentées dans le corpus. La seconde partie des résultats est la plus importante, puisqu'il s'agit de l'analyse qualitative. Celle-ci est composée de trois parties : une analyse des vidéos populaires portant sur d'autres langues et variétés, une analyse des vidéos sur le français de Belgique selon la grille de critères et, pour terminer, une comparaison entre les points de vue français, belge et extérieur sur le français de Belgique.

1. Résultats quantitatifs de la récolte de données

1.1. Instagram

Au terme de la récolte, nous avons catalogué 88 vidéos provenant de YouTube, 107 d'Instagram et 60 de TikTok. Parmi les vidéos Instagram, 26 traitent du français de Belgique ou de variétés belges du français, soit 24,3%.

Tableau 3 : Langues et variétés représentées dans le corpus Instagram

Langue ou variété	Pourcentage
Français	29
Français de Belgique	15,9
Français, anglais	11,2
Acadien/chiac	6,5
Anglais	4,7
Français de Charleroi	3,7
Français de Liège	3,7
Français de Louisiane/cajun	3,7
Québécois, acadien/chiac	1,9
Français de France, québécois	1,9
Parler jeune (francophone)	1,9
Français, anglais, espagnol	1,9

Les langues ou combinaisons de langues présentes dans une seule vidéo sont : le québécois, l'amish, la polyglossie, les langues européennes, le français et le néerlandais, l'italien, le breton, le français du Congo, le lingala, le français de France et l'acadien/chiac, le flamand, le français du Canada, le français et l'espagnol, le néerlandais, l'interlingua, le français de France et le français de Belgique. Cela représente 15% du corpus.

La répartition présentée ci-dessus est fortement liée aux centres d'intérêt, à la langue première et à la localisation de l'utilisatrice. Le français et les variétés de français représentent 72,7%, voire 88,5% des vidéos si on inclut les propositions mixtes comme « français et anglais ». Au contraire, très peu de vidéos (5,5%) concernent des langues ou variétés que l'utilisatrice ne comprend pas³.

La présence de vidéos sur le chiac ou sur le français d'Acadie (9,3%) est due à un intérêt pour ce sujet : les vidéos en question ne sont pas populaires et n'ont pas beaucoup de chances de se retrouver dans le fil d'actualité d'un utilisateur n'ayant pas connaissance de cette variété. Elles seraient donc probablement absentes du corpus si la récolte était effectuée à nouveau à partir d'un autre compte Instagram.

1.2. TikTok et YouTube

Tous les mots-clés recherchés n'ont pas donné les mêmes résultats. Dans le corpus YouTube, on ne retrouve aucune vidéo sur le français de Namur, des Ardennes, du Brabant wallon ou de la province du Hainaut en dehors de Charleroi. La grande majorité des vidéos portent sur le français de Belgique dans son ensemble, et les thèmes les plus communs sont le vocabulaire avec 42%, l'accent avec 31,8% et les expressions avec 11,4%.

Tableau 4 : Répartition des variétés abordées dans le corpus YouTube

Variété	Pourcentage
Français de Belgique	81,8
Français de Bruxelles	8
Français de Liège	5,7
Français de Charleroi	3,4

³ Lingala, espagnol, amish, breton. Les vidéos sont tout de même compréhensibles, le discours étant tenu en français ou en anglais en grande partie.

Cette répartition s'explique par le fait que les formats longs sont plus adaptés aux vidéos informatives, éducatives, ou en tout cas plus sérieuses. On y parle donc plus volontiers de variétés ayant une certaine légitimité. Le modèle le plus courant est le suivant : un Belge, éventuellement accompagné d'un Français, propose de présenter et d'expliquer plusieurs mots de vocabulaire typiquement belges, soit en les définissant pour eux-mêmes, soit en les comparant avec leurs équivalents français.

En ce qui concerne TikTok, les pourcentages sont faussés à cause de la méthode de récolte. Un maximum de quinze vidéos a été retenu par mot-clé, ce qui signifie que les résultats des mots-clés les plus prolifiques comme « accent belge » ou « accent charleroi » ont été limités. On constate quand même que la proportion de vidéos sur le français de Belgique dans son ensemble est beaucoup plus faible, même s'il s'agit toujours de la majorité.

Tableau 5 : Répartition des variétés abordées dans le corpus TikTok

Variété(s)	Pourcentage
Français de Belgique	56,7
Français de Charleroi	15
Français de Liège	6,7
Français de Namur	3,3
Français de Belgique, français de France	3,3

Les variétés ou combinaisons de variétés présentes une seule fois dans les corpus sont les suivantes : français de Charleroi et de Liège, français de Charleroi et Liège et Bruxelles, français de Ciney, français de la Louvière, français de Liège et de Namur, français de Charleroi et de Paris, français de Belgique et flamand, français de Belgique et de Liège, français de Bruxelles. Cela représente 15% du corpus.

On observe ici une plus grande diversité que dans le corpus YouTube. Les vidéos en format court se prêtent plus facilement à cela : les variétés moins légitimes sont plus susceptibles d'y être représentées en raison de leur valeur ludique, humoristique ou identificatoire. On retrouve en effet dans ce corpus 35% de sketches, 15% de micro-trottoirs et 11,7% de réactions/opinions, alors que le corpus YouTube contient seulement 15% de sketches et quelques vidéos isolées de type réaction/opinion, vlog ou jeu.

2. Résultats et analyse qualitative de l'échantillon

2.1. Vidéos populaires sur d'autres langues ou variétés

Avant de passer aux vidéos sur le français de Belgique, jetons un œil aux contenus populaires portant sur d'autres langues ou variétés. Cette démarche permet d'avoir deux points de comparaison distincts, tout aussi intéressants l'un que l'autre : Qu'est-ce qui se dit sur le français en général ? Que contient de si intéressant la vidéo la plus populaire du corpus ?

2.1.1. Français et français de France

Cinq sur les dix vidéos les plus populaires comportent un discours sur le français ou sur les locuteurs du français. Toutes semblent partir du principe que « le français » est égal à « la France ». En effet, plusieurs valeurs typiquement associées au français de France sont évoquées dans ces contenus : les Français sont impolis, peu tolérants avec les apprenants et mauvais en anglais ; le français est élégant et compliqué ; le français est intouchable. Je propose de contextualiser la présence de ces attitudes dans le corpus en passant en revue les cinq vidéos, qui en contiennent chacune une.

La première est IT27 (p.79). Il s'agit d'une vidéo très courte : un locuteur français, face caméra, explique de manière humoristique comment il faut dire « text me back » en français. Il ne se contente pas de traduire, mais ajoute de l'intonation et termine sa phrase par des insultes, insinuant ainsi que les francophones (on comprend de manière implicite qu'il pense surtout aux Français) utilisent couramment des insultes dans ce genre de situation, contrairement aux anglophones. Bien qu'il s'adresse aux apprenants du français, le public-cible est plus large : le propos fait aussi rire les francophones. Dans l'ensemble du corpus, le stéréotype selon lequel les francophones ne seraient pas polis ressort dans plusieurs vidéos : leurs tournures de phrase sont jugées plus directes, et le registre de langue employé par les locuteurs qui imitent un francophone type est bas. Dans IT27, quand le locuteur souhaite mettre sa demande en emphase, il dit « Réponds à mon texto, p*tain de m*rde », et pas « Réponds à mon texto, s'il te plaît ».

Dans IT107 (p.83), le stéréotype principal véhiculé est que le français est une langue difficile à apprendre. Cette idée est très présente en ce moment sur les réseaux sociaux. Plusieurs « canvas » de vidéos tournent, repris par de nombreux utilisateurs. Celui dont il est question ici est une blague sur le nom des chiffres en français de France. Voici le texte de la vidéo : « If you have 99 problems, start learning French, now you have 4,20,10,9 problems ». Deux hommes sont assis à table devant un chalet et un paysage montagneux, un verre de vin à la main. Ils

hochent la tête et lèvent leurs verres, comme pour approuver le texte de la vidéo. Une musique à l'accordéon passe en fond. Au niveau visuel et sonore, on a donc quelque chose de très stéréotypé, qui vient appuyer l'idée que les deux locuteurs embrassent la complexité de la langue française. Ils s'adressent directement aux apprenants potentiels du français en utilisant le pronom « you » et en leur donnant un conseil, bien qu'au second degré. Le profil Instagram de ces influenceurs est consacré aux sketches sur la langue française : leur public-cible est composé des apprenants du français et des francophones, qui sont les seuls à pouvoir comprendre la blague sans contextualisation. On peut faire l'hypothèse que cette blague est apparue en réaction aux vidéos réalisées par des apprenants du français se plaignant de la difficulté rencontrée dans l'apprentissage de cette langue. Je pense notamment à une tendance qui consiste à essayer de prononcer les voyelles nasales sans, bien sûr, réussir.

Les émetteurs de la vidéo IT107 ne se moquent pas des apprenants, et malgré le fait qu'ils soulignent la difficulté et l'absence de logique du français, leur but semble plutôt d'encourager l'apprentissage du français. Le stéréotype selon lequel les Français ne réagissent pas bien aux apprenants est pourtant assez répandu et présent dans la vidéo IT43 (p.79).

Le concept de la vidéo est de résumer en une phrase la façon dont les locuteurs de plusieurs langues européennes réagissent lorsque quelqu'un essaie de s'exprimer dans leur langue. L'émetteur de la vidéo propose ainsi six catégories, certaines reprenant plusieurs langues et pays. La première porte sur les anglophones : « of course you speak english ». L'utilisation de « of course » montre le degré de certitude des anglophones : puisque l'anglais est la lingua franca, ils s'attendent à ce que tout le monde la parle. Ce propos est attendu, et c'est pour cette raison qu'il s'agit du premier exemple utilisé par le locuteur. Divers pays européens sont ensuite repris dans quatre catégories : ceux qui complimentent l'apprenant sur son niveau, ceux qui trouvent ses efforts adorables, ceux qui veulent lui apprendre des insultes et ceux qui apprécient l'effort, mais considèrent l'apprentissage de leur langue comme une perte de temps (parce qu'elle est peu répandue). Ce sont donc des attitudes plutôt positives, avec quelques nuances en fonction du statut de la langue en question ou du caractère qui est généralement attribué aux habitants du pays. La dernière réaction présentée est celle des Français : « by opening your mouth, you have embarrassed yourself, and more importantly, me ». Comme celles des anglophones, elle tranche nettement avec le reste. Il s'agit du point fort du discours, placé en dernier pour créer plus d'effet. Le locuteur insiste sur le fait que les Français réagissent de façon impolie en créant un contraste avec les réactions des autres nationalités. La présence du pronom « moi », mis en exergue grâce à l'intonation et à sa position dans la phrase, montre que le

Français ramène la situation à lui-même. Il se sent concerné par ce qu'il considère être l'échec de l'autre. Il y a une question d'honneur : la langue française est intouchable et mal la parler est pire que ne pas la parler du tout. Il aurait mieux valu ne pas « ouvrir sa bouche ».

Les Français ne semblent pas avoir les mêmes scrupules lorsqu'ils parlent eux-mêmes une langue étrangère. Ils ont la réputation de ne pas être particulièrement doués ni intéressés par l'apprentissage d'une seconde langue, ce qui s'explique par le status et le corpus relativement élevés du français. La vidéo IT36 (p.79) se moque de l'anglais du président Macron, une personnalité publique dont la langue est en général beaucoup commentée. La locutrice s'adresse aux personnes apprenantes qui se sentent complexées par leur anglais : elle veut qu'ils se souviennent que dans tous les cas, le président français est pire qu'eux. Elle utilise l'adjectif subjectif axiologique « bad » dans « if you feel bad about your english » et insinue que l'anglais de Macron est « worse ». Pour illustrer son propos, passe ensuite un clip de Macron remerciant le Premier ministre australien en ces termes : « Thank you and your delicious wife for your warm welcome ». L'adjectif « delicious » n'est pas du tout approprié pour parler d'une personne en anglais, et après le buzz créé par le clip de Macron disant « for sure », il semblait inévitable que cet usage inhabituel devienne également source de rires en ligne. Ce type de clips alimente l'idée selon laquelle les Français ne sont pas doués en anglais, puisque le président est l'un des représentants les plus importants des Français à l'international.

La dernière vidéo a trait au rayonnement du français à l'international. IT42 (p.79) se réfère à une tendance qui existe dans plusieurs pays à nommer des commerces ou des marques en français pour leur donner un cachet. Le français est associé au chic, au luxe et à l'élégance dans l'imaginaire collectif. L'émetteur de la vidéo est en Grèce et découvre un magasin de vêtements ayant suivi cette tendance. Il décrit l'intention du magasin comme ceci : « On va mettre un mot français, c'est stylé, ça va attirer du monde ». Il révèle ensuite la devanture du magasin en retournant la caméra. Le magasin s'appelle « clochard ». Cette révélation s'accompagne d'un bruitage populaire associé au concept de flop, de raté. L'émetteur et les récepteurs comprennent que le propriétaire n'avait probablement pas connaissance du sens du mot quand il l'a choisi : cette situation est humoristique et démontre qu'il n'est pas suffisant de choisir un mot en français pour donner un nom élégant à son magasin. Puisque la boutique est située en Grèce, la grande majorité des clients va probablement trouver ce nom chic, puisqu'ils ne comprennent pas le français. Seuls les touristes francophones ou les utilisateurs francophones des réseaux sociaux, qui ne sont pas le public cible du magasin, vont rire du paradoxe : utiliser le mot « clochard » pour créer un effet élégant.

Les vidéos que nous venons de décrire ne parlent pas toutes explicitement du français de France, mais il est clair que c'est de ça dont il est question. Lorsqu'on associe des valeurs comme l'élégance ou le luxe au français, on pense à Paris et aux Parisiens. Il en va de même pour l'impolitesse, qui est plutôt associée aux Français qu'à l'ensemble de la francophonie. Le fait de dire « le français » sans précision pour parler uniquement de la langue de France témoigne de la hiérarchisation idéologique des variétés de français. En regardant ces cinq vidéos, personne ne va penser qu'on fait référence au français du Québec ou de Belgique.

2.1.2. Interlingua

La vidéo la plus populaire du corpus, IT77 (p. 80), concerne une langue créée à partir de langues romanes et germaniques par des linguistes suite aux guerres mondiales. L'émetteur de la vidéo explique pourquoi et comment elle a été inventée, tout ça en parlant dans la langue en question, ce qui rend la vidéo particulièrement attractive. Dès le début, le récepteur est intrigué : pourquoi parvient-il à comprendre cette langue qu'il ne connaît pas ? La vidéo est engageante ; elle inclut le récepteur dans l'espace d'interlocution et anticipe les questions qu'il pourrait se poser. Elle s'adresse à un public large au niveau de l'âge et de la langue première, et aborde un sujet inédit et intrigant. Le récepteur est stimulé intellectuellement et regarde l'entièreté du contenu pour ne pas rater d'informations importantes. La présentation dynamique et les adresses fréquentes au récepteur donnent un effet ludique à la vidéo.

Par rapport aux autres vidéos du corpus, IT77 paraît plus originale, plus unique et attise donc davantage la curiosité des utilisateurs que des discours sur des sujets plus familiers.

2.2. Analyse selon la grille de critères

L'analyse est structurée grâce aux différents critères de la grille. En premier lieu, le critère qui se retrouve dans le plus grand nombre de vidéos.

2.2.1. Présence de valeurs stéréotypiques

Dans le corpus, de nombreux discours se basent sur des associations iconiques entre une variété et des valeurs. Cela est notamment courant dans les sketches, comme par exemple dans la vidéo IT151 (p. 88). Un locuteur belge imite tour à tour un Parisien et un Carolo, en faisant de ses personnages des caricatures. Le Parisien parle de manière particulièrement éloquente, n'est pas réceptif à l'humour et a un comportement assez hautain. Le Carolo utilise un registre de langage familier, avec des expressions comme « ma biche » ou « mes cou*illes » et est très amical au début, avant d'insulter le Parisien quand il comprend que ce dernier n'est pas réceptif. Le

Parisien et le Carolo semblent être des opposés parfaits : le Parisien est « le plus coincé des Français » et le Carolo est « le plus baraki des Belges ».

Ce stéréotype du Belge amical se retrouve également dans les vidéos de la Minute Belge, une mini-série sur le lexique belge produite par la RTBF. L'exemple tiré du corpus, Y32 (p. 131), compare deux personnages de professeurs. Le Belge utilise un registre de langue moins élevé que le Français et son accent est exagéré de manière comique. Que ce soit le Carolo ou le prof belge, ces personnages ont un comportement humoristique mais sont plus chaleureux que les personnages français. L'humour, la familiarité et le côté sympathique sont des valeurs fréquemment associées aux locuteurs du français de Belgique : c'est pour cela que ces deux vidéos fonctionnent. Les récepteurs reconnaissent instantanément les caricatures qui leur sont proposées et peuvent en rire.

Dans ces deux vidéos, ces valeurs ne sont forcément présentées comme négatives. Les personnages français ne sont pas particulièrement plus sympathiques ; il s'agit simplement de deux stéréotypes différents. Dans la vidéo IT122 (p. 86), qui est également un sketch, deux Belges sont au restaurant dans le sud de la France. Le serveur, français, est charmant et parle du beau temps avec un accent typique du Sud, mais quand les Belges ouvrent la bouche, un effet sonore nous laisse entendre que leur façon de parler est beaucoup moins agréable. Ils se comportent comme s'ils étaient dans un bar alors que le restaurant a l'air chic, trouvent le menu cher et ont beaucoup de demandes qui paraissent décalées. Ils ne sont pas sensibles à la culture locale et demandent des frites cuites à la façon belge. Cette caricature s'accompagne d'un accent et d'un vocabulaire stéréotypiques. Certains des traits que je viens de citer ne sont pas directement liés à la langue, mais il est difficile de dissocier le social du linguistique dans le cadre des phénomènes d'iconisation. Le sketch semble dire que les Belges, que ce soit à travers leur façon de s'exprimer ou leur comportement, manquent de délicatesse et d'élégance. Les regards caméra du serveur et les effets sonores accentuent l'aspect négatif : la vidéo fait rire parce que les Belges sont tout simplement ridicules.

D'autres vidéos du corpus se veulent humoristiques à travers des caricatures. Je pense notamment à Y63 (p. 135), dans laquelle un homme français raconte une blague sur le plateau de la célèbre émission *Touche pas à mon poste*. Il tente d'imiter l'accent et joue des personnages stupides. Le fait même qu'il s'agisse de personnages belges fait mourir de rire l'assemblée. Dans un autre contenu (Y62, p. 133), Benoît Poelvoorde se fait interviewer et raconte, avec

beaucoup de détours, une anecdote sur un brusseleir qui critique Mozart, pour illustrer l'affirmation selon laquelle les brusseleirs ont une conviction exceptionnelle en ce qu'ils disent.

Alors, tu peux dire, j'aime pas Mozart, ou... mais « c'est un imbécile », tu dis pas. Pourquoi tu dis que Mozart est un imbécile ? Mais il ne le pense pas, mais il avait envie de dire « Mozart est un imbécile ». Et ça, ça m'a toujours fait hurler de rire. Et je pense qu'en prenant l'accent, tu peux faire passer vraiment, bah des trucs énormes, disons.

Poelvoorde trouve cette supposée conviction hilarante. Il donne d'autres exemples de propos aberrants tenus par des brusseleirs et semble croire en un phénomène général. Pour lui, les brusseleirs ont une capacité particulière à tenir un discours ridicule en restant sérieux, capacité qu'ils aiment utiliser.

Cette idée du bruxellois sûr de lui se retrouve dans la vidéo Y76 (p. 139), où un locuteur imite deux « drares » de Bruxelles qui jouent au Scrabble et se disputent sur l'orthographe du mot « flamand ». Les deux sont persuadés d'avoir raison et font une recherche sur Internet pour se départager, pour finalement se rendre compte qu'il existe deux orthographes (pour les homonymes « flamant » et « flamand »). Les deux personnages sont dépeints comme peu instruits, sûrs d'eux-mêmes et ayant le sang chaud. Encore une fois, ces idées, assez négatives, passent par le sketch et la caricature.

Un dernier exemple se trouve dans la vidéo IT91 (p. 81) et contient à la fois des associations à des valeurs et à des traits linguistiques. Ce cas-ci montre comment un phénomène d'iconisation peut amener à une conception erronée de la situation réelle. Deux Françaises créent un jeu qu'elles nomment « Que diraient les Belges ? » : l'une dit une phrase, l'autre la modifie « à la manière belge ». Elles utilisent des tournures de phrases alambiquées, inventent des expressions. Il n'est pas difficile de comprendre à quoi elles se réfèrent, mais aucun Belge ne parle de la sorte : « J'ai le puceron coincé dans les racines », « de l'eau frétilante », « c'est le mélomane le plus pimpant de l'orchestre », « la gazinière a retenti, je n'ai que cramé toute la boustifaille », « Tintin a attendu longtemps sur le trottoir ». On relève deux idées principales sur le parler des Belges dans ces phrases : les Belges utilisent du vocabulaire et des tournures de phrases archaïques et ils ont des expressions pour tout. Selon ces locutrices, les Belges ne parlent pas de manière simple et claire, ils se compliquent la vie. Cette idée est sans doute liée aux représentations belges dans les films et autres médias, et se voit généralisée à tous les francophones de Belgique. Or, la plupart d'entre eux ne s'expriment pas de cette façon.

Si les deux locutrices jouent à « Que diraient les Belges ? », c'est parce que cela les fait rire. Elles déclarent aimer la Belgique « plus que tout », « d'un amour pur », et rient pendant toute la vidéo. Les expressions qu'elles inventent sont jugées drôles et « exagérées ». Elles les prononcent avec un ton de voix peu naturel qui fait penser à un côté bourgeois. Les Belges « en font trop » et cela est amusant et attachant.

On voit donc que les représentations de locuteurs francophones de Belgique sont généralement des caricatures humoristiques dans des sketches, des blagues ou des jeux. Il n'y a pas de différence remarquable entre les représentations dans les productions plus officielles (RTBF, plateau télé) et dans les contenus produits par un influenceur.

2.2.2. Présence de traits stéréotypiques

De nombreuses vidéos du corpus contiennent les mêmes exemples issus du lexique belge. On retrouve fréquemment le vocabulaire scolaire ou étudiant (latte, bic, kot), les ustensiles de nettoyage (essuie, ramassette, torchon), le verbe « dracher », la « tirette »... Au niveau des régionalismes encyclopédiques, les plus utilisés sont « bourgmestre » et « maison communale ». Il est intéressant de noter que les Belges et les Français qui postent des vidéos sur le lexique belge choisissent les mêmes exemples. Y22 (p. 127) et Y87 (p. 137) sont des vidéos très similaires, même si la première est faite par un Français et la seconde par une Belge. La seule nuance importante est que le Français présente ces traits comme « belges » sans se poser plus de questions, alors que la Belge commence sa vidéo en disant ceci :

Alors sachez que voilà, les mots que je vais prononcer, les mots belges, voilà, ne sont pas utilisés partout en Belgique. La Belgique c'est un petit pays certes, mais néanmoins il y a plusieurs régions et chaque région a un petit peu ses particularités au niveau du vocabulaire. En tout cas, dans le Brabant wallon, là où je vis, ce sont des mots qu'on utilise. Dans la région namuroise aussi. Donc voilà, si vous vous êtes belges et que vous n'utilisez pas certains mots, bah ok, mais c'est pas pour ça qu'ailleurs on ne les utilise pas. Voilà, petite parenthèse terminée.

Elle a déjà posté une vidéo similaire par le passé et s'est probablement retrouvée confrontée à des commentaires sur le choix des mots présentés. Son discours est influencé par les réactions des internautes : elle ne s'excuse pas mais nuance son propos parce qu'on lui a reproché de faire des généralités. Ce sont les conséquences de l'aspect interactif des réseaux sociaux.

L'accent et les expressions régionales sont aussi représentés dans certaines vidéos. Cela se fait notamment à travers des micro-trottoirs (par exemple Y75, p. 136) et à travers des vidéos reprenant des exemples mis en scène, comme une série de petits sketches. Souvent, ces vidéos se concentrent sur des traits typiques d'une région, généralement Liège ou Charleroi, qui sont associés à des valeurs stéréotypiques comme l'humour ou la convivialité, ou à des valeurs plus négatives et insécurisantes, comme le fait de « parler mal ».

2.2.3. Association de son propre parler à des valeurs négatives

L'insécurité linguistique se manifeste souvent à travers l'association que fait un locuteur entre son propre parler et des valeurs négatives. Ce comportement est présent dans le corpus sous différentes formes.

Le premier type de vidéo est encore une fois humoristique. On pense à la vidéo IT122 (p. 86), le sketch des deux Belges au restaurant, dont le parler est jugé peu raffiné. Un autre sketch intéressant est IT1 (p. 79). Comme dans d'autres vidéos, l'émetteur considère que l'accent belge n'est pas sexy du tout. Il réagit à une vidéo d'une Française qui dit être attirée par l'accent belge en faisant semblant d'avoir un rendez-vous avec elle. Le sketch est ironique : il veut démontrer l'absurdité des propos de cette locutrice française en jouant le rôle de quelqu'un qui utilise son accent pour séduire. Il force le trait.

Je te rassure, tu n'es pas la seule à aimer, les femmes raffolent, elles raffolent. Et donc tu aimes bien quand je parle ? Je comprends. Moi aussi, j'adore. Parfois, je m'enregistre moi-même et je me réécoute pour m'endormir. C'est génial de faire ça.

Le fait que l'accent belge n'est pas sexy lui paraît évident, et il sait que son public sera d'accord avec lui. Il s'agit d'un humoriste belge connu pour se moquer des actualités belges. Il poste fréquemment des vidéos qui rencontrent un certain succès. Son public a l'habitude de sa tendance à l'auto-dérision et ne sera pas vexé d'entendre que son accent n'est pas sexy. Cela montre que cette valeur est assez largement associée aux accents belges, assez pour que le fait qu'on la remette en question semble drôle pour le public de cet humoriste. D'autres vidéos du corpus associent l'accent (ou un accent) belge à cette idée du « pas sexy ». On remarque qu'il s'agit d'une valeur en creux : on dit ce que le français de Belgique n'est pas. Il y a un manquement.

Une autre valeur négative très présente est l'idée que le Belge parle mal. Cette conception est bien sûr liée au phénomène de hiérarchisation et est encore plus insécurisante que l'idée d'avoir

un accent pas assez « sexy ». Elle se retrouve dans les vidéos humoristiques, mais aussi dans les vidéos plus sérieuses et scolaires. Je vais donner un exemple de chaque cas.

Dans IT141 (p. 87), le locuteur a également un discours ironique. Il imite sa réaction à quelqu'un qui lui dit qu'il parle mal : il affirme que ce n'est pas le cas, puis commence à parler de son quotidien en insistant sur les traits de prononciation qu'il juge non corrects. Le fait qu'il insiste sur sa prononciation non standard, en mettant l'accent sur tel ou tel phonème, fait passer un message contraire à son affirmation de départ. Sa prononciation n'est pas intrinsèquement mauvaise, mais il pense que oui. L'objectif est de faire rire ; il s'agit encore une fois d'auto-dérision. Le locuteur adresse son insécurité linguistique grâce à l'humour.

Y57 (p. 133) est un contenu plus sérieux. Il s'agit d'une présentation des recommandations en matière de rédaction, à l'attention des professeurs d'une école qui doivent corriger des copies. Trois types de fautes doivent être évitées : les pléonasmes, les barbarismes et les belgicismes. Les professeurs sont informés que « ces erreurs peuvent être utilisées à l'oral mais pas à l'écrit ». Ce type de vidéo est la conséquence des livres de référence moralisateurs, du purisme et de l'insécurité qui y est liée. Considérer que « dracher » est une erreur, c'est affirmer qu'il existe une hiérarchie entre les formes qualifiées de belgicismes et celles qui appartiennent au standard.

2.2.4. Hiérarchisation des variétés

La hiérarchisation des variétés est toujours un phénomène prégnant selon les discours du corpus. Les locuteurs français semblent la tenir pour acquise, mais certains Belges la remarquent et la questionnent. Voici deux exemples issus du corpus :

IT159 (p. 89) est une vidéo produite par l'humoriste GuiHome, connu pour ses capsules à la télévision belge. Il s'agit d'un sketch dans lequel il s'adresse à un ami français fictif qui s'interroge sur le sens de presque tous les substantifs utilisés par GuiHome. Nous n'entendons que les répliques de ce dernier, qui s'enchaînent assez vite. En l'espace de 1 minute 18, il tente de définir 32 substantifs, souvent en utilisant un mot que son interlocuteur ne comprend pas et qu'il doit expliquer à son tour. Il explore notamment les thèmes des tissus de nettoyage et du matériel scolaire, ainsi que les mots « kot », « drache » et « bourgmestre », tous très présents dans le corpus, comme expliqué au point 2.2.2. Voici un extrait de la transcription :

Des marqueurs ? Bah des marqueurs c'est comme des bics, mais avec euh, avec une pointe plus grosse. Beh des bics, y a pas d'autre mot, c'est le truc qui s'efface avec du

tip-ex. Du tip-ex ? Eh bien, c'est le truc que tu prends pour effacer, si t'as fait une erreur. Et en parlant d'erreur, t'as du papier collant, que je répare un truc ? Quoi, vous dites pas ça ? Du scotch ? Ah non, chez nous du scotch c'est de l'alcool. Dis, t'es bourré ou quoi ? Ah si, t'es bourré, tu comprends rien à ce que je dis depuis tantôt. Fais un peu un cumulet, pour voir ?

Le personnage de GuiHome commence à montrer de l'exaspération face au manque de compréhension de son interlocuteur, et finit par demander au Français s'il a bu. Il a l'impression d'avoir utilisé des mots simples et est surpris par le fait que certains, comme « papier collant », soient des régionalismes. Il parle de manière directe et semble considérer qu'il est en droit d'utiliser des mots belges, et que c'est à l'autre personne de suivre. Des expressions comme « bah » ou « eh bien » témoignent du côté évident qu'accorde le locuteur à ses explications : tout le monde devrait savoir ce qu'est un bic. La vidéo est très dynamique, avec des plans face caméra très courts : le locuteur se place plus ou moins loin de la caméra ou change de pose pour créer du contraste, et parle fort, d'un ton assuré.

À la fin du sketch, le personnage se sent dépassé et termine son discours comme ceci : « T'as pas compris ? Eh bien, je m'en doutais. Pfiou, eh bien, être ami avec un Français, c'est pas de tout repos, hein ». Cette phrase sous-entend que c'est lui qui a fait le plus d'efforts pour assurer la compréhension mutuelle. Comme dans d'autres vidéos similaires du corpus, c'est le Français qui ne comprend pas le Belge, et pas le contraire. GuiHome semble exprimer une certaine frustration à travers ce sketch, même s'il le fait de manière humoristique. Implicitement, il remet en cause la dynamique qu'il expose dans sa vidéo.

Dans IT119 (p. 85), la locutrice rejoue une scène de sa journée au travail. Elle a deux collègues françaises qui l'interrogent parfois sur le sens d'un régionalisme, et donne ici un exemple de situation dans laquelle elle se retrouve à cause de cela. L'une des collègues l'interroge sur le sens de « petits soldats »⁴, et, après avoir entendu la définition, juge que cette dénomination n'a « pas de sens ». L'autre collègue rejoint cet avis, ce qui fait réagir la Belge : « Oui mais bon, mais à deux contre un, là, c'est pas juste en fait. Je suis sur mon territoire, ok ? Donc laissez-moi dire "petit soldat". Moi, je trouve ça logique, ils sont tout droit. ». La locutrice semble gênée de se défendre, un peu hésitante. Elle ne se sent pas à l'aise face à deux Françaises qui estiment détenir le français correct. Lorsqu'elle imite les Françaises, elle s'exprime de façon beaucoup plus assurée, beaucoup plus directe : « Bah non, pourquoi on appellerait ça des petits

⁴ Bâtonnets de pain que l'on trempe dans un œuf à la coque.

soldats ? ». Les Françaises n'argumentent pas, elles affirment : elles ne ressentent pas le besoin de se justifier car elles se sentent légitimes dans leur opinion, contrairement à la Belge. L'émettrice de la vidéo insiste sur le contraste entre ces deux attitudes grâce à l'intonation et aux expressions du visage, rendant son insécurité en tant que locutrice belge encore plus saillante. Puisqu'elle choisit de partager cette expérience, elle considère que l'attitude de ses collègues est répandue chez les Français et que les autres utilisateurs belges sont susceptibles de s'identifier à elle, ce qui semble être le cas si l'on en croit la popularité de la vidéo.

Dans d'autres vidéos, on constate une attitude similaire chez les Français, mais des réactions moins fortes de la part des Belges.

Dans Y1 (p. 90), la dynamique d'échange ressemble à celle que GuiHome critique dans IT159. L'homme, qui est français, donne un mot du quotidien, puis la femme, qui est belge, donne le belgicisme équivalent. Le concept de la vidéo est simplement d'enchaîner les exemples, mais l'homme interrompt parfois le processus pour réagir aux belgicisms, tantôt en les répétant de façon interrogative, tantôt en les critiquant. Selon lui, le mot « plasticine » fait penser à la fabrication de la méthamphétamine. La femme, quant à elle, ne critique pas le vocabulaire de son compagnon. Elle rit lorsque celui-ci trouve le sien étrange. La seule réaction de son compagnon qu'elle remet véritablement en cause concerne la prononciation du mot « poêle ». Lorsque l'homme corrige sa prononciation, elle insiste et dit : « une poêle, on a déjà eu ce débat mille fois ». Ils sortent alors du cadre de la vidéo et commencent à débattre de manière informelle. Cet épisode donne un côté naturel et vivant à la vidéo : c'est probablement pour cela qu'il n'a pas été coupé au montage. Mis à part ce débat, la Belge ne se donne pas le droit de critiquer, alors que le Français le fait sans y penser. L'idée que le français de France est la norme et que les belgicisms sont des déviations est donc bien présente.

La hiérarchisation des variétés n'est pas un phénomène réservé à la dynamique France-Belgique. On retrouve des situations similaires entre deux parlers belges. Dans la vidéo Y11 (p. 125), un humoriste belge s'adresse à un public français et lui assure que tous les Belges ne parlent pas comme des Liégeois, et heureusement. Il qualifie l'accent de Liège de « fort » et de « violent » et affirme qu'il n'est pas attiré par les Liégeoises en raison de cet accent. On sent qu'il essaie de se distinguer, de faire passer le message que lui est un Belge avec un accent « léger » (il s'agit d'une attitude sur laquelle je reviendrai). Il est clair que l'un des accents est meilleur que l'autre dans sa représentation mentale du français de Belgique.

2.2.5. Présence de valeurs alternatives

J'ai déjà mentionné, dans d'autres points, la convivialité, le côté chaleureux et amical associés aux locuteurs du français de Belgique. Ces valeurs sont différentes de celles qui sont attribuées au français standard (la clarté, l'élégance, la légitimité) ; leur présence dans les discours signifie donc qu'il existe un phénomène de résistance de séparation bien établi. Toutes les valeurs associées au français de Belgique ne sont pas négatives et insécurisantes : certaines permettent aux locuteurs d'apprécier les spécificités de leur parler, voire même de ressentir de la fierté.

D'autres valeurs alternatives se retrouvent dans le corpus. Dans Y5 (p. 92), la chanteuse Angèle propose trois mots belges qu'elle aime. Il s'agit d'une interview réalisée dans le cadre de la promotion d'un album. Être belge est une spécificité qu'Angèle revendique dans sa carrière et sa musique : cela lui permet de se distinguer des autres artistes. Il n'est donc pas étonnant qu'on lui pose des questions sur les mots belges et qu'elle les présente de manière positive. Elle utilise les adjectifs « cool », « court », « pratique », « simple » pour décrire les belgicisms qu'elle a choisis (« nonante », « d'office » et « tantôt ») : elle essaie de leur donner une valeur moderne et pratique, mais pas de contester la légitimité des équivalents standard. Cela lui permet de montrer qu'elle est fière de sa nationalité sans critiquer le français de France : son objectif est en premier lieu de faire sa propre publicité.

Dans certains discours, on retrouve à la fois des valeurs négatives et des valeurs alternatives. C'est le cas dans IT1 (p. 79), un sketch à propos du fait que l'accent belge n'est pas sexy. À la fin de la vidéo, lorsqu'une Française avec qui il est en rendez-vous demande si elle peut apprendre l'accent belge, le personnage refuse.

Et toi, tu veux apprendre l'accent ? Ça dépend, tu viens d'où ? De France ? Ce ne sera pas possible, désolé. Je dois te laisser d'ailleurs, j'ai des gens bien qui m'attendent là-bas.

Cela laisse entendre que les Belges, ceux qui ont l'accent belge, sont des personnes bien, contrairement aux Français. Le message que l'émetteur fait passer est que même si l'accent belge n'est pas très charmant, il vaut mieux l'avoir et être une bonne personne que d'être français. Il ne remet pas en cause les valeurs de légitimité attribuées à un français plus standard, mais en réduit l'importance grâce à la mention d'un autre plan de valeurs. Comme lorsqu'il rit du fait que quelqu'un trouve l'accent belge sexy, il se base sur une idée partagée par son public.

2.2.6. Un accent VS des accents belges

Dans le corpus, beaucoup de vidéos parlent d'un seul accent belge. C'est le cas de IT1, que je viens de mentionner. C'est aussi le cas de la plupart des vidéos réalisées par des Français, comme Y17 (p. 126), dans laquelle McFly et Carlito, deux célèbres youtubeurs, essaient de l'imiter. Ils considèrent qu'il existe un accent commun à toute la Belgique et ils caractérisent ce dernier par un allongement de la voyelle finale, surtout en fin de phrase, et par un ton un peu bourru.

Malgré la taille du territoire, il existe évidemment plusieurs accents en Belgique francophone, et le fait que les Français ne s'en rendent pas compte est un sujet de discussion fréquent dans le corpus. L'exemple le plus frappant provient de Y11 (p. 125).

Quand je vais en France, je peux dire ce que je veux sur la francophonie belge, ils ne nous connaissent pas. C'est affolant à quel point le Français ne connaît pas le... Mais le Belge connaît très bien le Français, mais alors le Français ne connaît pas du tout le Belge. C'est très simple : chaque fois qu'un Français vient en Belgique, il essaie d'imiter l'accent belge. Hello, aucun Français n'est capable d'imiter l'accent belge, pour la simple et bonne raison que ça n'existe pas. Je vous sens pas convaincus. Y a pas d'accent belge. Y a des, y a des, mais y a pas un accent belge. [...] En général, un Français qui imite l'accent belge, c'est un Français qui imite Coluche, qui lui-même imitait l'accent d'un quartier de Bruxelles, à savoir les Marolles.

Le locuteur dénonce le fait que la vision que les Français ont de la francophonie belge est totalement faussée. Ils consomment très peu de représentations belges, et leur idée de l'accent belge semble à la fois datée et incorrecte. On pourrait parler ici de récursivité fractale : ayant peu d'informations sur le territoire mis à part sa taille, les Français supposent qu'il existe un accent belge, que l'on peut opposer à l'accent ch'ti ou à l'accent marseillais. Ils n'ont pas connaissance des différences régionales.

2.2.7. Omission de sous-groupes ou d'individus

Ce critère, ainsi que les suivants, était moins présent dans le corpus : on passe d'une présence du critère dans cinq à dix vidéos à une présence claire dans un à trois contenus.

On retrouve dans le corpus deux discours qui dénoncent un phénomène de gommage. Les deux locuteurs en sont personnellement victimes et trouvent la situation ridicule. Il leur paraît évident qu'ils font partie du tout dont on les exclut.

Dans IT110 (p. 83), une jeune femme belge s'adresse à son public, et plus particulièrement à de potentiels partenaires commerciaux, pour leur dire qu'elle est belge. Elle ne reçoit pas de propositions de partenaires belges parce que son public pense qu'elle est française. Elle a tiré la conclusion que cette confusion est liée à son accent : celui-ci n'est selon elle pas reconnaissable comme un accent belge. Elle essaie ensuite de se justifier, d'exprimer les raisons pour lesquelles son accent n'est pas marqué.

C'est dommage, en fait, d'en arriver à un point où je pense qu'il faudrait que je parle comme ça, sauf que ça ne me va pas. Je n'ai jamais eu cet accent. Je ne sais même pas d'où il sort. Et puis voilà, ça ne colle pas à mon image. J'essaie de tenir une image quand même un petit peu chic, un petit peu sympathique. Mais si je dois me mettre à parler comme ça, il n'y a plus personne qui va me prendre au sérieux.

Ce qu'elle dit, c'est que l'accent belge n'est pas « chic », « sympathique » ni « sérieux ». Elle attribue à différents accents des valeurs : son accent jugé non-marqué, voire français, est chic, approprié pour tenir un discours sérieux, alors que l'accent belge est plutôt associé aux discours humoristiques ou relâchés. Ici, la locutrice essaie de se distancer d'un groupe en attribuant des qualités positives à son propre parler, et en sous-entendant que celles-ci ne s'appliquent pas au parler de ce groupe. Elle est également consciente que les personnes avec un accent belge sont susceptibles d'être moquées dans son domaine d'activité, mais ne remet pas cela en question. Cette attitude contribue aux discriminations, à la glottophobie que subissent les personnes dont l'accent n'est pas assez « chic » pour réussir dans le milieu.

Après avoir imité l'accent belge, elle se tourne vers un accent flamand : « alors, je ne maîtrise aucun accent, hein, que ce soit bien clair, mais je me dis que peut-être ce serait un petit peu plus chic de me faire passer pour une flamande ». Elle considère cet accent comme plus acceptable que le précédent, mais toujours moins que le sien. Il y a une gradation : c'est « un petit peu plus chic » que l'accent belge wallon. Elle insiste aussi sur le fait qu'elle joue un rôle : « je n'ai jamais eu cet accent, je ne sais même pas d'où il sort », « je ne maîtrise aucun accent ».

La locutrice souhaite cependant être reconnue comme belge. Elle affirme que c'est « dommage » de devoir imiter un accent pour être considérée comme telle. Sa situation est liée au phénomène de gommage qui accompagne l'iconisation de phénomènes langagiers associés

à un groupe. Sa façon de parler dévie trop de l'idée que l'on peut se faire d'un parler belge pour qu'on la reconnaisse comme telle. À travers sa vidéo, elle exprime sa volonté d'être incluse dans un marché belge, de ne pas être délaissée parce qu'elle ne correspond pas tout à fait à ce qui est attendu. La locutrice parle en son nom et montre un degré d'assurance assez élevé en ce qui concerne son propos principal : elle est belge, elle ne veut plus être considérée comme française, et elle veut travailler avec des Belges.

La réaction de l'émetteur de la vidéo IT81 (p. 81) est plus succincte. Il explique qu'il a rencontré une dame qui a été étonnée d'entendre son accent carolo parce qu'il est noir. Cette conception lui paraît datée ; bien sûr qu'il y a des personnes noires à Charleroi qui ont le même accent que les autres habitants. L'idée que se fait la dame du carolo typique l'empêche de penser qu'il existe des personnes qui ne correspondent pas tout à fait à cette image.

Dans les deux cas, on a affaire à des vidéos de réaction à une situation réelle, qui prouvent que le gommage est un phénomène présent dans les idéologies linguistiques en Belgique, et que des individus peuvent être impactés par cette omission de leur profil dans les représentations typiques d'un groupe.

2.2.8. Attitudes puristes

Ce critère est largement lié à la hiérarchisation, c'est pourquoi je me répète en citant la vidéo Y57 (p. 133), dans laquelle les belgicisms étaient considérés comme des erreurs. Il s'agit là de l'attitude puriste la plus forte du corpus.

On retrouve néanmoins d'autres comportements puristes dans Y25 (p. 127). Cette vidéo est un extrait du spectacle d'un humoriste anglophone de langue première qui se produit en Belgique. Il lit une liste d'expressions bruxelloises et demande au public ce que cela signifie. Il a du mal à prononcer la plupart des mots et se fait corriger par des membres du public tout au long de l'extrait. Il se fait corriger à de nombreuses reprises pour le même mot, et a parfois du mal à continuer sa phrase parce qu'il se fait interrompre. Le public fait cela de manière bienveillante et parce qu'il a demandé de l'aide pour prononcer le premier mot, mais l'on comprend que l'humoriste ne s'attendait pas à autant de corrections : « Ok ! Vous voulez me dire ce que ça veut dire ou juste me corriger toute la soirée ? », « On dit la même chose ! ». Cette tendance francophone à corriger les apprenants est liée au purisme. Parler correctement est extrêmement important, et le fait que cela s'applique ici aux régionalismes montre que les Bruxellois leur accordent une certaine légitimité.

2.2.9. Volonté d'appartenance et exclusion

Le meilleur exemple concernant ce critère est la vidéo IT111 (p. 84), un micro-trottoir réalisé par Spit, une chaîne dépendant de la RTBF qui semble avoir beaucoup de succès. Ce contenu était présent sur Instagram et TikTok et est apparu plusieurs fois dans mon fil d'actualité. La question qui était posée aux participants était la suivante : quel est le pire accent belge ? Cette question n'est pas anodine puisqu'elle implique que les accents belges, ou au moins certains accents belges, sont laids ou mauvais. Si ce n'était pas le cas, on demanderait aux passants quel est le meilleur accent belge.

En répondant, les passants qualifient négativement l'accent qu'ils jugent le moins beau. L'accent bruxellois est appelé « péteux » par une Liégeoise, qui affirme le détester, l'accent de Liège est traité d'« horrible » et de « beauf », et quelqu'un d'autre dit ne pas supporter l'accent de Charleroi. Les locuteurs utilisent des adjectifs subjectifs affectifs et axiologiques et des verbes à modalité épistémique. Ils sont directs et très peu modérés. Ils ne disent pas : « je ne trouve pas cet accent très harmonieux » mais « Liège. Horrible ».

On peut quand même remarquer des nuances dans les adjectifs choisis par les participants. Ne pas apprécier un accent parce qu'il est « péteux » ou « beauf » n'est pas pareil. Cette différence est liée aux dynamiques exposées dans le chapitre 1. L'accent de Bruxelles est historiquement plutôt associé à l'élite socio-culturelle belge : il est donc jugé comme hautain par les personnes qui ne se reconnaissent pas dans la norme linguistique établie par celle-ci. Au contraire, les accents de Liège et de Charleroi sont typiquement vus comme les parlers des classes populaires par la bourgeoisie de Bruxelles et du Brabant wallon, la figure du « beauf » étant particulièrement associée à ces deux villes. L'opposition entre ces deux extrêmes semble naturelle pour les locuteurs : en tant que Liégeois, il est normal de ne pas aimer l'accent bruxellois, puisque votre entourage est d'accord avec vous, et il n'y a aucun problème avec le fait de partager cet avis sur Internet.

De manière plus générale, on constate également qu'aucun locuteur ne désigne son propre accent comme le pire, et que les valeurs négatives qu'un participant associe à un accent ont tendance à valoriser le sien. Par exemple, l'accent bruxellois est qualifié de péteux par rapport à l'accent de la locutrice liégeoise, qui, par opposition, ne l'est pas. Si le pire accent est celui qui est péteux, si c'est ce critère-là qui est présenté comme le plus important, alors celui qui ne l'est pas du tout est un meilleur accent.

2.2.10. Rapports entre communautés linguistiques

Les rapports entre communautés linguistiques ne sont évoqués que dans une vidéo : IT153 (p. 88). Une locutrice belge francophone répond aux questions que les Français lui posent souvent.

Ensuite, on me demande souvent s'il y a beaucoup de tension sur le plan politique entre les francophones et les néerlandophones. Oui. Y a des embrouilles. Mais en même temps, imagine-toi être dans un pays où les gens ne parlent pas la même langue, c'est pas forcément un bon début pour se comprendre.

La locutrice comprend que les dynamiques linguistiques ont un lien avec le politique et le social. En Belgique, cela est assez clair ; il est assez peu étonnant que cela soit sa vision des choses.

2.2.11. Sentiment de fierté

La fierté d'être francophone de Belgique n'est pas un thème courant dans le corpus. On a vu qu'Angèle en a fait un trait important de sa personnalité publique, et il y a d'autres locuteurs chez qui on peut deviner un attachement à leur identité belge. Cependant, cette fierté n'est pas au premier plan. Le déficit d'identité francophone de Belgique se fait ressentir ici, en faveur des identités régionales.

Dans IT129 (p. 87), une locutrice originaire de Charleroi répond à un commentaire sur son accent.

*Texte : *message* Quel accent horrible.*

A : « Quel accent horrible ». Mes couilles, dis, faut tout vous apprendre, ici. On ne dit pas « un accent horrible », on dit un accent horrip-, avec cinq « p ». Un peu comme l'accent nert-, avec cinq « t », ou je t'enmert-, avec cinq « t » plus un, pour toi. Sur ce, bisous, chat. Avec « z ».

Sa réponse montre qu'elle n'a aucune envie de parler autrement et qu'elle juge son accent légitime. Elle n'apprécie pas le commentaire et tient à montrer qu'elle n'a pas honte de son parler. Sa réaction est intelligente et donne envie de la soutenir dans le cas où l'émetteur du commentaire lui répondrait.

2.2.12. Résistance de renversement

En corrigeant ce commentaire, l'émettrice d'IT129 fait un acte de résistance de renversement. Elle donne la légitimité habituellement réservée au standard à son parler. C'est surtout la phrase

« On ne dit pas “un accent horrible” on dit un accent horrip-, avec cinq “p” », qui mimique les corrections moralisatrices et punitives des grammaires et du système scolaire, qui rend cette vidéo intéressante.

La résistance de renversement est rare dans les comportements belges si on en croit la littérature sur le sujet. J’ai tout de même trouvé un autre exemple dans le corpus et me demande si le média des réseaux sociaux ne facilite pas la présence de résistance idéologique dans les discours.

Dans IT154 (p. 89), un locuteur belge affirme que « nonante » est correct et que les Belges ont raison quand ils utilisent ce mot. Ses arguments sont que nonante est cohérent par rapport au reste du système, que le mot provient du latin directement et que « quatre-vingt-dix » a été imposé par l’Académie française au 17^e siècle, alors que cela ne correspondait pas à l’usage. Les Belges et les Suisses auraient refusé de suivre la décision de l’Académie et auraient conservé « nonante » et « septante » comme termes officiels. Malgré les raccourcis que le locuteur prend dans son explication, ses trois arguments sont basés sur des valeurs que l’on attribue généralement à un trait linguistique standard. Il ne dit pas que « nonante » est convivial mais que c’est « officiel ». Il s’adresse clairement aux Belges et les encourage à se défendre quand un Français les juge pour leurs usages : « Juste dis que t’as raison, voilà. C’est tout. Ça prouve encore que les Belges... Bref. ».

2.2.13. Effets de mode sur les réseaux sociaux

Dans les 250 vidéos récoltées, on retrouve des similarités. Il y a plusieurs modes, des « trends » qui consistent à reprendre un enregistrement audio existant et à faire du playback, comme dans Y67 (p. 136). D’autres vidéos reprennent des concepts populaires comme des jeux ou des phrases toutes faites dans lesquelles on insère quelques termes relatifs à la situation. En ce qui concerne les vidéos sur le français de Belgique, je n’ai pas remarqué de liens intéressants entre ces modes et les contenus des discours, si ce n’est que la tendance actuelle à répondre en vidéo à des commentaires (ou à d’autres vidéos) produit des contenus particulièrement riches. L’interactivité des réseaux sociaux permet à différents points de vue de se rencontrer « à la même hauteur ».

En ce qui concerne les tendances liées aux profils des utilisateurs, exposées dans le chapitre 2, je remarque que le thème du français de Belgique semble intéresser des personnes de tous les niveaux d’étude. Je me base sur les informations disponibles sur les pages des utilisateurs pour affirmer cela. L’étude de Pacouret (2024) montrait que l’usage des personnes moins diplômées

ou plus âgées, en particulier des hommes, avait tendance à être réduit. On peut émettre l'hypothèse que les questions de langue touchent tous les locuteurs : chacun peut se sentir légitime à partager sa propre expérience de francophone de Belgique, de Liège, de Charleroi...

2.2.14. Hypercorrection et auto-correction

Je termine par ce critère parce que je n'ai pas remarqué de traces de ces phénomènes dans le corpus : cela s'explique en grande partie par le fait que le contenu est édité. Avant de poster une vidéo, un utilisateur a tout le loisir de couper des extraits ou de choisir la meilleure version d'une scène. Pour étudier l'hypercorrection et l'auto-correction chez les locuteurs francophones de Belgique, il est plus approprié de travailler avec des prises de parole spontanées. Cependant, dans la vidéo Y7 (p. 93), une locutrice belge vivant à Paris parle directement de l'insécurité qu'elle ressent dans certaines situations de communication avec ses collègues parisiens. Elle évoque des crises d'angoisse et des situations de confusion. Ce discours est unique dans le corpus, probablement parce qu'être aussi vulnérable, aussi transparent dans une vidéo en ligne est difficile.

3. Les points de vue français, belge et extérieur

Pour décrire ces différents points de vue, je vais présenter les attitudes de plusieurs locuteurs, que je pourrai ensuite comparer. Je vais me baser principalement sur trois vidéos.

La première est Y7 (p. 93), dans laquelle deux locutrices, une Belge et une Française, discutent des belgicisms. Les deux locutrices n'ont pas le même statut : elles sont professeures de français et tiennent chacune une chaîne YouTube, mais la vidéo Y7 est publiée sur la chaîne de la locutrice française, ce qui la place dans une position de meneuse. En effet, c'est elle qui choisit les thèmes de conversation et qui introduit de nouveaux sujets. La locutrice belge a le statut d'invitée et réagit à ce que l'autre femme lui propose. Il ne s'agit pas tout à fait d'une interview à sens unique, mais cela s'en rapproche. Au début de la vidéo, A (la locutrice française) présente B comme ceci : « J'ai le plaisir d'être accompagnée par la plus belge des profs de français ». A ne connaît probablement pas beaucoup, voire aucune autre professeure de français originaire de Belgique. « La plus » ne doit pas être interprétée littéralement ; on cherche simplement à insister sur la belgitude de B pour introduire la vidéo. C'est aussi une façon de complimenter B, de lui dire que sa présence ajoute quelque chose, que A est honorée de l'accueillir.

Dans sa façon de poser des questions, A est bienveillante et semble véritablement curieuse d'apprendre. Elle laisse B s'exprimer, ne la coupe pas et va souvent dans son sens. Elle propose des mots de vocabulaire utilisés en France, puis s'adresse à B avec des questions ouvertes : « Qu'est-ce que tu dirais, toi ? », « Comment tu dis, B, en Belgique, le maire du village ? », « Et toi ? », « Toi, qu'est-ce que tu vas prendre ? ». Après avoir écouté la réponse, elle n'exprime pas d'opinion négative sur les belgicisms discutés. Elle est en général assez neutre et utilise des adjectifs et substantifs subjectifs dans quelques cas, que l'on peut classer en deux catégories : les termes exprimant la logique ou l'efficacité, et les adjectifs subjectifs affectifs tels que « mignon », « chaleureux » ou « accueillant ». Dans quelques cas, A demande à B si elle connaît l'origine du mot ou si elle peut lui expliquer comment il est utilisé. L'objectif est l'apprentissage du vocabulaire d'une « partie de la francophonie [qu'elle] adore », pour elle comme pour ses abonnés.

Le discours de B comporte également plusieurs points intéressants. Au cours de la discussion, elle présente plusieurs situations rencontrées au quotidien en tant que Belge à Paris. Elle raconte qu'une collègue s'est déjà énervée contre elle parce qu'elle a utilisé le verbe « savoir » à la place de « pouvoir », ce qui a été mal interprété. Elle évoque d'autres situations de confusion : elle s'est rendu compte en travaillant à Paris qu'elle n'avait pas conscience que certains mots fréquents dans son parler étaient des belgicisms, jusqu'à ce qu'elle réalise que ses collègues ou ses proches ne la comprenaient pas. Elle en a conclu que le fait qu'elle comprenne les autres ne signifie pas nécessairement qu'eux la comprennent.

B : Donc, en fait, nous, on est assez familiers de tous ces mots français.

A : Vous nous comprenez très bien.

B : Voilà, on comprend très bien.

A : Alors que...

B : Oui, l'inverse n'est pas forcément vrai. Donc en Belgique, on peut quand même utiliser les mots du français de France, même si on a nos propres mots.

A : C'est vrai que nous, on est beaucoup moins exposés au français de Belgique. À part par la chanson, il y a beaucoup de chanteurs. Je pense notamment à Angèle, Stromae. Mais tout ce vocabulaire, moi, je l'apprends en même temps que vous. Parce que je ne l'ai jamais entendu.

B : Ce n'est pas du tout grave d'utiliser les mots français, mais c'est vrai que ça fait plaisir dès qu'on entend des petits, des petits mots belges. Ça fait toujours plaisir.

Elle dit plus tard qu'elle apprécie particulièrement les Français qui font des efforts pour s'adapter aux appellations des chiffres lorsqu'ils se trouvent en Belgique. Pour sa part, le système français est « très très très compliqué ».

B : Surtout, il y a quelque chose, pour moi, c'est le pire. Quand j'étais dans mon ancien travail et que je décrochais le téléphone pour quelqu'un d'autre et que je devais noter un numéro de téléphone, en fait, je ne savais jamais si les gens disaient, par exemple, soixante et puis douze, ou s'ils disaient soixante-douze. Et donc, j'arrivais jamais à...J'étais super stressée à chaque fois. Je faisais presque une crise d'angoisse dès que je devais noter un chiffre. Et comme tu disais, en fait, moi, si on me dit, je sais pas, quatre-vingt... quatre-vingt-quinze, je dois calculer dans ma tête. Oui, c'est hyper difficile. Et pareil, quand je dois donner mon âge, je suis née en 1991. Pour moi, c'est super compliqué. Et chaque fois, je me dis, les gens doivent me trouver bizarre. Ils pensent que j'hésite sur mon année de naissance. Mais c'est juste que je dois calculer.

Elle insiste beaucoup sur le côté difficile : elle répète plusieurs fois l'adverbe d'intensité « très », classe cette expérience comme « pire » que les autres événements présentés plus tôt dans la conversation, et accentue le mot « stressée » avec l'adverbe « super ». Le mot « crise d'angoisse », qui a une connotation très forte, amplifie encore davantage l'impression que B a véritablement souffert de cette situation. On sent d'ailleurs l'empathie de A dans sa réaction corporelle. Elle laisse la place au point de vue de B, puisque le sujet la concerne directement. Cette attitude paraît logique quand on regarde la vidéo, mais en observant le reste du corpus, on comprend que ce n'est généralement pas le comportement qu'adoptent les Français à l'égard du français de Belgique. La posture de professeure est sans doute ce qui distingue A des autres locuteurs : même si elle n'est pas experte dans les variétés de français hors de France, elle applique à la discussion des principes de didactique comme l'écoute et la valorisation du savoir de l'autre, et cherche à produire du contenu éducatif et positif pour l'image du français de Belgique.

L'attitude des deux locuteurs français de la vidéo Y8 (p. 100) est foncièrement différente. Leur approche est beaucoup plus ludique qu'informative. Ils ont d'ailleurs tendance à faire des suppositions qu'ils ne prennent pas le temps de vérifier, ni pendant ni après la vidéo, puisque ces parties de discours sont restées lors du montage. Au début de la vidéo, le locuteur A invite

les utilisateurs de YouTube à débattre en commentaire : il cherche à créer de l'interaction, principalement entre Belges et Français. Il s'adresse au public régulièrement pendant la vidéo, surtout pour se dédouaner de son manque de connaissances sur son sujet.

Les deux Français jouent à un quiz en ligne sur les expressions belges. Ils essaient de deviner leur sens, puis affichent la réponse du quiz à l'écran. Puisqu'ils ne connaissent pas du tout ces expressions, leurs suppositions sont souvent éloignées du sens réel, même lorsqu'ils prétendent connaître le mot.

A : Nonante ! Ah bah le connu, le classico !

B : Euh ça veut dire quoi? Quatre-vingt-dix ?

A : Nonante, c'est pas neuf ?

Lorsqu'ils les découvrent, ils rient beaucoup des expressions, les trouvant « vieilles » ou pas françaises. Ils estiment par exemple que « à Hout-Si-Plou » sonne créole, et que « guindailler » donne « l'impression d'être en 1800 ». Ils sont « choqués » que « des gens parlent comme ça ». A dit cela de manière assez négative, alors que B trouve que le français de France a « perdu beaucoup [...] en termes d'éloquence », et que les Belges ont un « français soutenu ». Elle semble agréablement surprise par les expressions qu'elle découvre.

Contrairement à A, elle est consciente du fait que les Belges n'apprécient généralement pas certains commentaires sur leur langue ou sur leur pays, et risquent de réagir fortement. Elle tient donc à exprimer le fait qu'elle ne cautionne pas tout ce que son ami dit. Plusieurs fois pendant la vidéo, elle essaie de le faire taire ou d'explicitier son désaccord : « B : Mais tu veux qu'ils nous tuent les Belges ? », « A : Faut aller se soigner, hein. // B : Bah non, moi je trouve ça génial ! », « B : C'est hyper cliché. J'espère que les Belges ont de l'humour », « Tu peux pas dire ça, tu veux qu'on nous décapite ? ». Elle utilise énormément de mots du champ lexical de la mort comme « tuer », « guillotiner », « guerre mondiale » ou « décapiter », ce qui est révélateur d'une idée selon laquelle les Belges sont susceptibles face au genre de remarques que fait A. Celles-ci concernent le niveau bas du français de Belgique à l'oral ainsi que l'existence même de la Belgique en tant que pays, qu'il considère comme un département de la France.

Cette dernière déclaration démontre bien qu'A n'a pas de connaissances très étendues sur le sujet : il semble confondre Belgique et Wallonie. Plus tard dans la vidéo, il se demande à quoi a bien pu ressembler l'ancien belge, qui serait un équivalent de l'ancien français en Belgique.

Il est certain que des locuteurs belges visionnant ce contenu se retrouveraient confortés dans leur idée que les Français sont chauvins et se considèrent comme le centre de la francophonie. D'un point de vue plus subjectif, cette vidéo peut être irritante pour une personne plus informée que les émetteurs. Même si A répète à plusieurs reprises qu'il ne connaît pas de Belges et qu'il n'a jamais été en Belgique, son comportement peut provoquer de la frustration : il a tendance à vouloir dominer le débat alors qu'il en sait encore moins que B. De manière générale, le discours de Y8 contient de la mésinformation, et peut laisser penser à un récepteur moins informé que le français de Belgique est plus éloigné du français de France que ce qu'il ne l'est réellement.

Ces vidéos nous montrent des locuteurs français avec une connaissance assez limitée du français de Belgique. Leur perception est teintée par la dynamique de légitimité-illégitimité qui place leur propre parler dans une position supérieure. L'idéologie du standard va dans leur sens, alors pourquoi se préoccuper de ce que fait le voisin si ce n'est pour rire ou se distraire ? Seule la professeure, dans la vidéo Y7, a une démarche d'apprentissage, d'éducation. Tout de même, elle dit qu'elle n'avait jamais fait de vidéo sur ce thème auparavant, ce qui signifie qu'elle n'avait pas jugé cela indispensable dans le cadre d'une chaîne dédiée à l'apprentissage du français avant de rencontrer sa collègue belge. Pour elle, connaître du vocabulaire qui n'est pas utilisé à Paris, centre de la francophonie, n'est pas prioritaire pour un apprenant, mais quand on en a l'occasion, il faut la saisir. C'est ce qu'elle fait en invitant sa voisine belge.

Les attitudes observées chez les locuteurs français confirment l'hypothèse de départ, qui était que ces derniers associent le français de Belgique à des valeurs comme l'humour et la convivialité et le considèrent comme moins légitime que le français standard. On peut y ajouter le fait que les Français sont assez peu informés sur le sujet, malgré la disponibilité des contenus en ligne : il est probable que, vu leur manque d'intérêt pour le sujet, les « bulles » des réseaux sociaux ne permettent pas à la plupart des Français d'être confrontés à des contenus belges (que ce soit des discours sur le français de Belgique ou pas), alors que les Belges, eux, paraissent tout à fait au courant de ce que les Français disent du français de Belgique.

Chez les Belges, on retrouve les deux tendances prévues : certains locuteurs sont dans l'auto-dérision et l'humour et montrent des marques d'insécurité linguistique à travers l'association de leur propre parler à des valeurs négatives, d'autres, moins nombreux, produisent des discours contenant de la résistance idéologique ou mettent les particularités de leur parler en avant, en réalisant, par exemple, une présentation de belgicisms. Le corpus contient cependant des

discours qui ne rentrent pas dans ces deux catégories : dans Y7, par exemple, la locutrice partage son expérience, ses difficultés en tant que Belge à Paris sans se servir de l'humour pour minimiser la portée de ses propos.

Je voudrais terminer mon analyse en parlant d'une vidéo très particulière. Y9 (p. 115) provient d'une chaîne YouTube coréenne qui publie des vidéos en anglais où différents invités discutent d'un sujet qui les lie. Dans ce cas-ci, les invitées sont trois modèles qui travaillent en Corée mais qui sont originaires de France, de Suisse et de Belgique. Toutes sont francophones et sont présentes pour répondre à la question suivante : « Can they understand each other ? ». Pour le public cible de cette vidéo (les personnes qui ne parlent pas français), la réponse n'est pas évidente, mais pour les trois invitées, elle l'est. Pourtant, elles jouent le jeu : chacune se présente en français puis demande aux autres (en anglais) ce qu'elles ont compris, écoute leur réponse puis répète elle-même sa présentation en anglais, même si c'est exactement ce qui vient d'être dit par les deux autres. De notre point de vue, on remarque qu'il s'agit d'une mise en scène ; les expressions du visage des invitées, le fait que l'une puisse reformuler ce que l'autre vient de dire sans hésitation, que tout soit compris sont des signes que les exercices sont tout à fait en décalage avec le niveau de compréhension qui existe entre les trois locutrices. Cette vidéo pourrait être analysée dans le cadre d'un travail sur la culture coréenne, mais ce qui nous intéresse dans le cadre de ce travail-ci, c'est que d'un point de vue extérieur, le français de Belgique est considéré comme une langue à part. Le principe de « une langue une nation » est bien implanté : on part du principe que puisqu'il y a trois pays, il y a trois langues.

Conclusion

L'objectif de ce mémoire était de repérer les idéologies linguistiques présentes dans les discours sur les plateformes de partage vidéo à propos du français de Belgique, et d'observer les contextes dans lesquels diverses traces de ces idéologies apparaissent. Mes questions de recherche étaient : Quelles sont les idéologies linguistiques présentes dans les discours qui circulent sur les plateformes de partage vidéo à propos du français de Belgique ? Observe-t-on une influence de l'idéologie du standard ? Une forme de résistance à cette idéologie ? Retrouve-t-on des marques d'insécurité linguistique dans ces discours ? Et enfin, quelle est l'influence du médium sur la façon dont ces différents éléments sont discutés ?

Je m'attendais à trouver chez les locuteurs français une tendance à juger le français de Belgique comme humoristique et chaleureux, mais comme moins légitime que le français standard. Chez les locuteurs belges francophones, je pensais retrouver deux attitudes différentes : dans certains discours, je pensais trouver des marques d'insécurité linguistique et une tendance à juger certains traits linguistiques comme illégitimes, et dans d'autres un sentiment de fierté régionale et des traces de résistance idéologique.

Pour vérifier ces hypothèses, j'ai réalisé une analyse du discours qualitative. À partir de la littérature existante sur les idéologies linguistiques, le français de Belgique et les réseaux sociaux, j'ai créé une grille d'analyse pour traiter quarante vidéos représentatives des discours vidéo sur le français de Belgique et des discours populaires sur la langue. Cette démarche a donné des résultats que l'on peut classer en trois catégories.

La première catégorie est la place de ces discours dans l'ensemble des discours sur la langue. Les résultats de la récolte de données laissent à penser que les discours sur le français de Belgique sont nombreux par rapport à ceux qui sont produits à propos d'autres variétés de français, mais beaucoup moins par rapport aux discours qui concernent le français en général. Ces derniers ont un public plus large ; ils s'adressent aux apprenants du français, à tous les francophones et à toute personne capable de comprendre l'anglais et intéressée par les langues. En général, ces discours sur le français exploitent des stéréotypes liés aux Français ou à la France. Le français de Belgique ne fait pas vraiment partie de l'objet du discours, même lorsque l'émetteur ne précise pas qu'il parle du français de France. Le lien entre « français » et « France » est évident, et celui entre « français » et « Belgique » est secondaire.

La deuxième catégorie concerne les discours des Belges francophones sur le français de Belgique. Il y a comme prévu une différence significative entre les contenus produits par les Belges et par les Français. Voici les grandes tendances que j'ai pu relever :

- Une grande majorité des discours sont ludiques et humoristiques et présentent des personnages belges caricaturaux. Ces discours associent généralement le français de Belgique ou d'une région de Belgique à des valeurs alternatives comme la chaleur ou la convivialité, et à des valeurs négatives comme le manque d'élégance, la nonchalance ou l'aspect repoussant (de l'accent).
- D'autres discours, toujours humoristiques, laissent paraître de l'insécurité linguistique et des jugements de valeur négatifs sur l'accent de l'émetteur. Cela passe par l'auto-dérision.
- La hiérarchie entre variétés et le purisme que crée l'idéologie du standard se font ressentir dans les vidéos où il est question de lexique. Certaines vidéos présentent les belgicisms comme une version moins correcte des équivalents standards. D'autres vidéos critiquent cette tendance, en mettant l'accent sur les comportements des Français à l'égard du français de Belgique.
- Il y a de la résistance idéologique (de séparation et de renversement) dans quelques discours ; cette résistance est principalement liée aux comportements des Français qui dérangent les locuteurs belges. Le sentiment de fierté lié à l'identité de Belge francophone est relativement absent, mais il existe une fierté liée aux identités régionales.

Ces tendances correspondent en grande partie à ce que la littérature existante dit des idéologies linguistiques en Belgique francophone.

La dernière catégorie de résultats concerne les discours sur le français de Belgique émis par les Français. Ces discours sont plus uniformes. On y trouve :

- Une faible connaissance de l'objet de leur discours
- L'idée qu'il existe un seul accent belge
- Une hiérarchisation des variétés : le français de Belgique est considéré comme un français régional et non pas national.
- La description de traits linguistiques belges avec des adjectifs comme « drôle », « vieux » ou « bizarre »

Ces attitudes sont fortement liées à l'idéologie du standard et laissent penser que les Français n'entrent généralement pas en contact avec les contenus produits par les Belges, alors que l'inverse est faux. La dynamique d'assujettissement culturel de la Belgique francophone à la France est bien présente sur les réseaux sociaux.

Ce travail a permis de vérifier et d'étoffer mes hypothèses de départ, mais ne permet pas de tirer des conclusions définitives : nous savons maintenant que les discours sur les plateformes de partage vidéo contiennent un grand nombre d'informations sur la prégnance de l'idéologie du standard au niveau individuel, et qu'ils méritent d'être étudiés plus largement et plus précisément. L'étude de ces discours de manière diachronique pourrait permettre d'analyser l'évolution de la situation d'insécurité linguistique et de purisme en Belgique francophone, ainsi que l'impact réel des effets de mode sur le contenu des discours en ligne. Ce travail souligne l'importance de s'intéresser aux plateformes de partage vidéo en tant que source de discours individuels sur la langue : ce type de données est tout aussi pertinent à analyser pour comprendre les représentations idéologiques partagées par un groupe que les médias traditionnels.

Bibliographie

Articles, chapitres et thèses sur les idéologies linguistiques et concepts liés

Boudreau, A. (2021). Idéologie linguistique. *Langage et Société, Hors série*(HS1), 171-174. <https://doi.org/10.3917/l.s.hs01.0172>

Boudreau, A. (2023). Insécurité linguistique dans la francophonie. Presses de l'université d'Ottawa, 96 p. *Minorités Linguistiques et Société*, 23. <https://doi.org/10.7202/1114161ar>

Cavanaugh, J. R. (2020). Language ideology revisited. *International Journal Of The Sociology Of Language*, 2020(263), 51-57. <https://doi.org/10.1515/ijsl-2020-2082>

Costa, J., Lambert, P., & Trimaille, C. (2012). Idéologies, représentations et différenciations sociolinguistiques : quelques notions en question. *Carnet D'atelier de Sociolinguistique*, 6. https://www.researchgate.net/publication/278823026_Ideologies_representations_et_differenciations_sociolinguistiques_quelques_notions_en_question

Costa, J. (2017). Faut-il se débarrasser des « idéologies linguistiques » ? *Langage et Société, N° 160-161*(2), 111-127. <https://doi.org/10.3917/l.s.160.0111>

Francard, M. (1993). Trop proches pour ne pas être différents. Profils de l'insécurité linguistique dans la Communauté française de Belgique. *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, 61-70. Institut de linguistique. <https://hdl.handle.net/2078.5/153436>

Francard, M. (1997). “Hypercorrection”, “Insécurité linguistique”, “Légitimité linguistique”. *Sociolinguistique*, 158-160, 170-176, 201-202.). Mardaga. <https://hdl.handle.net/2078.5/258300>

Gadet, F. (2007). Envoi: Identités françaises différentielles et linguistique du contact. *The French Language and Questions of Identity*, 206-216. Oxford, Legenda

Irvine, J. T., & Gal, S. (2000). Language ideology and linguistic differentiation. *Regimes of language: Ideologies, politics, and identities*, 35-84. Santa Fe: School of American Research Press. <https://web.stanford.edu/~eckert/PDF/IrvineGal2000.pdf>

Jaffe, A. (2008). Parlers et idéologies langagières. *Ethnologie Française, Vol. 38*(3), 517-526. <https://doi.org/10.3917/ethn.083.0517>

- Klikenberg, J.-M. (1993). Insécurité linguistique et production littéraire. *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, 71-80. Institut de linguistique.
- Lafont, R. (1985). Quatre propositions pour l'analyse praxématique de la diglossie (et du texte diglossique). *Cahiers de Praxématique*, 5, 7-17. <https://doi.org/10.4000/praxematique.3524>
- Lasagabaster, D. (2006). Les attitudes linguistiques : un état des lieux. *Éla Études de Linguistique Appliquée*, n° 144(4), 393. <https://doi.org/10.3917/ela.144.0393>
- Lipiansky, E.-M. (1991). Représentations sociales et idéologies : analyse conceptuelle. *Idéologies et représentations sociales*, 35-63. Cousset, DelVal.
- Maingueneau, D. (2022). L'ethos en Analyse du discours. *Editions Academia, Collection « Au cœur des textes »*, pp. 168-184.
https://www.academia.edu/123316454/Dominique_M_aingueneau_L_ethos_en_Analyse_du_discours_Editions_Academia_Collection_Au_c%C5%93ur_des_textes_2022_184_p
- Morsly, D. (1990). Attitudes et représentations linguistiques. *La Linguistique*, 26(2), 77-86. <http://www.jstor.org/stable/30247933>
- Poll B. (2022). Francophonies périphériques. Histoire, statut et profil des principales variétés du français hors de France. Paris. L'Harmattan. (2e ed.)
- Rebourcet, S. (2008). Le français standard et la norme : l'histoire d'un « nationalisme linguistique et littéraire » à la française. *Communication lettres et sciences du langage*, vol. 2 n°1 Printemps 2008, 107-118. Université du Maryland
https://clsl.recherche.usherbrooke.ca/vol2no1/rebourcet_vol2no1_2008.pdf
- Snyers, B., Hambye, P. (2016). Linguistic legitimacy among pluricentric languages. The case of Belgian French. *Pluricentric languages and non-dominant varieties worldwide. Vol. 1: Pluricentric languages across continents. Features and usage*, 385-397. Peter Lang. <https://doi.org/10.3726/978-3-653-07112-2>
- Snyers, B. (2019), Le français vu de Belgique : enquête sur les représentations linguistiques contemporaines d'une communauté francophone périphérique, thèse de doctorat, Université catholique de Louvain
- Spitzmüller, J., Busch, B., & Flubacher, M. (2021). Language ideologies and social positioning : the restoration of a “much needed bridge”. *International Journal Of The Sociology Of Language*, 2021(272), 1-12. <https://doi.org/10.1515/ijsl-2020-0094>

Quaghebeur, M. (2005). Le XVI^e siècle : un mythe fondateur de la Belgique. *Textyles : Revue des lettres belges de langue française*, n°28, 30-45

Witte, E. (2010). La question linguistique en Belgique dans une perspective historique. *Pouvoirs*, n° 136(1), 37-50. <https://doi.org/10.3917/pouv.136.0037>

Woolard, K. A., & Schieffelin, B. B. (1994). Language ideology. *Annual Review Of Anthropology*, 23(1), 55-82. <https://doi.org/10.1146/annurev.an.23.100194.000415>

Articles et chapitres sur les réseaux sociaux

De Cock, B., & Greco, S. (2025). Approaching social media argumentation from a linguistics-informed perspective. Dans *Qualitative Research Methods in Argumentation Studies* (p. 111-126). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781003502296-7>

Nakaziya Obutuzi G. (2025). Social Media and Health Trends: Analyzing Public Perception. *Newport International Journal of Research in Medical Sciences*, 6(2), 163-170 <https://doi.org/10.59298/NIJRMS/2025/6.2.163170>

Pacouret, J., Bastin, G., & Marty, E. (2024). L'espace social des réseaux sociaux. *Sociologie*, Vol. 15(2), 119-146. <https://doi.org/10.3917/socio.152.0119>

Reda, E. Y., & Mustapha, A. (2024). Réseaux sociaux et besoins communicationnels : une analyse des interactions. *Zenodo (CERN European Organization For Nuclear Research)*. <https://doi.org/10.5281/zenodo.13854085>

Stassart, C., Philippette, T., & Claes, A. (2023). Quand les jeunes instrumentalisent les algorithmes des Réseaux Sociaux. *Daily Science*. <https://hdl.handle.net/2078.5/235131>

Entrées de dictionnaires et articles de presse

Bouquet, J. (2025, 21 mai). *TikTok, Snapchat, Instagram, Facebook. . . Quels réseaux sociaux les jeunes utilisent-ils ? Il y a des différences en fonction du genre et de la génération - RTBF Actus*. RTBF. <https://www.rtb.be/article/tiktok-snapchat-instagram-facebook-quels-reseaux-sociaux-utilisent-les-jeunes-il-y-a-des-differences-en-fonction-du-genre-et-de-la-generation-11550112>

idéologie - Définitions, synonymes, prononciation, exemples (s. d.). Dico En Ligne le Robert. <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/ideologie> (Consulté le 14/04/25)

Pilleri, L. (2019). Insécurité linguistique : les racines du mal. *L'express*. <https://l-express.ca/insecurite-linguistique-les-racines-du-mal/page-517> (Consulté le 13/04/25)

Annexe 1 : Transcriptions des vidéos

IT1

A : Il n'y a que moi qui ai un truc avec l'accent belge ? J'ai l'impression d'être la seule à chaque fois que je dis que je trouve ça hyper sexy ; on me regarde en mode accent belge, sexy ? Mais pas du tout ! Moi, l'accent belge, vraiment, tu me parles avec l'accent belge, déjà je le reconnais tout de suite, il y a un truc, il y a un truc, je sais pas.

B : Tu t'appelles ? Mélissa, ok. Quel est ton métier ? Puéricultrice ? Sympa, assez parlé de toi. Et t'aimes bien mon accent ? Ouais, chouette. J'adore mon accent, il est magnifique. C'est pas plus compliqué, les femmes arrêtent pas de me dire, Sacha arrête de me parler, je n'arrive pas à me concentrer. [...] sens, tu ne peux pas l'avoir, c'est pas possible. Une fois qu'on l'a, ça ne part plus vraiment, c'est une sorte de cancer si tu veux. Je te rassure, tu n'es pas la seule à aimer, les femmes raffolent, elles raffolent. Et donc tu aimes bien quand je parle. Je comprends, moi aussi j'adore. Parfois je m'enregistre moi-même et je me réécoute pour m'endormir, c'est génial de faire ça. Et toi, tu veux apprendre l'accent ? Ça dépend, tu viens d'où ? De France ? Ce ne sera pas possible, désolé. Je dois te laisser d'ailleurs, j'ai des gens bien qui m'attendent là-bas. Ciao ! Si tu veux venir me voir en spectacle, c'est X. Ça va ? Bisous.

IT27

A : How to say « text me back » in French. Réponds. À mon. Texto. Réponds à mon texto. Réponds à mon texto p*tain de m*rde.

IT36

A : If you feel bad about your English, I want you to remember the French president said this to the Australian prime minister.

B : Thank you and your delicious wife for your warm welcome.

IT42

Texte : « On va mettre un mot français, c'est stylé, ça va attirer du monde ».

Devanture du magasin : « Clochard »

Musique : She does what she wants, and she looks cool doing it *bruitage*

IT43

Texte : How different white people react when you try to speak their language

Texte : États-Unis, Angleterre, Canada, Nouvelle-Zélande, Australie

A : Of course you speak English

Texte : Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Roumanie

A : That's actually pretty good.

Texte : Pologne, Tchéquie, Croatie, Biélorussie, etc

A : Let's grab a beer and I'll teach you all the bad words

Texte : Allemagne, Pays-Bas, Suisse, Norvège, etc

A : Oh, that's cute

Texte : Pays Basque, Ecosse, Irlande, Ukraine, etc

A : You have wasted your time, but I appreciate the effort

Texte : France

A : By opening your mouth, you have embarrassed yourself, and more importantly, me

IT77

A : Un dato pro te : si tu parla alcun de iste linguas il es quasi certe que tu me comprende justo ora. Ma como es il possibile que tu parla un lingua que tu nunquam ha audite. Isto va facer exploder tu cerebro. Proque existe un lingua que solmente alcun centos de personas in le mundo pote parlar ma que plus de 900 millones de personas pote comprender. Alcune le appela le latino moderne, ma su nomine es interlingua, e illo esseva create con un proposito : readicar le guerra. Post vider le horrores del prime guerra mundial, un gruppo de linguistas habeva un idea : e si existeva un lingua universal pro finir con le malinterpretations e le le conflictos ? Assi, en 1924, le iala esseva fundate pro trovar lo. Ma post plus de un decennio de studiar linguas auxiliar ja existende como esperanto, illes decideva crear un nove lingua. Extraente supertoto parolas del anglese, francese, italiano, espaniol e portuguese, et alcunes del latino, germano, russo e romanio. E por plus de vinti annos de labor, in 1951, apareva le prime dictionario interlingua-anglese. Lo que faceva interlingua differente de altre linguas auxiliar como esperanto es que illo esseva create per linguistas pro esser le plus comprensibile possibile pro le plus grandio

numero possibile de personas. E come tu vide, illo functionaba, proque justo ore tu pote comprende me. Ma il ha anque personas que critica interlingua per considerer lo elitista e eurocentric. Que opina tu ? Tu credo que il esserea utile apprende iste lingua ? E ibi a tu dato, va, un basio !

IT81

Texte : POV : une vieille est choquée parce que t'es noir et t'as un accent de Charleroi

A : Les gars, là je suis en train de rentrer chez moi, y a une dame elle me dit : « mes couilles, je savais pas les noirs ils avaient l'accent carolo ». J'ai dit : « mes couilles, eh ma biche, t'as cru on était en 1960 ? Qu'est-ce que tu me racontes, les Noirs ont l'accent carolo, bah ouais ! T'as cru y avait pas de carolos noirs ? Allez, michtouille hein.

IT91

A : Le jeu s'appelle : « Que diraient les Belges ». Que diraient les Belges ?

B : Exemple, je vais aller faire un footing.

A : Je vais me défouler le mollet.

B : Exactement. Je suis repue. Comment un Belge dirait ça, « je n'ai plus faim » ?

A : La limite estomaquienne est atteinte.

B : Ouais.

A : Non, tu l'aimes pas trop.

B : Si, mais elle est trop factuelle.

A : Mon estomac est tout dur, l'estomac tendu. Petit disclaimer, nous aimons et apprécions plus que tout la Belgique.

B : D'un amour pur

A : Tout ça n'est que n'est qu'amour et admiration.

B : Vas-y on échange

A : Je suis en retard, j'ai loupé l'horloge. L'horloge a tourné sans moi.

B : Tintin a attendu longtemps sur le trottoir.

A : Mais Tintin, est-ce que Tintin, c'est belge ?

B : Oui, c'est... oui.

A : Pour dire que c'est que tu as fait ta première communion, parce que les Belges sont assez catholiques.

B : C'est pas vrai ? Ouais, mais « j'ai fait ma première communion », il n'y a pas d'autre façon de le dire, je crois bien.

A : J'ai fait des achats, j'ai fait du shopping.

B : J'ai fait du shopping.

A : J'ai craqué la bourse pour 2-3 babioles. Très bien. Et maintenant qu'on a une pression des gens...

B : Je prends ton pouls.

A : ça va, mais je vais...

B : j'ai des poux, j'ai la bestiole qui me grignote le sang. J'ai la bestiole qui me grignote le crâne.

A : Ah oui bien sûr. J'ai le puceron coincé dans les racines.

B : J'ai le puceron sur l'ADN.

A : Comment est-ce que les Belges appelleraient ça ?

B : De l'eau pétillante

A : Oui, de l'eau pétillante, mais moi je dirais même de la water.

B : Ah ouais, de la water pétillante. Je n'ai plus de water pétillante au frais !

A : Ah ouais très bien ! Le médecin m'a ausculté.

A et B : Le toubib !

A : Le toubib a revu toute ma silhouette.

B : le toubib a palpé ma chair. Oui, tout va bien du côté des organes, le toubib a dit qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'en faire. Bon bah j'ai qu'à faire un sketch pendant que j'y suis.

A : Oh la la, cette personne, c'est un bon musicien.

B : C'est le mélomane le plus pimpant de l'orchestre, lui.

A : Sais-tu que ce mélomane, on l'entend jusqu'à Waterloo.

B : Oh y'a le feu, il faut sonner le pompier ! La gazinière a retenti, je n'ai que cramé toute la boustifaille. On va divorcer.

A : Désormais il y aura deux bâtisses.

B : Désormais il y aura deux bâtisses et deux Saint-Nicolas.

A : Ma maison est hantée. Un sacré démon traîne dans la bâtisse.

B : Et tu sais, pour dire une villa, ils disent une quatre-faces ?

A : Ah bon ? Oh c'est super ! Ah oui parce que les maisons de là... ici toi par exemple t'as qu'une face. (Miskine).

B : Tu veux un thé?

IT97

Texte : *message* J'adore l'accent !!

A : Ma belle. Ma belle, quel accent ? Je comprends pas là, y a pas d'accent. Non mais sérieux, j'ai un accent ?

IT107

Texte : If you have 99 problems, start learning French. Now you have 4,20,19 problems.

Musique : Accordéon

IT110

Texte : on pense encore que je suis française

A : ça fait, je pense, quatre ans que je suis sur les réseaux sociaux, et y a encore des personnes, et surtout des marques qui pensent que je suis française. Alors, je ne sais pas s'il faut que je me mette à parler comme ça, en fait, pour qu'on sache que je suis de Belgique. Je sais pas s'il faut avoir un bac+6 en accent belge. Voilà, je mange des fricadelles, je suis née en Belgique. J'ai toujours vécu en Belgique. Bon, peut-être pas. C'est vrai que j'ai un petit peu voyagé, j'ai été au Portugal un petit peu pour mes études, parce que voilà, mon papa est portugais. Ensuite, j'ai également été pas mal à Paris, etc, pour les réseaux sociaux, parce que c'est vraiment très instagrammable. Mais voilà, je reste néanmoins une Belge. C'est dommage, en fait, d'en arriver

à un point où je pense qu'il faudrait que je parle comme ça, sauf que ça ne me va pas. Je n'ai jamais eu cet accent. Je ne sais même pas d'où il sort. Et puis voilà, ça ne colle pas à mon image. J'essaie de tenir une image quand même un petit peu chic, un petit peu sympathique. Mais si je dois me mettre à parler comme ça, il n'y a plus personne qui va me prendre au sérieux. Alors, je me suis dit que je pourrais aussi un petit peu faire la néerlandophone, qui essaie de parler français. Alors, je ne maîtrise aucun accent, hein, que ce soit bien clair, mais je me dis que peut-être ce serait un petit peu plus chic de me faire passer pour une flamande. Alors, on va essayer de continuer la vidéo comme ça. Mais donc, en tout cas, allez, jetez un petit coup d'œil à mon Instagram et à mon TikTok, parce que ça me ferait très plaisir. ☐ Moi, j'aimerais beaucoup travailler avec les clients en Belgique et tout ça. Mais voilà, on ne sait pas que je suis belge. Alors, j'essaie de faire de... Ik kan niet meer Frans spreken. J'essaie de faire passer un message ici, à travers cette vidéo, pour toutes les marques qui pensent encore que je suis française et non les amis. Je sais que j'ai le potentiel pour devenir vraiment une « it girl » en Belgique. Donc, n'hésitez pas, écrivez-moi et je pense qu'on peut s'entendre. En tout cas, c'est la fin de la vidéo. J'espère que le message était clair. On se retrouve très bientôt. Kusjes. Bisous.

IT111

A : C'est quoi pour vous le pire accent belge ?

B : Non, vraiment, l'accent bruxellois, ça part plus sur du français un peu péteux. Enfin moi je déteste.

A : Ah mais tu viens de Liège, toi ?

B : Oui. Ça s'entend ?

A : Ah mon Dieu, mais oui, mais de ouf.

-

C : Oh le liégeois !

A : Imite-moi un petit peu.

C : On va aller manger des boulettes, quoi.

D : Je sais pas faire ça, moi.

A : Ah mais toi aussi, t'as un accent pas mal.

-

A : Pour vous, c'est quoi le pire accent de la Belgique ?

E : L'accent de Charleroi. Ah moi je supporte pas, hein.

-

F : L'accent flamand

A : Imite-moi un peu l'accent flamand.

F : Remonte dans la voiture, hein.

-

G : Liégeois, liégeois, liégeois. Horrible.

H : Bah en vrai je dirais le même, parce que ça fait un peu beauf, quoi

-

I : Liège

J : Charleroi. Je peux avoir une gaufre au sucre ?

I : Je peux avoir une frite ici ?

IT119

A1, A2 et A3 sont des personnages joués par la même locutrice.

A : Depuis aujourd'hui, je n'ai plus une, mais deux collègues françaises. Ça donne des conversations comme ça.

A1 : X, pourquoi est-ce que dans la recette, là, on parle de trucs militaires ?

A2 : Trucs militaires ? Dans quelle recette ?

A3 : Tu parles de petits soldats, non ? Moi aussi je me suis posé la question. En fait ici, en Belgique, des petits soldats, c'est genre des bouts de pain, mais longs. Ils les coupent comme ça, et ils les trempent dans l'œuf.

A2 : Quoi, vous appelez pas ça des petits soldats, vous ?

A3 : Bah non, pourquoi on appellerait ça des petits soldats ? Ça n'a pas de sens.

A2 : Bah si, ils sont tout droit, comme ça. Comme des soldats.

A3 : Non, ça n'a pas de sens.

A1 : Non, ça n'a pas de sens.

A2 : Oui mais bon, mais à deux contre un, là, c'est pas juste en fait. Je suis sur mon territoire, ok ? Donc laissez-moi dire « petit soldat ». Moi, je trouve ça logique, ils sont tout droit.

IT122

A1, A2 et A3 sont des personnages joués par le même locuteur.

Texte : quand des Belges vont dans le sud de la France

A1 : Bonjour messieurs dames, comment allez-vous ? Bienvenue dans notre établissement. Aujourd'hui, le soleil brille ; il fait beau, il fait chaud. Les cigales et les oiseaux chantent ; la mer est d'huile. Peuchère qu'on est bien dans le Sud. Alors messieurs dames, avez-vous choisi ? Savez-vous ce que vous allez déguster ?

A2 : Oufi, vous êtes bien accueillant, hein. Il fait fort chaud par chez vous, hein. Nous on n'a pas l'habitude, hein ? Dites, avant toute chose, j'ai une petite question : vous avez ici un menu à septante-neuf euros, euh, c'est pour deux personnes, non ?

A1 : Non.

A2 : Alors, dites, autre chose. Ici, j'ai mis, euh, j'ai mis un essuie sur la chaise, pour pas salir le coussin, mais vous n'auriez pas des essuie-tout ou une loque, ou quelque chose comme ça, parce qu'il a bleffé partout. Ah oui, avec la chaleur, il bleffe, hein. Vous n'auriez pas ça ?

A1 : Certes, je vais le demander.

A2 : Non plus une petite couque, un petit bonbon pour le chien ? C'est pour pas qu'il se mette à braire en nous voyant manger, vous comprenez ? Bon, et sinon c'est quoi le plat typique chez vous qu'on peut goûter ?

A1 : Alors, notre plat typique, c'est l'aïoli avec ses pommes de terre bouillies et ses légumes vapeurs.

A2 : Ah. Mais écoutez, je vais prendre ça, ail au lit, mais mettez-moi des frites à la place, hein. Et alors, double cuisson, s'il vous plaît, sinon elles sont trop molles, hein ?

A3 : Dis, avec les frites, est-ce que tu peux mettre une andalouse et une samouraï, hein ?

A1 : Et comme boissons, qu'est-ce que je vous sers ?

A3 : Oh, bah tu mettras une Orval. Bien fraîche, s'il te plaît.

A1 : Désolé, nous n'avons pas.

A3 : Une Chimay, alors, une Chimay bleue ?

A1 : Non plus, malheureusement.

A3 : Bah, alors une Saint-Feuillien, avec la chaleur ça fera du bien par où ça passe, hein.

A1 : Euh, non plus.

A3 : Bah mets-moi un Coca alors, hein.

A2 : Allez, à tantôt, hein.

IT129

Texte : *message* Quel accent horrible.

A : « Quel accent horrible ». Mes couilles, dis, faut tout vous apprendre, ici. On ne dit pas « un accent horrible », on dit un accent horrip-, avec cinq « p ». Un peu comme l'accent nert-, avec cinq « t », ou je t'enmert-, avec cinq « t » plus un, pour toi. Sur ce, bisous, chat. Avec « z ».

IT132

Texte : Pov : le petit accent de Ciney

A : Vous voyez, moi j'ai remarqué un truc. Les gens de Ciney et des alentours, ils ont un accent. Et pourquoi personne parle de cet accent ? On est tous là à dire que les Bruxellois ont un accent, que les liégeois ont un accent, mais l'accent de Ciney, mais il s'entend de ouf. Et du coup j'ai l'impression que dans les clubs de tennis, eh bien, l'ambiance elle est différente. Genre c'est beaucoup plus animé, etc, euh, que par exemple dans les clubs au Brabant wallon, où les gens, beh tu les entends pas forcément au bord du terrain, etc. Et du coup, euh, bah voilà je trouve ça marrant. Par exemple, un jour, j'avais été faire un tournoi à Jemeppe, et voyez, c'est pas un énorme club non plus. Eh bien, genre, y avait max ambi, et les gens ils parlaient fort, et tout. Mais des fois c'était un peu déconcentrant, parce que quand tu viens pas de là, bah t'as pas forcément l'habitude. Et euh... beh du coup c'était... ma petite constatation de la soirée.

IT141

A : Mais arrête de dire que je parle mal. J'ai été à la bibliothèque, j'ai pris un beau liF. Oh, qu'il fait humiT. Il n'y a plus une feuille sur les arPes, hein. Dis, pour l'Halloween, t'as pas un peu

de maquillaCH. On a passé la semaine à OstenT. On s'est promenés sur la diK. Dis, dans ta bologanise, tu mets de la sauCH ? Bientôt il neiCH. J'en prends quand j'ai des aphtes à ma bouche. Ils sont lÉ c'est immeuP. Moi, j'aime pas la MoT, la haute couture c'est surfÉ. Faudrait que je retourne chez le dentiSS, mais j'enferme mon détertraCH. Si tu continues de dire que je parle mal, je vais te mettre ton nez dans le brin, et tu verras qu'est-ce qui sent plus mauvais, hein.

IT151

A1 et A2 sont des personnages joués par le même locuteur.

A1 : Bien le bonjour, cher monsieur.

A2 : Que dis, ma biche ?

A1 : Je ne suis pas une biche.

A2 : on va boire une chope, hein.

A1 : Je n'écoute pas Chopin.

A2 : Tu fais le biesse ou quoi, ma biche ?

A1 : Je ne comprends pas ce que vous dites.

A2 : C'est pas un boyard, petit [pia] de mes cou*lles

A1 : Je ne vous permets pas de parler de testicules de la sorte.

A2 : Nom de Dieu, dis, toi t'es vraiment un sale [djon].

IT153

Texte : 3 trucs qu'on me demande quand je dis que je suis belge

A : Trois trucs qu'on me demande quand je dis que je suis belge. Déjà le premier, le classique : « Est-ce que tu peux me faire l'accent belge ? ». Alors, les amis, l'accent que vous connaissez dans les films, l'accent hyper fort, c'est un accent wallon, et souvent un accent de Liège. À Bruxelles l'accent est beaucoup moins fort. Et aussi, et surtout, le français n'est clairement pas la langue la plus parlée en Belgique. La première langue parlée en Belgique, c'est le néerlandais, qu'on appelle aussi flamand. Là, tu vas me dire quelle est la différence entre le flamand et le néerlandais et le hollandais. Le nom de la langue, c'est le néerlandais, et c'est la même qu'on parle aux Pays-Bas. C'est juste l'accent et les mots qui changent, un peu comme en Angleterre

et aux États-Unis. Et donc par abus de langage, au lieu de dire le néerlandais de Flandres, on dit le flamand. Ensuite, on me demande souvent s'il y a beaucoup de tension sur le plan politique entre les francophones et les néerlandophones. Oui. Y a des embrouilles. Mais en même temps, imagine-toi être dans un pays où les gens ne parlent pas la même langue, c'est pas forcément un bon début pour se comprendre. Troisième et dernière chose, on me demande : « Mais est-ce qu'il y a un président, est-ce qu'il y a un roi ? En fait, on ne sait pas. ». Alors, il y a un roi en Belgique, mais clairement personne le calla. Y a quelques apparitions dans la presse people, un peu comme en Angleterre, mais je pense que les Belges pourraient clairement s'en passer. Bref, à tous mes amis belges qui me suivent, je vous fais des gros bisous.

IT154

Texte : la Belgique a encore raison

A : T'es belge et tu dis nonante ? T'as totalement raison, parce que quatre-vingt-dix, c'est incorrect. Bon bah, je vais vous expliquer. Quatre-vingt-dix, ça veut dire quatre fois vingt plus dix, donc logiquement t'as fait des maths pour dire nonante. Au fait, nonante, c'est le vrai mot, le mot logique, celui qui vient directement du latin. Continuité de trente, quarante, cinquante, soixante. Le système est cohérent du début à la fin. Mais au 17^e siècle, l'Académie française a décidé d'imposer le système des Gaulois et des Normands, qui, eux, comptaient par vingt : quatre-vingt, quatre-vingt-dix. Et du coup, toute la France a suivi, mais du coup la Belgique et la Suisse ont dit : « non merci, nous on va garder nonante parce que c'est logique ». Aujourd'hui, en Belgique, ou même en Suisse, on dit « nonante », « septante », parce que c'est plus logique, et c'est officiel. Donc à partir de maintenant, quand un Français te regarde bizarrement parce que tu dis nonante, juste dis que t'as raison, voilà. C'est tout. Ça prouve encore que les Belges... Bref.

IT159

A : Mais pourquoi tu appelles ça du sopalin, si ça essuie tout ? Si ça essuie tout, appelle ça un essuie-tout. Un essuie de bain, t'appelles ça un essuie de bain, et bah hein. Une serviette ? Mais comment veux-tu t'essuyer le corps avec une serviette ? C'est beaucoup trop petit. Non, j'ai besoin d'un essuie-tout parce que je viens de manger une couque. Une couque ? Eh bah c'est une petite viennoiserie. File-moi un peu la ramassette. Une ramassette ? Eh bien c'est ce que t'utilises avec la brosse, avant le torchon. Et un torchon, c'est... c'est une grande loque, une lavette, quoi, que j'utilise par exemple pour nettoyer mon kot. Un kot ? Eh bah un kot c'est là où je dors, et que j'étudie, d'ailleurs. Tu me rendras mes fluos ? Des fluos ? Eh bah c'est ce que

je t'ai prêté ; des marqueurs, quoi, mais fluos. Des marqueurs ? Bah des marqueurs c'est comme des bics, mais avec euh, avec une pointe plus grosse. Beh des bics, y a pas d'autre mot, c'est le truc qui s'efface avec du Tipp-Ex. Du Tipp-Ex ? Eh bien, c'est le truc que tu prends pour effacer, si t'as fait une erreur. Et en parlant d'erreur, t'as du papier collant, que je répare un truc ? Quoi, vous dites pas ça ? Du scotch ? Ah non, chez nous du scotch c'est de l'alcool. Dis, t'es bourré ou quoi ? Ah si, t'es bourré, tu comprends rien à ce que je dis depuis tantôt. Fais un peu un cumulet, pour voir ? Un cumulet ? Bah c'est ce qu'on fait à la gym, pour rouler par terre. Oula, il va dracher. Dracher ? Bah dracher c'est pleuvoir, mais très fort. Dis, arrête un peu de faire ta clinche. Une clinche ? Une clinche c'est une clenche, quoi, c'est une poignée de porte, si tu préfères. Tiens d'ailleurs, une poignée de porte, en France, vous appelez ça comment ? Une poignée de porte ? Hein ouais, ça se tient. Bon allez, la phrase suivante, si tu la comprends, je te donne une petite dragée. Le bourgmestre va prendre sa pension et sera remplacé par son premier échevin. T'as pas compris ? Eh bien je m'en doutais. Pfou, eh bien être ami avec un Français, c'est pas de tout repos, hein. C'est quoi une tringelte ? Eh bien, j'abandonne, hein. À partir de demain, je t'apprends le flamand.

Y1

A : Pleurer

B : Tchouler

A : Tchouler ? Une fermeture éclair.

B : Une tirette

A : Un téléphone

B : Un GSM

A : De la pâte à modeler

B : De la plasticine

A : Quoi ?

B : T'as jamais entendu ça ?

A : Mais non, mais on fabrique du meth, ou euh ?

B : De la plasticine

A : De la plasticine ? Se prendre une cuite.

B : Se biturer

A : Une ampoule

B : Une cloche. Une cloche que t'as au pied, genre quand t'as des nouvelles chaussures.

A : De l'adhésif

B : Papier collant

A : Une galipette

B : Un cumulet

A : Une poêle

B : Une poêle

A : Une poêle

B : Une poêle ; on a déjà eu ce débat mille fois.

A : Non

B : Ça se dit une poêle.

A : Des poils. Des poêles. Une règle.

B : Une latte

A : Une trousse

B : Un plumier

A : Un beauf

B : X

A : Un beauf

B : Baraki

A : Une baguette

B : Un pain français

A : Oui. Une serviette

B : Un essuie de bain

A : Un torchon

B : Un essuie de vaisselle

A : Un idiot

B : Une biesse

A : Cul-sec

B : Affond. C'est même un verbe, d'ailleurs.

A : Froid

B : Caillant

Y5

Texte : Les 3 mots belges d'Angèle. N°1.

A : Déjà, « nonante » et « septante ». C'est plus euh, c'est plus pour vous que je dis ça, mais c'est moins long et c'est plus simple quand tu dois, hum, téléphoner à quelqu'un et qu'il te donne son numéro. S'il commence par soixante-dix, moi j'écris soixante et dix. « Septante » c'est plus simple.

Texte : N°2

A : « D'office », ça c'est un mot qu'apparemment vous n'utilisez pas. « D'office », on va l'utiliser pour dire : « ouais c'est sûr ». Genre : « tu viens ce soir ? » « ouais, d'office ! », ou « tu crois qu'il y aura du fromage au restaurant ? », « ouais, d'office ! », genre « ouais, c'est sûr qu'il y en aura ». C'est assez pratique.

Texte : N°3

A : Nous, « tout à l'heure », on aime bien, mais y a un mot plus court et plus cool, c'est « tantôt ». « On se voit tantôt », ou « c'était tout à l'heure » genre, « à tantôt ! ».

Y7

Texte : Active les sous-titres

A : Comme vous pouvez le constater aujourd'hui, non seulement je ne suis pas seule, mais en plus je ne suis pas dans mon décor habituel. J'ai le plaisir d'être accompagnée par la plus belge des profs de français. Est-ce que tu peux te présenter, B ?

B : Bonjour, je m'appelle B et comme A, j'ai une chaîne sur YouTube où je donne des cours de français.

Ma chaîne s'appelle X.

A : Ils te connaissent déjà.

B : J'ai commencé ma chaîne il y a plus ou moins trois ans, et effectivement, je suis belge, mais je vis en France, en région parisienne depuis 2016.

A : Juste à côté de chez moi, on est voisines. Donc tu es belge. C'est la première fois qu'on va parler des différences entre la Belgique et la France. Surtout au niveau du lexique. Parce qu'il y a des mots qui sont complètement différents. Est-ce que tu peux nous dire quelques mots sur la Belgique ? D'où tu viens ? Et quelles sont les langues qui sont parlées en Belgique ?

B : Donc la Belgique, c'est un tout petit pays juste au-dessus de la France. Avec trois langues officielles. Le français, le néerlandais ou le flamand et l'allemand. Donc, malgré qu'on soit voisins avec la France, c'est vrai qu'il y a énormément de spécificités dans le français de Belgique. Il y a plein de mots ou des constructions de phrases qui sont différentes du français officiel, du français de France. Moi, je viens de la partie francophone de Wallonie, d'une ville qui s'appelle Namur.

A : On le mettra sur la carte.

B : Donc j'ai grandi à Namur et ensuite j'ai vécu à Bruxelles pendant environ sept ans.

A : D'ailleurs, on m'a posé la question sous une vidéo parce que j'ai dit BruXelles. Donc je demande à la grande spécialiste, est-ce qu'on dit BruXelles ou BruSelles ?

B : Non, on dit BruSelles.

A : Mais tous les Français disent Bruxelles.

B : C'est vrai qu'en fait, souvent, c'est comme ça qu'on repère si des gens sont français ou belges, c'est s'ils disent Bruxelles. S'ils disent ça, on sait tout de suite que c'est pas des vrais Belges.

A : C'est vrai, j'ai toujours dit BruXelles et je l'ai dit dans une ancienne vidéo, donc pardon à tous les Belges.

B : Mais heureusement, maintenant, il y a la chanson d'Angèle, « Bruxelles, je t'aime », où maintenant tout le monde est au courant qu'on dit bien Bruxelles.

A : C'est vrai, très belle chanson que je vous recommande d'écouter. Donc on va commencer par exemple. Nous, en France, quand on est dans une file d'attente, on dit qu'on fait la queue.

Comment tu vas dire ça, toi, en Belgique ?

B : En Belgique, on va toujours dire faire la file. Faire la file. Ou être dans la file si vous êtes en train d'attendre.

A : Je fais la file, je suis dans la file. Alors que nous, on dira plutôt : « je fais la queue, je suis dans la queue ». Si on parle maintenant de nourriture, pour nous, le repas du midi, c'est le déjeuner. Et pour toi, en Belgique ?

B : En Belgique, c'est le dîner.

A : Ça, c'est vraiment, vraiment bizarre pour nous puisque le dîner, c'est le soir. Et pour toi, le dîner, alors, c'est quoi ?

B : C'est le souper.

A : Le souper, donc le moment où on mange de la soupe.

B : Oui, on peut manger autre chose, mais je pense que ça doit venir de là. Il y a un lien, oui, sûrement. Oui, mais en France, par contre, vous dites, donc les repas, vous dites aussi déjeuner parfois pour le matin et pas toujours petit-déjeuner.

A : C'est vrai.

B : Nous, très souvent, on va dire déjeuner, dîner, souper.

A : Parce que déjeuner, par définition, c'est finir le jeûne. Donc, le jeûne, c'est la période où on ne mange pas. Donc, on déjeune le matin. Mais il faudrait dire le petit déjeuner, le déjeuner et le dîner. Donc, en Belgique, c'est le déjeuner, le dîner et le souper. Justement, je suis sur mon téléphone portable. Toi, tu ne dis pas un téléphone portable.

B : En Belgique, c'est un GSM.

A : GSM.

B : Oui.

A : Donc, en Belgique, le GSM et en France, le portable ou téléphone portable. Voilà un mot qui m'intéresse beaucoup, que j'ai entendu plusieurs fois. Nous, quand on quitte quelqu'un mais qu'on va le revoir bientôt, on dit « à tout à l'heure ». Ou même « à toute ». Et toi, qu'est-ce que tu dis ?

B : En Belgique, on dit « à tantôt ».

A : C'est beaucoup plus court.

B : C'est vrai que c'est très caractéristique du Belge. Ouais, à tantôt, on le dit tout le temps, plusieurs fois par jour, tous les jours.

A : C'est vrai que nous, en France, on utilise souvent le verbe pouvoir pour demander « Est-ce que tu peux faire quelque chose ? Est-ce que tu peux éteindre la lampe ? Est-ce que tu peux fermer la porte ? ». Et je sais qu'en Belgique, ce n'est pas la même chose et ça peut créer des situations vraiment compliquées, des quiproquos.

B : Oui, en Belgique, on utilise plus le verbe savoir dans la vie de tous les jours à la place de pouvoir en France. Un jour, au bureau, quand j'ai commencé à travailler en France, j'ai demandé à une collègue « est-ce que tu sais allumer l'ordinateur ? », et en fait, elle s'est un peu énervée contre moi parce qu'elle m'a dit « évidemment, je sais allumer l'ordinateur, je ne suis pas complètement stupide ». Et moi, je n'ai pas compris. Et en fait, elle pensait que je remettais en doute ses compétences, que je pensais qu'elle n'était pas capable d'allumer l'ordinateur. Alors que pour moi, ça voulait simplement dire « est-ce que tu peux allumer l'ordinateur ? Fais-le ». C'est vrai que c'était un quiproquo, c'était un peu amusant. J'ai dû lui expliquer que j'étais sûre qu'elle avait la compétence d'allumer un ordinateur. C'est le genre de situation qui peut arriver quand on ne maîtrise pas le vocabulaire d'une région.

A : C'était un bel exemple d'une Belge à Paris dans le monde du travail. Tu as dû vivre pas mal de situations comme ça, non ?

B : Quelques-unes. C'est vrai que parfois, mes collègues ne me comprenaient pas, ils disaient juste « oui » et après, ils ne faisaient pas du tout... Enfin, la suite de la situation n'était pas cohérente. Et même encore aujourd'hui, il y a des mots qui ne s'utilisent pas tous les jours, où

j'ai pas connaissance que ce ne sont pas les mêmes mots en France et en Belgique. Des expressions, même avec mon mari, que j'utilisais récemment, où il me dit « Quoi, qu'est-ce que tu dis ? ». Je dis que c'est évident. Et en fait, non, ce n'est pas évident, c'est un belgicisme. Et je n'en ai pas conscience.

A : Parlons maintenant de cheveux. Quelqu'un qui a les cheveux bouclés. Qu'est-ce que tu dirais toi ?

B : En Belgique, très souvent, on dit des cheveux crolés.

A : Crolés. Je n'ai jamais entendu ça.

B : On peut dire bouclés, mais souvent, on utilise crolé, des croles.

A : Ah, des croles pour des boucles. Et comment tu dis, B, en Belgique, le maire du village ?

B : En Belgique, ce mot n'existe pas du tout, un maire. On dit un bourgmestre.

A : Un bourgmestre.

B : Un bourgmestre. Je crois qu'en fait, c'est le maître du bourg. Je n'ai pas l'étymologie exacte, mais je peux imaginer que ça vient de là. Mais on ne dit pas non plus une mairie. On va dire soit la commune, la maison communale. On ne dit pas une mairie.

A : En France, si je sors de mon bain ou de ma douche, je vais prendre une serviette de bain pour éponger l'eau. Toi, qu'est-ce que tu vas prendre ?

B : En Belgique, on prend un essuie.

A : Et si je veux essuyer la vaisselle, je prends un torchon.

B : Et nous, on prend un essuie. Si on doit préciser en fonction du contexte, on dira essuie de vaisselle.

A : D'accord. Donc pour vous, c'est essuie, tout ce qui essuie. Alors que nous, il y a des mots. On va au plus simple. Et pour faire le ménage, on va prendre une serpillère pour laver le sol.

B : Et nous, là, ça va être un torchon. Donc là, ça peut poser problème parce que les mots sont utilisés, mais ne veulent pas dire la même chose.

A : Des contextes proches, donc je pense qu'on pourrait se comprendre.

B : Oui.

A : Le mot n'est pas le même pour désigner l'objet. Alors, je prends un stylo dans ma trousse. Car ceci, en français, est une trousse. On range ses stylos.

B : Et en Belgique, on va appeler ça un plumier. Je pense à nouveau que ça vient de l'époque où on écrivait avec... avec des stylos-plume et de l'encre. Exactement. Mais chez nous, c'est resté. On va appeler ça un plumier.

A : Pour fermer ton plumier...

B : C'est une très bonne transition.

A : Pour nous, ça s'appelle une fermeture éclair.

B : En Belgique, c'est une tirette.

A : Une tirette.

B : Parce qu'on tire.

A : Et nous, fermeture, parce que ça ferme. Et éclair, je ne sais pas. Parce que c'est le bruit ou c'est rapide.

B : Oui, peut-être.

A : Tu connais peut-être le mot colocation. Faire une colocation. Ça veut dire vivre avec plusieurs étudiants dans le même appartement, par exemple. Et je crois que le mot est complètement différent en Belgique. Beaucoup plus court.

B : Ouais, en Belgique, on appelle ça un kot.

A : Un kot

B : K-O-T.

A : Est-ce que tu sais pourquoi on appelle ça un kot?

B : Non, mais peut-être que ça vient du flamand. Mais effectivement, c'est beaucoup plus rapide de dire un kot que de dire une...

A : Un kot, du coup?

B : Un kot, oui.

A : Donc le mot est masculin, alors qu'en français, c'est féminin.

B : Oui, en plus.

A : Et comment tu dis colocataire, donc? Parce qu'une colocation, c'est un kot, mais quelqu'un qui vit avec toi dans l'appartement?

B : Pour un garçon, on dit un cokotteur. Et pour une fille, on dit une cokotteuse.

A : C'est trop mignon. Cokotteur.

B : Ouais, en fait, j'avais jamais réfléchi, mais c'est hyper mignon.

A : Ouais. Alors que nous, c'est un peu froid. C'est un colocataire. Mon colocataire, ou alors, on peut le tronquer et dire mon coloc. Donc, par exemple, si je veux chercher une colocation en Belgique...Je vais écrire une petite annonce en disant je suis étudiante et je cherche une kot.

B : Je cherche un kot.

A : Je cherche un kot, oui, pardon.

B : Mais si tu mets « colocation », tout le monde va te comprendre. En fait, en Belgique, on a les chaînes de télévision françaises. En tout cas, on a TF1, France 2, France 3. Et énormément de programmes qui sont, par exemple, sur M6, qui vont être diffusés sur d'autres chaînes en Belgique.

A : D'accord.

B : Donc, en fait, nous, on est assez familiers de tous ces mots français.

A : Vous nous comprenez très bien.

B : Voilà, on comprend très bien.

A : Alors que...

B : Oui, l'inverse n'est pas forcément vrai. Donc en Belgique, on peut quand même utiliser les mots du français de France, même si on a nos propres mots.

A : C'est vrai que nous, on est beaucoup moins exposés au français de Belgique. À part par la chanson, il y a beaucoup de chanteurs. Je pense notamment à Angèle, Stromae. Mais tout ce vocabulaire, moi, je l'apprends en même temps que vous. Parce que je ne l'ai jamais entendu.

B : Ce n'est pas du tout grave d'utiliser les mots français, mais c'est vrai que ça fait plaisir dès qu'on entend des petits, des petits mots belges. Ça fait toujours plaisir.

A : Et est-ce qu'on peut parler du sujet qui nous préoccupe tous? Les chiffres.

B : Ah oui, je savais que tu allais parler de ça. J'allais justement dire les chiffres, ça, ça fait vraiment plaisir.

A : Parce que vous savez que le système de chiffres devient très compliqué en français. À partir de soixante, soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix, il faut faire des maths, des multiplications, des additions. Or, nos amis les Belges ont trouvé un système beaucoup plus simple et logique, je dois l'avouer. Par exemple, B, comment tu dis soixante ?

B : Soixante, C'est soixante.

A : Soixante, C'est soixante. Jusque-là, tout va bien. Comment tu dis soixante-dix ?

B : Septante.

A : Septante. Ce qui paraît vraiment logique, qu'on passe de soixante à septante .Alors que nous, on fait soixante plus dix. Soixante-dix. Comment tu dis quatre-vingts ?

B : Quatre-vingts.

A : Ça, ça reste comme en France. OK. Et quatre-vingt-dix ?

B : Nonante.

A : Nonante. Là encore, je comprends tout à fait la logique de septante, nonante, alors que nous, c'est quatre-vingt-dix, donc quatre fois vingt plus dix.

B : Pour moi c'est très très très très compliqué, même si ça fait des années que je vis en France, les chiffres c'est vraiment le truc où... J'y arrive pas. Surtout, il y a quelque chose, pour moi, c'est le pire. Quand j'étais dans mon ancien travail et que je décrochais le téléphone pour quelqu'un d'autre et que je devais noter un numéro de téléphone, en fait, je ne savais jamais si les gens disaient, par exemple, soixante et puis douze, ou s'ils disaient soixante-douze. Et donc, j'arrivais jamais à...J'étais super stressée à chaque fois. Je faisais presque une crise d'angoisse dès que je devais noter un chiffre. Et comme tu disais, en fait, moi, si on me dit, je sais pas, quatre-vingt... quatre-vingt-quinze, je dois calculer dans ma tête. Oui, c'est hyper difficile. Et pareil, quand je dois donner mon âge, je suis née en 1991. Pour moi, c'est super compliqué. Et chaque fois, je me dis, les gens doivent me trouver bizarre. Ils pensent que j'hésite sur mon année de naissance. Mais c'est juste que je dois calculer.

A : C'est intéressant, donc en France, on dirait 1991.Et toi, comment tu dis en Belgique?

B : 1991.

A : Vous voyez, rassurez-vous, parce que même B, qui est professeure de français, a des difficultés avec notre système de chiffres, donc c'est plutôt rassurant quand même. Moi, je suis née en 1997, donc 1997.

B : Ouais, exactement.

A : Tout simplement. Voilà, nous avons terminé cette vidéo sur les belgicisms. J'espère que vous aurez apprécié autant que moi découvrir cette partie de la francophonie que j'adore. Je ne suis jamais allée en Belgique, mais c'est dans ma liste vraiment parce que ça a l'air un pays tellement chaleureux, tellement accueillant. Merci beaucoup B.

B : Avec plaisir.

A : Je vous recommande d'aller sur la chaîne de B, X puisqu'on va sortir une nouvelle vidéo la semaine prochaine ensemble sur les expressions typiquement belges. Je vais essayer de deviner la signification mais je pense que ça va être hyper compliqué. On se retrouve bientôt dans une prochaine vidéo. Prenez bien soin de vous. Salut !

B : Au revoir. Oui, ça aussi, j'ai oublié. Ça te goûte ? Ça, je le disais tout le temps quand j'arrivais. Les gens ne comprenaient pas. Ça te goûte ? Est-ce que ça a bon goût pour toi ? Est-ce que...

A : Ça te plaît ?

B : Oui, est-ce que ça te plaît ? Mais que pour la nourriture.

Y8

A : Bonjour à tous, il y a quelques mois nous avons découvert les expressions françaises selon les régions. Y en a qui disaient, par exemple, tancarville au lieu que étendoir. Évidemment, on a le légendaire, pain au chocolat ou chocolatine. Il faudrait arrêter le débat d'ailleurs, un jour. On a fait à peu près le tour des expressions françaises, et il y en a encore évidemment, on pourrait faire une autre vidéo, mais je me suis dit qu'il serait bien de s'étendre au monde. Du coup, aujourd'hui, mesdames et messieurs, on va essayer... Parce que, bon, moi je ne connais pas beaucoup, voire pas du tout, et toi je pense que non plus, mais on va essayer de décrypter, découvrir les expressions belges. Très, très important si il y a des expressions que vous connaissez dans la vidéo, que vous dites que vous ne dites pas, etc. Bref, n'hésitez pas à débattre dans les commentaires, dites-nous ce que vous vous dites, ce que vous ne dites pas, ce que vous

trouvez bête, pas bête, pas dans le jugement évidemment, c'est des avis, sans juger des gens, évidemment. Mais n'hésitez pas, faites-vous plaisir. C'est le lieu, c'est l'endroit. Ça peut être la guerre. Allons-y.

B : Ne nous insultez pas si on est inculte, on n'a jamais vécu en Belgique et on ne connaît pas de Belges. Donc on parle pas le belge.

A : Oui, c'est vrai. Jingle avec plein de frites.

B : C'est hyper cliché. J'espère que les Belges ont de l'humour.

A : J'espère aussi.

Texte : on réagit aux expressions belges

A : À Hout-Si-Plou. Non mais, on va jamais trouver.

B : C'est des mots français, ou c'est flamand ?

A : Ah mais j'en sais rien, moi.

B : À Hout-Si-Plou, y a aucun mot qui est français à part le « à ». Bah, il pleut, hein.

A : Ouais, il pleut. Tu vois... Y a plouf, quoi.

B : Tu vois, j' imagine quelqu'un qui est comme ça : « à Hout-si-plouf ! ». Tu vois ? Ah beh non, il pleut.

A : Attends, mais comment tu dirais ça ?

B : ça doit être genre : « il pleut comme vache qui pisse », ou un truc comme ça.

A : Ah tu penses ?

B : A Hout-Si-Plou.

A : En fait, je vois pas ce que ça peut vouloir dire d'autre.

B : Moi, ça me fait beaucoup rire. Je comprends pas la composition des mots.

A : Mais là tu te moques.

B : Non, c'est rigolo, c'est mignon,

A : ça fait un peu créole.

B : Oui.

A : Tu vois? Ça me rappelle...

B : Tu vois ton père dire ça en fait!

A : Aoussiplou! Ouais, attention, on va pas jouer au foot hein, Aoussiplou! C'est clairement ça rentre, ça rentre dans la case créole, ça passe crème! Alors, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Dans un trou perdu!

B : Ah c'est genre à Perpète-les-oisillons, genre c'est leur Perpète-aux-oisillons, tu vois.

A : T'es sûre que c'est pas en mode, t'es dans un coin paumé genre.

B : Bah si c'est ça, mais c'est genre comme nous, on dit c'est à Perpète-les-Oisillons, c'est genre, c'est dans un trou perdu.

A : Mais à Perpète-les-oisillons ça veut pas dire que c'est un trou perdu, ça veut dire que c'est loin.

B : Non mais ça veut dire que c'est loin et perdu.

A : Oui, mais quand tu dis, par exemple, t'es dans une ville, ok ? Et c'est paumé de fou, tu dis p*tain là je suis dans un trou perdu. Tu dis pas p*tain là je suis à Perpète-les-oies.

B : Bah, ça dépend, si t'es au fin fond de la campagne et qu'il y a rien autour, si.

A : Bah non. À Perpète-les-oies, c'est pour dire que c'est très loin, mais pas que c'est un trou perdu.

B : Non.

A : Mais bien sûr que si. Mais sinon, ils vont débattre, là. Je vous en supplie, soutenez-moi. Dites-moi que j'ai raison. Elle est folle, elle, hein.

B : Nom de lieu imaginaire employé pour signifier qu'une personne habite dans un lieu isolé, difficile d'accès, un bled, un trou perdu.

A : Bah il vit loin quoi.

B : A perpète les oies, ça veut dire qu'il est perdu au milieu de sa cambrousse, il y a un arbre et il y a sa maison !

A : Elle dit n'importe quoi.

B : Mais... mais c'est la définition.

A : B c'est pas grave.

B : Tu sais qu'il y a un truc où j'ai horreur, c'est que je m'en fous d'avoir tort. Mais je déteste quand j'ai raison et qu'on me fait croire que j'ai tort.

A : Non mais...

B : Mais c'est la définition du vent! A Perpète-les-oies, à Perpète-les-oisillons, ça veut dire que c'est perdu dans la cambrousse!

A : Chut, arrête de crier B. Allez, on va continuer, d'accord ? Eh bé. Jouer avec les pieds de... C'est une phrase, carrément. Il n'y a même plus d'expression.

B : Ah, bah, c'est « jeu de main, jeu de vilain ».

A : Ah

B : Je sais pas, j'invente des trucs. Jouer avec les pieds de...C'est quoi, la fin?

A : Bah oui, c'est une phrase.

B : Jouer avec les pieds de papy ? C'est bizarre, tu vois ? Genre.

A : C'est une devinette. Attends, j'ai envie de savoir tout de suite. Abuser de la patience de... Ah, genre, par exemple, tu persistes à me dire que t'as raison, moi je vais te dire, ouais, tu joues avec les pieds de ta mère, en mode tu cherches à avoir raison avec ta mère, tu vois.

B : Ouais, c'est marrant, ouais. C'est une expression qui te correspond à 100%.

A : C'est-à-dire ?

B : Tu fais semblant que t'as raison alors que t'as tort.

A : Je comprends pas ce que tu dis.

B : Je suis frustrée. C'est quand même des drôles d'expressions. C'est très imaginaire.

A : En vrai, ça me choque pas. Là, c'est logique, jouer avec les pieds de... C'est, tu joues avec la patience de machin, tu vois. Par exemple, tes parents, ils t'ont jamais dit « Arrête d'être dans mes pieds », là.

B : Dans mes pattes ?

A : Oui, ou traîner dans mes pieds, on s'en bat les cou*lles, moi, ils disaient mes pieds, mais...

B : Quoi ?

A : Bien sûr.

B : C'est traîner dans les pattes.

A : Mais pas forcément. C'est traîner dans les pieds aussi.

B : Non, dans les pieds, ça se dit pas.

A : Mais les pattes, t'es un chien, même.

B : Mais toi, t'es du 17^e siècle. Oh, genre, il arrêta de traîner dans les pieds.

A : Je préfère bien dans les pieds parce que j'ai des pieds, plutôt que des pattes alors que j'en ai pas!

B : On est des animaux qui restent à une patte comme tout le monde. Je te rappelle qu'avant on était des singes, on avait des grosses pattes.

A : Il y en a, ils le sont encore.

B : Je suis une guenon? C'est la femme du singe.

A : Ah ouais?

B : Tu connais même pas la femme du singe. Retourne en CP.

A : Je retourne pas. Nonante ! Ah bah le connu, le classico !

B : Euh ça veut dire quoi? Quatre-vingt-dix ?

A : Nonante, c'est pas neuf ?

B : Non parce que quand ils disent « dans les années quatre-vingt-dix », c'est dans les années nonante. Donc je pense que c'est nonante, c'est pas neuf.

A : Ah ouais? Mais pourquoi 90 ils le diraient différemment et tous les autres c'est ok?

B : Non parce que soixante-dix, ils le disent pas soixante-dix, ils disent septante ou un truc comme ça.

A : Ah ouais t'as raison! P*tain heureusement qu'on fait pas un concours parce que j'aurais perdu aujourd'hui. Calme-toi.

B : Mes frérots les Belges! Mais comment vous disent...Comment vous disent?

A : Comment vous disent ? Elle est devenue belge!

B : Comment vous dites soixante-dix, septante?

A : Bah tape!

B : Septante! P*tain! Eh, je suis en traducteur belge moi!

A : Mais attends, mais je suis choqué, pourquoi t'arrives tout là? D'habitude t'es nulle!

B : J'ai eu l'explication ! En fait les Belges, vous utilisez le vieux français parce que nonante et septante c'est ce que les Français on disait au je sais plus combien de siècles. Et en fait au 14e siècle nous on a changé pour soixante-dix mais vous vous êtes resté avec septante.

A :Après si je peux me permettre pour moi...

B : C'est génial !

A : C'est juste une région un peu paumée de France.

B : Tu peux pas dire ça. Tu veux qu'on nous décapite ?

A : Non, mais si je peux me permettre.

B : Non, mais tu peux pas. Tu te rends pas compte de l'impact que tes mots vont avoir. On va avoir une guerre mondiale, ils vont venir chez nous, ils vont nous guillotiner.

A : Pour moi, c'est un département de la France.

B : Non, non, non, mais non! C'est un pays!

A : Mais tu vois ce que je veux dire?

B : Non, je cautionne pas.

A : Pour moi, c'est l'Alsace.

B : Vous êtes un grand pays.

A : C'est tout pareil, tu vois.

B : Mais n'importe quoi, A. C'est pas la même culture, pas le même...Non, c'est pas vrai.

A : Ah ah ah ah. C'est pas vrai !

B : Sinon, ça revient à dire que les Français ont inventé les frites ! Faut pas dire ça non plus ! Non ! Ah surtout pas ! Alors là, c'est encore pire !

A : Bah, c'est quand même...

B : Ne pas avoir toutes ses frites dans le même sachet. Ça, ça veut dire « ne pas avoir toutes les idées dans le bocal », tu vois.

A : C'est pas, genre, tout mettre dans le même panier?

B : Oui, c'est ce que j'allais dire aussi. C'est soit ça, soit t'as pas les idées bien en place, tu vois. Ne pas avoir toutes ses frites dans le même sachet.

A : Ne pas avoir toutes ses frites dans le même sachet.

B : T'as répété une chose que moi, c'est...

A : Ouais, je pense que c'est...Ouais euh...

B : Ne pas mettre toutes ses billes dans le même sac.

A : [...]

B : Oh, dans la vie de ma mère.

A : Moi, je dis ne pas mettre tout dans le même panier, quoi. Ne pas mettre ses billes dans le même sac.

B : Toutes ses billes dans le même sac. Ça veut dire que tu ne mises pas tout sur une seule chose.

A : Ne pas avoir toute sa tête. P*tain! Bien joué! Et pourquoi ils n'arrêtent pas avec leurs frites ?

B : Il y a une certaine obsession de la frite.

A : C'est comme s'ils nous disaient, on n'a pas la même baguette dans toute la boulangerie, là.

A : Ça n'a aucun sens. Essuie de bain, de vaisselle ! Tout ça pour dire un torchon ! Calmez-vous !

B : Bah oui, c'est un torchon.

A : Mais c'est trop facile là si c'est ça ! Serviette, torchon. P*tain on est vraiment trop fort !

B : Je constate que les Belges, en fait, vous avez une façon de dire les expressions qui est très logique. C'est-à-dire que nous on sort des mots genre torchon. Eux ils ont essuie de bain. Bah oui, ça essuie après le bain.

A : Ah mais c'est deux ! Ok, pour moi c'était essuie de bain de vaisselle, tout était ensemble !

B : Mais non, il y a une barre.

A : C'est pour ça que je me suis dit ils appellent ça une serviette. Parce que c'est une serviette, et c'est la vaisselle donc c'est le torchon tu vois.

B : En fait les Belges ont un français soutenu. Essuie de bain.

A : À l'écrit seulement alors.

B : Mais tu veux qu'ils nous tuent, les Belges?

A : Bah non mais wesh!

B : Personne va te dire, « Peux-tu me passer l'essuie ? » en France. C'est « wesh, passe la serviette c*nne ».

A : Personne parle comme ça.

B : Ah, beaucoup, beaucoup d'entre vous, je vous vois sur les réseaux, vous parlez mal.

A : Mais pas du tout.

B : A, quand je suis dans la rue on dit pas « bonjour jeune demoiselle », on dit « sal... »

A : Non, mais non, tu mens ! Et on dirait « gente demoiselle », tu trouverais ça bizarre ? Tu diras...

B : Oh, gentleman !

A : Mais ta gu*u!e!

B : Tu rigoles, mais moi ça me ferait grave plaisir!

A : Mais [...], c'est bon.

B : Et bah moi, je suis pour qu'on revienne à un peu plus d'effort dans la construction de phrases, tu vois. Mais ça c'est la faute de la télé réalité, non ? Toujours la faute de la télé réalité, de toute façon.

A : Espèce de courtisane. Ouais, c'est ça, ouais. Mais c'est bien dit, alors ça va, ça passe.

B : Bah oui, ça me choque moins, tu vois.

A : Elle est malade, celle-là.

B : La farde. C'est la foire.

A : C'est le youtubeur. David Lafarde Pokémon. Du coup, la farde. Pour toi, c'est la fête foraine ?

B : Je sais pas. J'ai un cerveau qui fonctionne en mode, il y a des lettres qui ressemblent, c'est forcément ça.

A : Je pense que c'est la fête, genre, tu sais, la bringue un peu. P*tain, ce week-end, j'ai fait la farde.

B : Je pense que ça n'a rien à voir avec la fête, en fait. Farde. La farde. Si ça tombe, c'est un verbe.

A : On dirait que t'es en enquête policière. Ouais. Le farde, qu'est-ce qu'il a bien pu vouloir dire sur ce papier en tuant la mamie. Classeur !

B : ça n'a rien à voir.

A : Moi je trouvais que ça bien le fait de dire j'ai fait la farde tout le week-end. Et du coup j'ai fait le classeur, ça veut rien dire quoi.

B : Du coup, est-ce que c'est un verbe? Genre au lieu de dire « je classe mes fiches », tu dis, « je farde mes fiches »?

A : Ah p*tain j'avoue!

B : Parce que nous « classeur », il y a le verbe classer.

A : C'est vrai, est-ce que vous vous dites, « nous fardons » ? C'est trop intéressant en vrai. Tirette.

B : Ah bah c'est la chasse d'eau ça.

A : P*tain mais laisse-moi jouer un peu, j'allais le dire !

B : Pardon ?

A : C'est insupportable !

B : Vas-y, recommence.

A : Non, j'ai plus envie.

B : De toute façon, c'est pas ça.

A : Mais c'est sûr que c'est ça!

B : Bah non!

A : Si c'est pas ça, c'est une poignée, en tous les cas on appuie dessus.

B : Ah bah oui, il y a peut-être une poignée, c'est peut-être ça.

A : Fais pas genre, c'est pas ça.

B : C'est peut-être une cloche. Ah ! Surprise ! Tu vois je me suis trompée c'était pas une...

A : La honte.

B : Tu m'as écoutée.

A : Mais la honte.

B : Et je t'ai rendu en erreur.

A : Mais la honte, tu vois.

B : Mais la honte à toi, t'es manipulable, influençable.

A : Ouais.

B : Gamin, va.

A : Oh beh ça va hé.

B : Tu dis un zip?

A : Non

B : Fermeture éclair, ça vient d'où ? Parce que c'est rapide comme l'éclair, ça fait...Comme ça?

A : Ouais, je pense.

B : Mais nous, on est [...], on est perchés.

A : La tirette, c'est logique, ce que tu tires, mais le plus logique, c'est le zip. C'est ce que ça fait, le bruit, ça fait...C'est le plus logique.

B : Mais c'est comme si dans ce cas, on appelle un chien un waf-waf. Ça n'a aucun sens. Tu ne nommes pas les objets par des onomatopées. Mais c'est comme si la bouteille de coca, je l'appelais... psch. Tu bois du psch.

A : Mais ça me choque pas!

B : Mais donc c'est comme s'ils appelaient les sodas, les psch !

A : Mais qu'est-ce qu'on dirait ? Je comprends pas de quoi on parle!

B : C'est que tu peux pas appeler ça en zip parce que ça dit zip!

A : Ah c'est ça le problème. Ah ouais mais je suis d'accord, mais ça me choque pas non plus.

B : Ah bah voilà, sinon tous les objets on les nomme par les bruits qu'ils font.

A : Tu préfères fermeture éclair ?

B : Oui ! Le jugement ! Tu vas vraiment dire ça, mais ta gueule.

A : Bah écoutez, n'hésitez pas à me dire ce que vous dites chez vous. Moi, zip, ça me choque pas. Non, peut-être.

B : Bah non, peut-être, hein.

A : Bah c'est une phrase, finalement, là.

B : Ça veut dire oui chez les Belges, c'est ça ? Y a une entourloupe dans le truc ? C'est ta mère qui te disait : «Maman, on peut acheter une PS4?». Peut-être, non, peut-être. Tu vois, c'est genre non, mais je te mets un peut-être comme ça, tu fermes ta gueule!

A : Oui, bien sûr, non mais faut aller se faire enc...

B : Ils jouent à ni oui ni non ? Ils ont pas le droit de dire oui ?

A : Non, peut-être, ça veut dire oui, bien sûr.

B : C'est le jeu des inversés.

A : Ça t'a plu la journée au parc ? Non, peut-être. Ok suspense. Non mais ça n'a aucun sens. Le pissodrome, c'est quand même pas les toilettes. C'est horrible. Je vais au pissodrome deux secondes. C'est vraiment, c'est l'endroit où tout le monde pisse quoi.

B : Moi je trouve ça drôle.

A : Ouais, c'est l'urinoir, ouais, ça, ça me choque pas. Pissodrome, c'est dégueulasse comme mot.

B : Bah l'image des urinoirs. Et attends, en vrai, le mot urinoir est pire que pissodrome.

A : Les deux c'est...

B : Urinoir.

A : Ouais mais le mot pisse, moi j'ai beaucoup de mal. Je préfère le mot urine à pisse.

B : Ah bah pas moi.

A : Un enfant qui va me dire je vais uriner, ça me choque moins qu'un enfant qui va me dire je vais pisser.

B : Ah bah tu vois, moi par contre le mot uriner, il me tire les oreilles.

A : Mais pisser ! On est où ? À la campagne , pour parler comme ça ?

B : Toi, quand tu vas aux toilettes, tu dis « je vais uriner » ?

A : Je dis « je vais aux toilettes ».

B : Je préfère « pisser » que « uriner ».

A : Ah non, horrible.

B : Guindailler.

A : GuIndailler, non? Non, ça serait breton du coup.

B : Arrête, avec ton breton.

A : Bah ça ressemble, hein.

B : C'est peut-être genre, festoyer ou aller faire la fête. Ou alors c'est chamailler.

A : Draguer. J'ai guindaillé des meufs tout à l'heure.

B : C'est bizarre. Je trouve que c'est assez violent.

A : Ouais, c'était violent un peu, bien sûr.

B : J'ai guindaillé.

A : Moi, je reste sur draguer. Et toi?

B : Je suis d'accord avec toi, ça a beaucoup de sens, mais vas-y, pour être fair-play, je vais dire faire la fête. Oh ! C'est incroyable.

A : P*tain, je suis dégoûté.

B : Surtout utilisé pour les soirées étudiantes.

A : Mais c'est horrible !

B : Eh, ce soir, on va aller guindailler, mon pote !

A : En fait, j'ai vraiment l'impression d'être en 1800, quoi. C'est ouf! Depuis tout à l'heure. Vraiment, c'est une vieille façon de parler, je trouve. Sans être méchant ou juger.

B : Mais ce qui me choque, c'est que du coup, là c'est les jeunes qui l'utilisent, parce que soirée étudiante c'est pas ton père qui va dire ah hier t'as bien guindaillé.

A : Ouais ça me choque, ouais. Je suis tellement habitué à la façon de parler couramment en France et tout, que ça me choque vraiment que des gens parlent comme ça.

B : Mais du coup c'est là où je me rends compte que vraiment, la langue française a beaucoup perdu, tu vois, en termes d'éloquence.

A : Oui, je vois ce que tu veux dire.

B : Moi j'aimerais bien qu'on reparle comme ça, tu vois.

A : Ah ouais?

B : Allons guindailler, camarade !

A : Non ! On dirait le nom d'un [...].

B : Moi ça me fait penser à Eureka.

A : Ça me fait penser à une marque de parfum de luxe quoi, genre...

B : L'Horeca.

A : Ouais. Tu mets de l'Horeca toi ou pas? Là pour le coup je trouverai jamais, c'est sûr et certain. L'hôtellerie, la restauration, café, mais ça veut tout dire !

B : Ah mais parce qu'en gros ils ont pris les deux premières lettres de hôtellerie, les deux premières lettres de restaurant, et ils ont fait un mot.

A : Ah ! C'est pour les hôtels qui font café et resto en même temps, en fait.

B : Mais attends, ça se trouve, ils font ça avec plein de mots, c'est incroyable.

A : Faut aller se faire soigner, hein.

B :Bah non mais je trouve ça génial!

A : Mais c'est...c'est taré!

B : Mais est-ce que c'est dans le dictionnaire ?

A : Bah dans le dictionnaire belge, oui. Je pense que c'est un équivalent de Ibis. Genre c'est une marque, tu vois.

B : Tu vois, nous il y a plein de mots qu'on dit. Est-ce que tu vas au motel, tu vois, des trucs comme ça, qui ne sont pas dans le dictionnaire. Bah c'est ma question. Est-ce que l'Horeca est un mot validé par le dictionnaire belge?

A : Au vu de la majuscule, je pense que c'est une marque. Faire de son nez...

B : Me dis pas que c'est faire de son mieux quand même.

A : Non, est-ce que c'est pas plutôt ne pas voir plus loin de son nez, du bout de son nez ?

B : Ah si, ça doit être ça.

A : Tu vois, genre penser qu'à soi un peu.

B : Ah, être égoïste ?

A : [...]

B : Là je suis curieuse là.

A : Être arrogant.

B : Ah bien joué! Toi t'étais vraiment très très proche.

A : Bah y'en a plein qui... faire de leur nez là.

B : Tu fais ton nez des fois, non?

A : Tu me trouves arrogant, des fois ?

B : Non.

A : Tu pourrais te dire, hein.

B : Tu pourrais te dire ? Vas-y, dis ! Non non, pas arrogant mais t'as...

A : Un petit air prétentieux?

B : Insolent. Pour moi, l'insolence c'est relatif à l'enfance tu vois genre c'est les petits garçons insolents, en mode ils sont un peu, tu sais, ils te regardent un peu de haut avec le bout du nez haut alors que c'est encore des tout-petits. C'est ça c'est faire de son nez, c'est...Je suis minaud.

A : Je suis d'accord. Mais encore une fois très terre-à-terre.

B : Ah oui ? Alors...

A : Je sais pas depuis combien de temps la Belgique, ça existe, tu vois ? Est-ce que c'est depuis longtemps ?

B : Je vais m'asseoir.

A : Nous, par exemple, on a l'ancien français, qui est déjà très éloigné de nous actuellement. Mais l'ancien belge, si là déjà on est à l'ancienne, tu vois ? Qu'est-ce que c'était avant ? Est-ce que y a une évolution dans leur langue, y en a forcément une, mais nous c'est flagrant, tu vois. Si ça se trouve, je vais passer pour un débile.

B : Non, en vrai c'est une bonne question.

A : Ok, faire de son nez. Pas de souci. En tout cas je sais pas si vous, vous faites de votre nez, mais si c'est le cas... On redescend, hein, d'un étage. C'était la fin !

B : Oh, c'était le dernier ?

A : Oh non ! Dommage !

B : Pourquoi dommage ?

A : Non, je sais pas.

B : Est-ce que vous aussi vous avez trouvé toutes les expressions, comme nous ?

A : Surtout, et encore plus important, si on a dit des trucs qui peuvent être mal interprétés ou quoi, c'est pas du tout voulu, et on va plus essayer de comprendre les expressions, c'est pour ça que j'ai voulu faire cette vidéo. Déjà en France, de région en région, on peut changer de mot, etc. Là, en l'occurrence, on a englobé la Belgique, mais c'est sûr que, comme en France, y a sûrement des endroits où...

B : Surtout que la Belgique, y a une partie un peu flamande, et tout.

A : Évidemment, y a rien de méchant. On ne juge pas ou quoi, au contraire.

B : Bah non, le but, c'était de découvrir. D'ailleurs justement, y a peut-être des, comme nous des gens qui côtoient pas de Belges, qui ne sont jamais allés en Belgique.

A : Moi je trouve ça trop intéressant de voir comment on peut tous dire la même chose, mais différente, tu vois. Merci à tous d'avoir regardé cette vidéo, j'espère qu'elle vous aura plu. Peut-être qu'on fera un deuxième épisode sur les expressions belges, s'il y en a d'autres, mais après voilà, j'ai pas envie d'en faire quarante mille. Mais par contre j'ai très envie de faire un sur le québécois.

B : Oh ouais.

A : Parce que bon, ça peut être encore plus dépaysant que ça. Et peut-être que plus tard on en refera sur les expressions françaises, mais j'ai pas envie de faire quarante-deux épisodes dessus. J'espère que cette vidéo vous aura plu, que vous avez débattu dans les commentaires et que vous avez donné vos avis. Et que si vous êtes belges, vous êtes venus donner des astuces, peut-être donner des expressions ou expliquer certaines expressions, etc. Je vous fais des bisous. Je vous donne rendez-vous la semaine prochaine pour une nouvelle vidéo. Allez vous abonner à la chaîne de B si c'est pas déjà fait, le lien est dans la description. Des bisous, tout le monde, ciao !

Y9

A : In my country, we usually say petit-déjeuner, déjeuner, dîner.

B : For lunch, we say dîner.

A : Eh?

C : So, I heard you said you love animals. And, that's all.

B : What's my name?

C : And your name is B.

Générique de la chaînes

Toutes : Hello.

Texte : Do you guys understand each other?

A : Yes. Yeah, yeah, yeah, we can.

B : We all speak French, but the pronunciation...

A : And some words.

B : Yeah, some words are different. We have an accent, especially Swiss people and Belgium.

C : I think her language is more like romantic, sophisticated.

B : For me, more neutral. There is no accent. It's like the basic French.

A : I don't really know. Like some people, they say that even in my country, when I speak French, I have an accent.

B : You have the Parisian accent.

A : Don't think so. I think...

B : For us, yes.

A : Oh, really?

C : For us, but after... In Belgium, we have also different accents from the regions. Like, I'm from Liège, and so I have an accent from Liège. But in Brussels, it will be different.

B : They say Swiss people, they speak like farmers, you know, because we speak very slow.

A : I think I would say that's right.

B : Yeah, it's right. When I hear my parents are old people, it's right.

Texte : Can they understand each other? Faire la file

C : So the first word is “faire la file”. Can you guess what it is?

A : I think we have a different word in my country, but okay.

B : It's not difficult.

C : Can you show it?

B : Yeah.

A : Waiting in line.

B : Yeah, just waiting.

C : So the answer is waiting in line. And, how is it in your country?

A : We say “faire la queue” in France. I think it's exactly the same meaning.

C : Yeah.

A : So we can really understand each other.

C : We use the same, also “faire la queue” in Belgium too, but usually we use “faire la file”.

B : We say « faire la queue », but « faire la file » is fine. We can say it too.

A : She has like, a really deep accent.

B : Can you say it again?

C : Faire la file.

A : Yeah, this is like a German accent almost.

C : Like really ?

A : Maybe in their country they use “faire la file”, but in France, only “faire la queue”, usually.

Texte : Le déjeuner

A : So in my country, we say “le déjeuner”. And do you know, guys, what's the meaning exactly? Ah, okay. In my country, “le déjeuner” means the lunch, but some people and some young people, they use this as a breakfast.

B : But in Switzerland, we use it “petit déjeuner”, a small “déjeuner”.

A : Exactly.

B : For breakfast, for lunch, we say “diner”. And for the dinner, we say “souper”.

A : Eh ? Oh, okay.

C : In Belgium, we say for the breakfast, we say “le déjeuner”, sometimes also “le petit déjeuner”, but usually, it's “le déjeuner”. And for lunch, we say “le diner”, and for the dinner, we say “le souper”.

A : My goodness, this is so different, actually.

B : It makes more sense.

A : No, there's no sense for that.

B : Because we eat soup for the souper.

C : In Belgium, usually at night, for the dinner, we eat soup first before the dinner, and so we call this the souper.

A : But then this is an entrance. This is not the dinner, this is the entrance, and then after, you've got the dinner.

C : But it's typical of the night, of the dinner.

A : Oh. Well, in my country, we usually say “petit déjeuner”, “déjeuner”, “diner”. But like, the fact that they say “diner” for the lunch, it's kind of weird. It's like dinner on the lunchtime. But we still understand each other for the “déjeuner”.

C : Yeah.

Texte : Il a royé

B : So the next word is “il a royé”. Do you know what it means?

A : I... Not at all. We don't have this.

B : Yeah, it's from my region. Can you show me what you found?

C : No ?

A : Oh my goodness, he was drunk.

B : So “il a royé” means it rained. So how do you say it rained?

A : “Il a plu” or “il pleut”?

C : Same in Belgium.

A : Wow, I thought it was talking about a drunk guy.

C : In Belgium, when it's raining really strongly, then we say “il a... il drache”.

B : Very different, actually.

Texte : Can you introduce yourself ?

C : So I will introduce myself in French in the Belgium pronunciation. So can you guess what I am saying? Je m'appelle C, j'ai 22 ans, je viens de Belgique et j'aime le rose. Je suis modèle en Corée et j'ai un petit ami ici.

A : So what I understood is that her name is C. She's 22 years old. She has a boyfriend in Korea. She likes the pink colour. And she's working as a model in Korea. Is that right?

C : Yeah, right. Simple. How about you, what did you understand about...

B : Yeah, exactly the same.

C : French language is actually similar for introduction. But let's guess for you, for example. So I said, my name is C, I'm from Belgium, I'm 22 years old, I'm a model in Korea, I love pink and I have a boyfriend here in Korea.

A : That's cool.

C : Did you understand?

A : I understood everything. So I'm going to introduce myself. Je m'appelle A, j'ai 25 ans, je suis danseuse de tango et je travaille en tant que mannequin à Séoul, Paris et Tokyo. Et mon hobby, je dirais que c'est la danse et aller courir dehors. Did you guys understand exactly what I said?

B : She said her name is A, she's 25 years old, she likes running outside. She works as a model in Tokyo, Paris and Seoul. And she also likes dancing and she's a tango dancer.

A : Oh my God. How about you, what did you understand?

C : I understood exactly the same.

A : So I said, my name is A, I'm 25 years old, I work as a fashion model in Tokyo, Seoul and Paris. And I'm also a tango dancer in Seoul. And my hobby is, of course, dancing and running outside.

B : I'm going to introduce myself. Mon nom est B, j'ai 31 ans, je travaille en tant que modèle en Corée. J'ai aussi un copain. Et sinon, j'adore aller au fitness, et les animaux. Can you guess what I said ? Even though it's obvious.

A : Yeah, I understood everything.

C : So I heard you said you have a boyfriend, you're a model in Korea, you love animals. And...

B : What's my name?

C : Oh, and her name is B.

B : You forgot just one thing.

A : What I understood is, her name is B. She likes animals and fitness. And she's working as a model in Korea and she has a boyfriend in Korea. Was it right?

B : So my name is B, I'm from Switzerland. I'm 31 years old, I love animals, working out. And I work as a model in Korea and I have a boyfriend.

Texte : What's your favorite color ?

C : I will explain my favorite color. Can you guys understand? Ma couleur préférée est le rose et le blanc. Le rose, parce que c'est un peu tout ce qui est Barbie. Et le blanc parce que ça va avec tout et c'est vraiment, c'est lumineux. Did you understand ?

A : I understood everything, yeah. So what I understood about her is that she loves pink and white. The pink color is because she likes the princess vibe. Like it's like pure and innocent princess kind of things. And the white color is because this is a bright color. So I think she's a princess.

B : Exactly the same, she likes pink because it reminds her of princess stuff. Yeah, Barbie. And she also likes white because it goes with everything. It's bright.

A : So I'm going to talk about my favorite color. I hope you guys will understand about this. Ma couleur préférée c'est le rouge et le doré. C'est parce que le rouge représente la sensualité, le danger, et le, la couleur dorée je dirais que ça représente beaucoup la richesse, que j'apprécie énormément. Et surtout, ce que j'apprécie le plus, c'est tout ce qui est teint, en, un peu, Cléopâtre. Donc c'est vraiment une couleur que j'apprécie vraiment sur la peau. So did you guys understand about what I talked about?

B : It's kind of long but I remember.

A : I'm so sorry.

B : So she likes red because it represents the danger, the sensuality. And she also likes gold color because it's...

C : Luxurious.

B : Yeah, luxurious. She likes luxurious stuff.

C : I understood the same. She likes luxurious, she likes the color on the body like in Egypt. Cleopatra. And red because danger and sensuality.

A : So, they understood perfectly what I was saying even though I was talking too much. I'm sorry. My favorite color is gold and red. The gold color because this is luxurious color, and I really like the vibes on the gold skin and all the gold jewelry. Cleopatra vibes. And the red color because it's kind of sensuality and danger color which represent me, so, I appreciate those two colors.

B : I'm going to speak about my favorite color. J'aime aussi le rose parce que j'adore tout ce qui est, quelque chose de girly. J'aime aussi le bleu parce que pour moi, j'aime voir un ciel bleu sans nuages, et ça me fait aussi penser à la liberté, j'aime ma liberté What did I say ?

C : So you said you like pink because it's girly. And you like blue too because it's the color of the sky. I don't have memory. Can you add some more terms?

A : Yes. I remember that she said she really likes the pink color because it's girly color. And she likes the blue color because it's a sign of freedom. And which remind the sky and this kind of things. So that's what we understood.

B : So I said I love pink because I love every girly stuff. I'm a very romantic girl. And also I love blue because I love looking at the sky when it's blue and without clouds. And for me it's like it represents freedom which I like.

Texte : Can you describe an animal ?

C : So I have an animal, and you need to try to guess what animal I speak about. Donc, c'est un petit animal qui vit dans le jardin et qui a des épines. Qu'on ne voit pas beaucoup. So can you show your answer? Yes.

B : Sonic the Hedgehog.

A : Oh Sonic! Yeah, I should have written Sonic. I think I made a mistake how to write it in English actually.

B : I wrote it.

C : You're right. So can you explain how did you understand ?

B : When you spoke about the spike. It's a hedgehog.

A : For me I think I found out the fact that she said it's really small and this is in a garden. And which is also the spikes. So I was thinking, yeah, there's only this kind of animal in the garden. So that's how I think I found out. So I'm going to say an animal, and you guys have to guess

what animal I'm talking about. C'est un qu'on trouve beaucoup dans les animations, qui vit principalement en Chine, ou qu'on entend beaucoup parler en chine, qui a seulement deux couleurs. Qui est assez gros, et grand. So can you guys guess what it is or not? Can you guys show me what you have guessed about?

B : Panda.

C : A panda.

B : Right?

A : That's exactly a panda, actually. I think that was easy to guess.

C : I think it was hard.

B : It could be a bear. But you said that they have two colors.

A : How did you find out that could be this animal actually?

C : For me it was for the two colors. We can find it especially in China but we can find it in zoos too.

A : Yeah also.

B : Usually, it's from China.

A : Yeah, also. And I was talking about the animation. I say like, oh, it's usually animation like Kung Fu Panda. So I was thinking maybe that's easy to guess. Okay.

B : So I'm going to speak about an animal. I'm going to try to make it difficult. C'est aussi un très gros animal, qui a une seule couleur, et qui a une partie du corps extrêmement longue. Can you show me?

A : Oh, yeah.

B : Yeah, you're right. You're not right.

A : Oh, okay.

B : What did I say which?

C : You said then it was an animal with one color, really big animal with long thing on the face. I thought it was a "giraffe", but you said only one color. So I understood it was an elephant.

A : For me, I thought it was a whale because she said it's a really huge animal with a long part of a body and only one color. So I really thought it was like, a whale, because I think it's right.

C : She added later something on the face.

B : So obviously, it's the nose.

C : Yeah, so I thought it was a nose.

A : I'm sorry.

Texte : How was it ?

C : For the word, different word we use in Belgium, France, or Switzerland, it's actually pretty similar.

A : I think it was a good experience to see the difference between our countries. But I don't think there's really a huge difference.

C : Yeah, right.

B : Intonation is different.

A : Just like the words like “il a royé”. I thought you were really talking about, like, drunk people.

C : Like expression.

A : Exactly. Like, some expression from another country will be different in another country too.

C : Even in my country, in different regions we have different languages too, only in Belgium. So I can understand we have a lot of difference.

B : I feel like French, especially French people, they don't understand us. Some words, but we can easily guess.

C : So it was fun, really fun to compare our languages because there are a lot of difference.

B : We can learn something.

C : A lot of difference.

A : Yes.

B : So today, we tried to have a conversation with a Belgian girl and French girl and Swiss girl. And it was really interesting.

C : If you like the video, please like, subscribe and leave a comment.

A : And we will see you soon.

Toutes : Bye!

Y10

Texte : Accent flamand

A : Alors avec ça il y a de l'oignon et de la carotte coupée en une rondelle. Y a de l'ail épluché, quelques petits bouts de persil, deux petits piments. Euh, thym et laurier.

Texte : Accent bruxellois

B : De la porte d'Anvers jusqu'aux portes de Laeken y avait plus de septante cafés. Je les ai une fois comptés, hein. Et [...] et les braderies, on les faisait toutes. Évidemment les résultats sont [...] plus ce qui se passait après. Y avait des tas de [...], des graves accidents.

Texte : Accent bruxellois/wallon

C : Chaque plateau comporte quatre puissances [...] poutres au sol, s'appuyant sur le noyau, ainsi que quatre poutres périphériques formant un carré.

Texte : Accent Tournai/Ath/Mons

D : On voit qu'elle est simple, plus simple que moi, parce que moi je mets beaucoup de bijoux et tout, mais elle, c'est tout simple, hein.

Texte : Accent carolo

E : Eh bien écoutez, ça, ça fait partie du job, ça fait un peu partie de, des objectifs à atteindre, et j'espère que, euh, la saison d'hiver sera comme l'été, euh, de la même sorte, c'est-à-dire bonne.

Texte : Accent namurois

F : Oui, j'ai du travail parce que j'ai dit que je ne fais rien à l'usine. Qu'on est en train de rien faire. Parce que, si on vient ici c'est pour euh, danser, s'amuser, ce n'est pas pour rien faire, quoi.

Texte : Accent liégeois

G : C'est une coutume d'autre [...], ça protège, ça nous a protégés des deux guerres et c'est pour ça que on est toujours, on est toujours en train de la soigner, [...].

Texte : Accent verviétois

I : Le seul personnage officiel perdu dans, dans l'assistance, qui était un vieux notaire, ça l'était trouvé [...].

Texte : Accent des cantons de l'Est

J : Comme vous le voyez, cette fameuse peinture, « La danse des paysans », derrière moi, et bon, les gens buvaient du vin, de la bière pendant la fête, ou en journée.

Texte : Accent gaumais

K : Je suis bien content parce que la semaine est finie. C'est la semaine des matins. C'est la semaine [...], alors je dois me lever tôt, à quatre heures.

Texte : Liste non exhaustive...

Y11

A : Quand je vais en France, je peux dire ce que je veux sur la francophonie belge, ils ne nous connaissent pas. C'est affolant à quel point le Français ne connaît pas le... Mais le Belge connaît très bien le Français, mais alors le Français ne connaît pas du tout le Belge. C'est très simple, chaque fois qu'un Français vient en Belgique, il essaie d'imiter l'accent belge. Hello, aucun Français n'est capable d'imiter l'accent belge, pour la simple et bonne raison que ça n'existe pas. Je vous sens convaincus. Y a pas d'accent belge. Y a des, y a des, mais y a pas un accent belge. Je veux dire, c'est comme la France, on ne peut pas résumer la France à un accent, je veux dire, euh, y a plein d'accents en France. Quand tu tombes sur un Ch'ti ou un Marseillais, tu sens que t'es tombé sur les plus folkloriques. C'est pas du tout, c'est pas du tout la même manière de s'exprimer. Eh bien la Belgique c'est pareil, c'est un plus petit territoire mais y a multitude d'accents, c'est affolant. En général, un Français qui imite l'accent belge, c'est un Français qui imite Coluche, qui lui-même imitait l'accent d'un quartier de Bruxelles, à savoir les Marolles. « On va manger des moules et des frites ». Hello, on parle pas tous comme ça, les Français. Non non, c'est extraordinaire, moi quand j'entends un Français qui essaie d'imiter un accent de Belgique, je le challenge, je le provoque. Je lui dis, tu veux faire un accent de Belgique ? Imiter l'accent de Liège. Non, c'est un des accents les plus forts du pays, ça me fait

toujours le même effet. Quand je vais à Liège, je vois une jolie fille, je suis waw, je l'entends je suis woah. Woah. Oufti ? T'es bourrée ? Non, c'est vraiment un accent très violent quoi. Moi [...] je ne pourrais pas coucher avec une Liégeoise. Je, l'accent est trop fort, je me vois mal au lit avec une Liégeoise qui à un moment donné me dirait : « tu voudrais que je te fasse une gâterie ? ». Non, non, non, non. Non. Non, non, non, non. No. Vas-y, remballe-moi tout ça, on va jouer au Cluedo, ça ira beaucoup plus vite.

Y17

A : Est-ce que je fais bien l'accent belge ? Ok, tu me dis. Je fais... bonjour à tous, merci d'être présents autour de cette table.

B : Pas si mal !

A : Ah c'est vrai ?

B : Ah oui, pas si mal.

C : Et quant à moi ?

B : Vas-y.

C : Nous allons jouer, c'est pour la deuxième manche. Les amis, la deuxième manche, tout aussi ardue.

B : La manche ?

D : C'est bizarre mais...

B : Un peu moins précis.

C : On préfère McFly parce qu'il est plus beau. C'est incroyable de dire devant moi qu'il est plus beau.

D : Non, là tu fais exprès de, tu détournes le truc.

B : Oui, tu ramènes ton complexe devant, devant.

D : Elle a dit que son accent était plus précis, et c'est vrai.

C : Elle a pas dit qu'il était plus beau.

B : Non.

Y22

A : Les Belges sont nos cousins les plus proches, du moins les Wallons, ceux qui habitent dans cette partie-ci du pays et qui parlent français. Enfin, on partage pas vraiment le même français qu'eux, il y a quand même quelques points de différence. On va commencer avec deux mots que tu connais peut-être déjà, je te parle du septante pour dire soixante-dix et du nonante pour dire quatre-vingt-dix. C'est vrai qu'en tant que français, je me demande pourquoi on rajoute 10 à la fin de 60 pour passer d'une dizaine. C'est pas du tout logique ! Si tu viens faire des études en Belgique, tu ne seras pas un étudiant mais un estudiantin. Quand on te demandera une latte, il faudra donner ta règle. Tu pourras ranger ton stylo, enfin ton bic, dans ton plumier. Une trousse si tu préfères. Oublie direct ton ruban adhésif ou ton scotch, ici ça s'appelle du papier collant. Si le prof fait une erreur au tableau, il ne va pas utiliser un tampon. Ah non, ça sert à rien. Il va utiliser un frotteur. Si tu te fais chier en cours et que tu as envie de jouer avec de la pâte à modeler, il faudra t'y habituer. Son nouveau petit nom ici, c'est plasticine. Imaginons maintenant que tu reçois des invités à ton appart pour manger, du coup, tu as pris ton GSM et tu leur as téléphoné, enfin sonné, pour leur dire que c'était bon, qu'ils pouvaient venir. Ouais, ouais, ouais. Parce que les Belges, quand ils raccrochent une conversation, ils disent ouais, ouais, ouais. Tu t'apprêtes vraiment à faire la fête avec eux, enfin la guindaille. Tu as même préparé des monacos que tu vas appeler tango devant eux. J'y crois pas, tu as même préparé un filet américain pour eux, quoi. Enfin, le traditionnel steak tartare. Et bien sûr, en tant que Français, tu n'as pas oublié ton pain français. Ouais, une baguette. Le repas est terminé, il est maintenant temps de faire la vaisselle. Alors là, je te déconseille une chose, c'est de demander un torchon. Oui, un torchon pour un Belge, c'est une serpillère. Alors attention, demande plutôt un essuie, mon pote. Et merde, j'ai oublié de remonter ma tirette. Si tu m'as pris pour un biesse tout au long de cette vidéo, un idiot si tu préfères, n'hésite pas à aimer la vidéo, la partager avec tes potes ou encore aimer la page en français en Belgique. Salut, salut !

Y25

A : la dernière fois j'ai parlé de quelques expressions bruxelloises, et j'ai appris que j'ai juste gratté la surface. « Godverdomme ». Je le prononce bien ? Gotferdomme. Go... Go... Gotr... ferdomme ! Godverdomme.

B : Voilà

A : Godverdommd. Ok ! Vous voulez me dire ce que ça veut dire ou juste me corriger toute la soirée ?

Public : Oh my God.

A : Quoi ? Oh mon dieu. Oh my God ou God damn it ?

Public : God damn it.

A : God damn it ! Godverdomme ! Vous dites ça avec beaucoup de colère, quoi. Godverdomme. C'est trop mignon.

C : Sinon il y a, Godverdomme milliard de nom de dieu !

A : Woah. Je ne vais pas répéter ça, hein. Donc, a million god damn it ! C'est ça, ok. « Ouille ouille ». Ouille ouille ? Vous faites que du bruit, ici, j'ai l'impression. Ouille ouille. Ouille ouille ouille. Trois fois ? Absolument ? Il faut... donc, plus tu dis ouille, plus c'est grave, c'est ça ? Ouille ouille ouille ouille ouille. C'est ça, ok. Donc c'est oh la la, en fait. C'est oh lalalalalala. C'est la même chose ? d'accord, donc, « ouille ouille », se traduit en « oh la la », qui veut rien dire. C'est très bien. J'ai : « non, peut-être ». Non, peut-être ? Que veut dire non, peut-être. ? Ça veut dire oui ! C'est pas très MeToo, hein. « Tu sais me passer le sel ? ». « Tu sais » au lieu de « tu peux » ? Et donc, j'imagine que plein de Français disent : « oui, je sais ». C'est ça qu'ils font ? Les c*nnards ! « Oui, je sais, mais je vais pas le passer, parce que tu as demandé si je sais, et pas si je peux. ». « Quelle clette ce pey ». Hein ? Quelle clette ce pey !

Public : Pey

A : PeY, pAy.

Public : Pey

A : Vous n'avez rien compris, c'est ça ? c'est « pey ».

Public : Pey.

A : PIy ? On dit la même chose ! C'est dans Dikkenek, ça ? Quelle clette ce pey ?

Public : Pey

A : Va te faire f*utre. Pey ! Pey, pey ! Yeah ! Wouh ! Un “kot”.

Public : Un kot

A : kAUt

Public : kot

A : Kot !

E : Une chambre d'étudiant !

A : Une chambre d'étudiant ? un studio. Kot. Une chambre ?

Public : Oui

A : Une chambre, c'est pas un studio.

Public : Non

A : C'est quoi la différence ?

F : C'est juste un lit.

A : D'accord, t'as même pas des WC, quoi ? C'est un dortoir ?

Public : Non.

A : Non, c'est un kot ! Merci d'avoir donné la définition avec le même mot. « Klut ». Klut. Un qui ? Balls ? Balls ?

G : Cou*lles

A : C'est des cou*lles ? Vous parlez à une personne ou à une partie du corps quand vous utilisez ce mot ? Les deux ? Donc klut veut dire littéralement les cou*lles ? Et c'est quelqu'un ?

Public : Oui.

A : J'aimerais connaître la différence entre un baraki et un klut, s'il vous plaît.

H : Un baraki, c'est un pouilleux.

A : Un baraki, c'est un cou*lleux ?

H : Non, un pouilleux.

A : Un pouilleux ? C'est quoi un pouilleux, maintenant ? Un quoi ?

H : Un baraki qui vient de Charleroi.

A : Un baraki de Charleroi ! Vous avez des noms d'idiots de certaines villes, quoi. C'est génial.

Y28

Texte : Ce que disent les Liégeois

A : Ah quel biesse, celui-là !

B : Elle lui dit, à un moment donné, je ne suis pas contraire, hein.

A : [...], toi !

B : Elle est déjà toute sotte après lui, hein.

C : Est-ce qu'ils n'ont pas encore été me mettre des travaux.

B : Mais quel [...].

C : Avance, hein, cou*llon !

B : J'en ai plein la panse, hein. Laisse-moi vite tranquille.

C : L'escalier, Court-Saint-Jean, on était dans le carré, ouais.

B : Pour quoi faire.

B : J'ai mal la tête.

B : Mais m'gars.

C : Allez, hein, biesse treille, va.

B : Tu veux une bière ?

C : Tu veux une bière ?

A : Un bière ?

B : Si, hein, toi aussi. Oh, dis.

C : Je n'arrive pas à remmancher le bazar, ici.

A : Alors, je voudrais deux sandwichs thon cocktail, un poulet andalouse. Deux fricadelles, trois mexicanos. Alors, un poulet curry. Oh, un grand ? Une mitraillette et un, un poulycroc, une [...]. Deux, deux viandelles, vous pouvez ajouter, s'il vous plaît.

C : Baraki, va !

A : C'est un baraki, celui-là !

B : Hé ! Baraki !

C : Il pleut.

A : Il pleut.

B : Hé bah voilà, il redrache.

C : Quel [...] hé, celle-là

A : Une guenon, dis.

B : On ne sait pas à la faire taire une minute, hein.

A : Tronche de cake, va.

B : L'autre, là, le grand, là, il me fait rigoler malade, hein lui.

A : Carbistouilles, hein ça.

C : Tu veux une chiclette ?

B : Tu veux une trempe ?

C : ça te goûte ?

A : Mmh, dis, et pas qu'un peu que ça me goûte hein.

C : Oufti !

B : Oufti, non [...], c'est assez bien dire, mais enfin si j'aurais su... Moi avec quoi. Quel biesse, dis.

B : Merde ! Je me suis fait dessus.

A : T'es vraiment trop biesse.

B : J'en ai marre, je vais faire une petite [...]. Attention. Ah !

C : Si je peux aider, hein.

B : Je ne te gêne pas ?

Y32

Générique de la Minute Belge.

A (voix-off) : Aujourd'hui : babeler. Babeler vient du flamand « babbelen », qui lui-même vient de « Babel ». Mais oui, souvenez-vous, il y a très longtemps, les hommes parlaient tous la même langue. Un jour, ils décidèrent de construire dans la ville de Babel une immense tour pour atteindre le ciel et devenir l'égal de Dieu. Dieu, évidemment, vit ça d'un très mauvais œil, et

décida alors de mettre le bazar, et les fit parler des langues différentes pour qu'ils ne se comprennent plus. Et bam, la tour de Babel aux oubliettes. Bref, babeler veut donc dire : parler, bavarder, commérer, papoter. En France, par exemple, on dira :

B (voix-off) : Messieurs Mercier et Durant, auriez-vous l'obligeance de cesser immédiatement vos palabres !

A : Or, en Belgique, on dira plutôt : « Dites, les deux du fond là-bas, Van Braeckelaert et De Meulemeester, arrêtez une fois de babeler non-stop ! ». Et ceux qui babelent, on les appelle tout simplement des babeleirs. En France, l'équivalent d'un babeleir, c'est quelqu'un qui parle de trop : un bavard, un radoteur, ou même un mouchard. Babeleir a comme synonyme babelute. « Rhô, dis ! Quel moulin à paroles, celle-là ! Une vraie babelute. ». Les babeluttes qui sont avant tout, chez nous en Belgique, de célèbres bonbons à base de beurre et de miel. « Et si les babeleirs sont aussi appelés des babelutes, c'est peut-être finalement parce que les babeleirs sont un peu casse-bonbons ! ». Ceci explique cela, ou presque.

Générique de la Minute Belge.

Y51

Texte : Les observateurs de la vie politique française connaissent le goût d'Emmanuel Macron pour les mots et expressions peu courants. Lors du débat de l'entre-deux-tours, on avait eu droit à la « poudre de perlimpinpin », mais il y a aussi le « barycentre », la « fongibilité » ou l'adjectif « totipotent ». Le vocabulaire du président français a même inspiré au journal Midi Libre un quiz à retrouver sur son site internet. Ce jeudi, au cours d'une interview dans une école de l'Orne, Emmanuel Macron a à nouveau puisé dans sa « pensée complexe » pour sortir le mot... « carabistouille ». « Il ne faut pas raconter non plus des carabistouilles à nos concitoyens », a-t-il lancé à Jean-Pierre Pernaut. Aussitôt, médias et internautes s'emparent de ce mot qui sort de leur champ lexical habituel. Le terme est recherché en masse sur Google, comme en témoigne le graphique ci-dessous. Des carabistouilles, ce sont « en Belgique (des) bêtises, (des) fariboles », nous apprend le Larousse qui a intégré le mot dans son dictionnaire dès 1979. Mais il faudra attendre 2008 pour que le Petit Robert ajoute ce belgicisme dans ses colonnes. « Le mot est aussi employé dans le nord de la France. Les frontières administratives n'empêchent pas que des mots percolent », nous explique Michel Francard, linguiste et professeur à l'UCL. Une histoire de café. Quant à savoir comment ce mot s'est composé, « ce n'est pas très clair », ajoute le professeur qui renvoie vers une chronique publiée dans le journal Le Soir. « Carabistouille est un composé de cara- et de bistouille. Le préfixe cara- n'a pas une origine

clairement identifiée. Quant à bistouille, il s'agit d'un nom employé dans le Hainaut et dans le Nord de la France, pour désigner un café auquel on a ajouté une rasade d'eau-de-vie », écrit-il dans ce texte publié en mai 2017. Le mot semble séduire la France et ses personnalités politiques. Jean-Luc Mélenchon, leader de la France Insoumise, parlait déjà de « carabistouille » (au singulier) en janvier 2017 sur RTL. Alexis Corbière, porte-parole de Jean-Luc Mélenchon, ne manque pas de rappeler que ce dernier emploie le terme « régulièrement ». Deux ans plus tôt, Nathalie Kosciusko-Morizet, alors députée UMP, déclarait déjà : « Ceux qui promettent l'abrogation de la loi Taubira racontent des carabistouilles ». Macron utilise le mot jusque là peu utilisé de « carabistouilles » comme @JLMelenchon le fait régulièrement avant lui. Mais plutôt que nos mots, il devrait reprendre nos idées. Mais sa politique c'est l'inverse. #MacronTF1 – Alexis Corbière 12 avril 2018 Newsletter info Recevez chaque matin l'essentiel de l'actualité. OK Ne plus afficher.

Y57

Texte : En résumé.

1. Pléonasme : C'est mon livre à moi.
2. Barbarisme : Je suis arrivé à l'aéroport à 11 h.
3. Belgicisme : Oh, regarde, il drache.

Finalement, nous pouvons retenir que ces erreurs peuvent être utilisées à l'oral mais pas à l'écrit. Il n'y a pas de réussite facile ni d'échec définitif – Marcel Proust. Tu es à présent armé pour ta correction.

Y62

Texte : Benoît Poelvoorde et l'accent belge

A : Enfin, c'est, c'est plus qu'un accent, quoi.

B : C'est un nyctalope. En plus, les Bruxellois sont capables d'aller chercher des mots extrêmement compliqués. À l'instar même des Africains, qui ont appris avec des professeurs, enfin tu vois ? Et, et le nyctalope il se faufile, et tu vois, tout ça si je dis « des nyctalopes », bah il voit dans le noir, il se faufile et tout ça, c'est beaucoup moins drôle qu'un mec... Chez le brusseleir, y a une conviction...

C : Oui, c'est ça.

B : Il a une conviction du propos. Il peut dire les plus grosses imbécilités, il est tellement convaincu de ce qu'il dit que ça fait rire. Il a une espèce de...

A : Ah oui, exactement, c'est...

B : On m'avait demandé un jour de, d'écrire c'était quoi l'esprit belge et je dis à l'hôte, j'étais dans un café, et y a un type qui était là depuis, parce que chez nous, comme vous savez, chez nous, certainement, des mecs qui arrivent à dix heures du matin qui repartiront à six heures, quoi. Qui sont au bar, et qui ne bougent pas. Qui parlent à personne, qui sont là, puis c'est juste, euh, hop hop, un petit bout de doigt, comme ça. Et le, et on est dans l'après-midi, deux heures, c'est l'heure normalement du break, mais pas pour lui. Tout seul, le truc est vide et tout ça, et on entendait chez nous en Belgique ce qu'on appelle Musiq3, chez vous c'est Classique, tu vois, c'est de la musique classique en permanence. Et, t'as la musique qui passe, comme ça, et il parle pas, ce mec, il est, tu sais dans sa solitude de l'alcool et puis.. à un moment, la femme des annonces, c'était le concerto n°3 de Mozart en ré majeur. Et puis le gars relève sa tête et il fait : « Mozart, c'est un imbécile. ». Y a aucune raison, tu vois, t'es pas obligé de parler : « Mozart, c'est un imbécile. ». Et il est replongé dans sa bière. Et tu vois, quand t'as l'accent brusseleir, il avait envie de dire du mal de quelqu'un. « Mozart, c'est un imbécile. ». Alors, tu peux dire, j'aime pas Mozart, ou... mais « c'est un imbécile », tu dis pas. Pourquoi tu dis que Mozart est un imbécile ? Mais il ne le pense pas, mais il avait envie de dire « Mozart est un imbécile ». Et ça, ça m'a toujours fait hurler de rire. Et je pense qu'en prenant l'accent, tu peux faire passer vraiment des, bah des trucs énormes, disons. Bah quand il dit : « Les cerfs sont nyctalopes, mais les oiseaux sont pas nyctalopes », c'est comme dans les airs. Tu sais, ils sont convaincus dans les airs. C'est pas des oiseaux qui volent la nuit, hein ? Après, il dit quand même « mais non, mais bien sûr que non, c'est une blague, mais non, hein. ». Nyctalopes. Eh bien je peux te dire, parce que quand j'ai eu fini ce plan-là, hein, le mot nyctalope, je l'avais rajouté, parce que c'était écrit qu'il jouait dans le noir, et je dis, les airs. C'est la première personne que je filme avec Tom [...], qui est flamand, et je rajoute ce truc. C'est écrit qu'ils jouaient dans le noir, tout ça. Là je rajoute « ils sont nyctalopes ». Et je vois dans sa tête, c'était le premier jour du tournage, il comprend pas, il est flamand. Y a pas d'équivalent en néerlandais, donc il est là « nyctalope ? », mais il s'arrête pas de jouer, il me regarde, si tu regardes bien sa tête, il est, euh... « nyctalope ? ». Il voit dans le noir. Le cerf, le cerf est nyctalope. Il est complètement perdu, et puis je dis, vous n'allez pas dire, le chat, c'est ce qui est le plus connu, mais les oiseaux sont pas nyctalopes. Les mecs sont convaincus, parce que les oiseaux, ils se cognent dans les airs. Je te jure j'arrête le plan, le caméraman se détache, il dit : « C'est vrai ou pas ? ». Parce

qu'ils ont une telle conviction, une telle gouaille. « Mais non, je te dis, il est venu, il était là, depuis tout petit, je... Beh c'était Jésus, oui. En tout cas c'était lui, des longs cheveux, une barbe, et le type vient vers moi et me dit qu'il s'appelle Jésus. ». Je lui dis : « le fils de Dieu ? ». « Hé ouais, le fils de Dieu. ». [...] écoute le bar est fermé, je dis, je vais pas ouvrir, hein. C'est des trucs basiques de la vie mais quand il l'utilise, ça chante, quoi. Jésus ou... non tu rentres pas, le bar est fermé. Bah, je dis, tu te rends compte que Jésus est alcoolique. Tu te rends compte ! Avec toi c'est des choses morales, bêtes, simples, mais avec son accent on se dit : « il y croit ».

C : Si ça c'est des associations définitives.

B : Mais avec ses trous dans les mains, tout, hein. J'ai un copain, il dit, il parle comme ça, lui, et il me dit : « Nom de Dieu, je trouve un mec, il me dit je veux bien faire tes travaux chez toi, je, 8000 euros. Je te fais un devis au noir ». Et je lui dis - parce que moi j'étais perdu dans mon boulot - et je lui dis file les 8000 euros. Mais comment tu l'as trouvé ? « Bah ça, il avait une bonne gueule au bar, puis on m'avait dit que ce type faisait des trucs ». Et là il me dit : « Nom de Dieu, il meurt fieue. Il est venu deux fois, il est mort ». Et je dis, merde, et... « Et tu sais quoi ? Non seulement il est mort, mais il est pendu. Je fais comment pour réclamer mes 8000 euros ? ». Je dis, oui, tu es un petit peu dans la m*rde. « Je vais dire à la femme, Madame, oui je sais, votre mari, époux, s'est pendu, mais je peux récupérer mes 8000 euros ? ». Eh bien, quand il te le raconte, c'est tragique, mais quand il te le raconte, tu pisses de rire. Tu pisses de rire, il dit « non seulement il est mort, mais il est pendu ». Je dis... « Bah pendu ! Il était tombé dans l'escalier ». Je dis, bon, c'était un accident. « Mais pendu, c'est lui qui le fait, hein. Je récupérerai jamais mes 8000 euros ». Là, tu rigoles, normalement c'est un petit peu tragique. C'est un petit exemple, ça va être difficile à mettre dans votre journal, mais, c'est un petit cadeau.

Y63

A : C'est trois Belges qui sont ensemble, et le premier il fait : « Bah tu sais, hein. Moi, je peux te dire, hein, c'est terrible ce que je vis en ce moment, hein, c'est horrible, horrible. ». Et les autres font : « Mais c'est quoi que tu... ». « Alors, je te dis, hein, en ce moment, c'est terrible, hein, mais ma femme, elle me trompe. » Il fait « Ah, c'est terrible ça, que ta femme elle te trompe. ». « Et le pire, hein, c'est que je sais avec qui, hein, je le sais, hein, avec qui. ». Il fait, « Mais comment tu sais, ça, avec qui elle te trompe ? ». « Mais je sais, hein, c'est avec le boulanger ». Il fait, « Comment tu sais que c'est avec le boulanger ? ». Il dit « La dernière fois,

je rentre à la maison, et sous le lit, je trouve une baguette, trois pains au chocolat et une galette des rois. Faut pas me prendre pour un abruti, hein. C'est le boulanger ! ». Le deuxième, il fait « Moi aussi, hein, ma femme me trompe. ».

B : Mais non, mais non.

A : « C'est horrible, horrible. Mais je sais aussi avec qui, hein, je sais avec qui. Oui, c'est avec le plombier ». « Le plombier, mais comment tu sais que c'est le plombier ? ». « Mais la dernière fois, je rentre à la maison, sous le lit il y a des robinets, et des tuyaux en cuivre, un lavabo, deux baignoires. Et faut pas me prendre pour un c*n, hein ». Et le troisième, il fait : « Mais vous, c'est rien. Parce que ma femme, elle me trompe, et moi c'est horrible, horrible. Et je sais avec qui, hein. ». « Mais comment tu sais avec qui ? ». « Elle me trompe avec un jockey ». Il fait « Mais comment tu sais ça ? ». « C'est la dernière fois, je rentre à la maison, et sous le lit, y avait le cheval ».

Y67

A : L'accent belge est pas sexy. Bah ouais, t'as déjà vu un porno belge ? Ding dong, ça sonne, ça doit être le réparateur de la machine à laver. Bonsoir, Cédric, tu es le réparateur. Tu es venu pour déboucher les tuyaux.

Y75

Texte : Les expressions de Charleroi

A : Hum, est-ce que tu peux m'apprendre une expression typique de Charleroi ?

B : Mes cou*lles ti.

C : Bonjour m'chou, bisous m'chou.

D : Sale mucht.

E : Hé m'fieu, Jean-Claude, passe-moi cinquante cents.

F : « Hé, m'camarade », et tout, des trucs comme ça.

G : Hé, grand !

H : Tu vois quelqu'un faire quelque chose de dingue, tu fais « mes cou*lles ti ».

I : Je suis pas Charleroyenne.

J : Je mange des frEtes.

K : Hé, m'fieu, kediss.

L : Ainsi

Texte : Je suis à bout.

Y76

Texte : Quand un drare de Bruxelles joue au Scrabble

A : Ah, j'ai trouvé. Voilà : « flamant ».

B : Ouah t'es con ou quoi, à « flamand » y a un « d », c'est pas un « t ».

A : Qu'est-ce que tu me [barales], dans Brabant-Flamand y a « t », t'es [...].

B : Non, y a pas.

A : Tu sais quoi, on va voir sur internet, comme ça on va voir qui a raison.

B : Ajoute [...]

A : Ah, y a deux significations.

Y87

A : Bonjour à tous, je suis ravie de vous retrouver aujourd'hui pour une nouvelle vidéo sur les différences entre la France et la Belgique. J'avais fait une vidéo comme ça il y a quelque temps qui avait beaucoup plu et donc je me suis dit que j'allais comme ça reprendre des petites différences de vocabulaire, entre autres, entre nos deux pays. Alors sachez que voilà, les mots que je vais prononcer les mots belges, voilà, ne sont pas utilisés partout en Belgique. La Belgique c'est un petit pays certes, mais néanmoins il y a plusieurs régions et chaque région a un petit peu ses particularités au niveau du vocabulaire. En tout cas, dans le Brabant wallon, là où je vis, ce sont des mots qu'on utilise. Dans la région namuroise aussi. Donc voilà, si vous vous êtes belges et que vous n'utilisez pas certains mots, bah ok, mais c'est pas pour ça qu'ailleurs on ne les utilise pas. Voilà, petite parenthèse terminée. Alors je vais commencer par un petit mot de vocabulaire pour dire du, en France on dit du scotch et chez nous on appelle ça du papier collant. Autre mot de vocabulaire, une serpillère en France, donc pour nettoyer par terre, chez nous on appelle ça un torchon. Petite particularité comportementale. En France, quand vous allez au restaurant, vous pouvez demander un pichet d'eau et donc on va vous servir

un pichet d'eau du robinet. Et cette eau, là, vous ne la payez pas. En tout cas, en règle générale. Moi, à chaque fois que je suis allée en France, en tout cas, je n'ai pas dû payer cette eau. Eh bien, en Belgique, sachez que ça ne se fait pas. Voilà, il n'y a pas ça. Si vous voulez la boire, il va falloir payer votre boisson. Vous pouvez demander de l'eau plate, on va vous servir une petite bouteille d'eau plate. Genre Vitel, je ne sais pas moi, Spa, peu importe. Mais vous allez devoir la payer. Dans les restaurants en Belgique, on ne sert pas d'eau qui vient du robinet dans un pichet et on ne la met pas à disposition gratuitement. Un crayon à papier. Et bien, sachez que chez nous, on ne dit pas ça. On dit simplement un crayon. Parce qu'il est d'office toujours en bois, avec une mine graphite. A la limite, on peut dire un crayon gris. Ouais, ça, ça arrive de dire un crayon gris, mais un crayon à papier, on ne dit pas. Pour rester dans les fournitures scolaires, les stylos à bille chez vous, chez nous, on appelle ça des bics. En fait, on utilise la marque, la marque BIC. Pourtant, il y a des stylos à billes dans d'autres marques, mais chez nous, en fait, peu importe la marque, ça reste des BIC. Dans le même ordre d'idées, un porte-plume chez vous, chez nous, ça s'appelle un stylo. Autre particularité que j'ai pu constater en parlant avec des Françaises, quand j'étais au salon du livre de Dunkerque, hum, c'est que quand une femme se marie en France, elle prend le nom de famille de son époux. Alors, je suppose que ça ne se fait pas dans tous les cas, mais par rapport aux jeunes femmes avec qui j'ai parlé, qui étaient toutes mariées, en fait, elles prenaient, elles avaient toutes pris le nom de leur mari. Donc, voilà, les statistiques étaient quand même plus ou moins 90% de femmes qui prennent le nom du mari contre 10% qui ne prennent pas le nom. Alors, sachez qu'en Belgique, en tout cas à l'heure actuelle, on ne prend pas le nom de notre mari. J'ai personnellement été mariée pendant 7 ans. Je ne me suis jamais fait appeler par le nom de mon mari. Jamais. J'ai toujours gardé mon nom de jeune fille. Quand vous travaillez quelque part à un endroit, quand vous êtes engagée, eh bien, vous êtes engagée sous votre nom de jeune fille et pas sous votre nom d'épouse. Et les courriers qu'on vous adresse, etc., c'est toujours sous votre nom de jeune fille et jamais sous votre nom d'épouse. Moi, je vous dis, on ne m'a jamais appelée par mon nom d'épouse. Ce n'est jamais arrivé. Tandis qu'en France, eh bien, j'ai l'impression que c'est quand même assez courant que la femme, une fois qu'elle se marie, elle change de nom, en fait. Et voilà, je trouve ça assez particulier comme façon de faire. Personnellement, ce n'est pas le genre de truc qui m'aurait plu. Je tiens à mon nom de famille et ça a toujours été très clair. Et j'ai jamais... Je n'aurais pas voulu qu'on m'appelle par le nom de mon mari à l'époque. Alors, j'ai appris aussi récemment que la porte chez nous, en Belgique, avait 3 états. Vous pouvez avoir une porte ouverte, une porte fermée, mais aussi une porte contre. Et visiblement, en France, ça ne se dit pas. Une porte contre, c'est quand la porte n'est ni ouverte ni fermée, en fait. Elle est ouverte, mais elle est mise

contre le chambranle de la porte sans être vraiment fermée. Je ne sais pas si c'est très très clair, mais en fait, ça arrive très souvent qu'on dise ça. Tu peux mettre la porte contre et voilà. C'est une expression qu'on utilise souvent. Petit mot de vocabulaire. Chez vous, on dit endives et chez nous, on dit chicons. Autre mot de vocabulaire. Chez vous, on dit des chaussons aux pommes. Je trouve ça très joli, très classe. Et chez nous, en fait, on dit des gosettes. Alors, par rapport au nom de ville, je reviens sur Bruxelles. Alors, Bruxelles, ça se dit BruSelles. Ça ne se dit pas BruXelles, parce que les Français disent tous, quasiment tous, en tout cas à chaque fois que je regarde la télé TF1 ou etc, c'est toujours BruXelles. Ok, il y a un X, oui, c'est vrai, mais ça ne se dit pas comme ça. Voilà, ça se dit Bruxelles. Alors, c'est vrai que c'est un peu une aberration, mais voilà, c'est comme ça. Vous n'allez jamais rencontrer un Belge qui va vous dire BruXelles. Non, ce n'est pas possible, c'est Bruxelles. Pareil avec la ville d'Anvers. Alors, Anvers, on dit bien le S à la fin parce que les Français, souvent, ils disent Anver-. Non, ce n'est pas Anver-, c'est AnverS. J'avais aussi entendu quand il y avait eu toutes les affaires d'attentat, etc. Ça, c'est plutôt triste, mais on parlait beaucoup à la télé de la ville de Molenbeek en Belgique. Et les Français, ils ne disaient pas MolenbÉÉk, ils disaient MolenbÈk et non, non, c'est Molenbeek. Le W en Belgique ne se prononce pas comme un V. Par exemple, un wagon, on dit Wagon, on ne va pas dire Vagon. marque de voiture, BMW, on ne va pas dire BMV. Quand vous allez aux toilettes, vous dites les VC et bien nous, on dit les WC. Par rapport aux toilettes, j'enchaîne. On ne dit pas « aller à la toilette » en Belgique. Non, on dit « je vais aux toilettes », mais on ne dit pas je vais à la toilette. Alors, en Belgique, un portable, ou je pense que vous dites aussi un cellulaire. Chez nous, ça ne se dit pas. Nous, on dit un GSM. Alors, par rapport aux chiffres, parce que dans ma dernière vidéo, je n'en avais pas parlé et il y en a plein qui m'ont dit « ah, t'oublies les chiffres, t'oublies les chiffres ». Non, c'est juste que je trouve que c'est tellement courant que je ne voulais pas en parler, mais je vais juste faire un petit point ici par rapport à ça. Donc, en Belgique, on dit septante et nonante. Donc, septante, c'est pour soixante-dix, et nonante, c'est pour quatre-vingt-dix. Vous n'avez jamais un Belge qui va vous dire quatre-vingt-dix. Non, ce n'est pas possible. C'est nonante et soixante-dix, eh bien c'est septante. Par contre, quatre-vingts, ça reste quatre-vingts. Il faut bien reconnaître que par rapport à ces chiffres, c'est quand même plus logique en Belgique. Puisqu'on dit soixante, je ne vois pas... cinquante, je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas septante et nonante. Parce que c'est vrai que soixante-dix, je ne vois pas trop l'intérêt en fait. À mon œil, ça s'explique. Historiquement, ça doit s'expliquer, mais quand on y pense, ce n'est pas super logique. Un truc qui est fort différent aussi entre la France et la Belgique, c'est l'école. L'école des enfants jusqu'à 12 ans. Donc, chez nous, en Belgique, l'école commence à 2 ans et demi. Donc, l'enfant peut

rentrer en accueil, ça s'appelle l'accueil, le jour de ses 2 ans et demi. Il rentre en accueil, ensuite il fait une première année de maternelle, une deuxième année de maternelle, une troisième année de maternelle, et ensuite il arrive en première primaire. En général, il a 6 ans quand il arrive en première primaire. Ensuite, il fait sa deuxième primaire, troisième primaire, quatrième primaire, cinquième primaire, sixième primaire. La sixième primaire, c'est sa dernière année. À l'issue de cette sixième primaire, il va passer un CEB. Donc un CEB, c'est un certificat d'études de base. Et donc, c'est un examen, si vous voulez, que tous les enfants de fin de sixième primaire sont obligés de passer pour pouvoir accéder au secondaire. Donc voilà. Et après, on enchaîne avec le secondaire, ou, on appelle aussi ça les humanités. Donc voilà, par rapport à cette petite vidéo sur les différences entre la France et la Belgique, n'hésitez pas à me dire si vous en trouvez d'autres. Je vous laisserai le lien ici, dans la barre d'infos, enfin plutôt dans les petits « i » au-dessus de ma tête, de ma première vidéo sur les différences entre la France et la Belgique. Si ça vous intéresse, allez la visionner. J'espère en tout cas que cette vidéo-ci vous a plu. Si c'est le cas, n'oubliez pas de la liker et moi je vous dis à très bientôt pour de prochaines vidéos.

Annexe 2 : Tableaux de données

Lien du fichier Excel :

https://uclouvain-my.sharepoint.com/:x/g/personal/magali_godin_student_uclouvain_be/IQAXLTPzUNDgT7EYywxlj_fWAYC4mziHKFy-BoxIEmwYbxg?e=1Tsq2A

